



HAL
open science

L'Exil du précaire

Patrick Angelo Maurice Cingolani

► **To cite this version:**

Patrick Angelo Maurice Cingolani. L'Exil du précaire : Récits de vies en marge du travail. Meridiens Klincksieck, 1986, Renaud Sainsaulieu, 2-86563-165-6. halshs-01291062

HAL Id: halshs-01291062

<https://shs.hal.science/halshs-01291062>

Submitted on 23 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PATRICK CINGOLANI

L'EXIL DU PRÉCAIRE

récit de vies en marge du travail

PARIS
MÉRIDIENS KLINCKSIECK
1986

L'EXIL DU PRÉCAIRE

Collection « Réponses sociologiques »

dirigée par Renaud Sainsaulieu, Thierry Baudouin, Henri-Pierre Jeudy, du Centre d'Etudes Sociologiques, laboratoire propre du C.N.R.S.

Dans le bouleversement des institutions et l'interrogation constante sur les valeurs, les problèmes sociaux se manifestent avec plus d'acuité et plus de complexité. La sociologie, sans se conformer à une stratégie partisane ou se réfugier dans le subjectivisme, offre toujours la possibilité d'une lecture rigoureuse des transformations des sociétés. Si les prétentions à la scientificité parodient un positivisme désuet, les analyses contemporaines ont besoin de préserver, plus que jamais, le souci d'une objectivité de la réflexion. Car les demandes de compréhension rationnelle de la mutation des sociétés se fondent sur un intérêt croissant pour les sciences sociales, impulsant les formes d'interrogation qui ne se contentent plus des discours du sens commun.

Cette collection « Réponses sociologiques » proposera des travaux de recherches approfondies, réalisés par des chercheurs d'une autre génération de sociologues, invitant à des approches singulières de la modification active des institutions comme des pratiques sociales.

DÉJÀ PARUS :

Renaud Sainsaulieu, Pierre-Eric Tixier, avec la participation de Marie-Odile Marty, *La démocratie en organisation (Vers des fonctionnements collectifs de travail)*.

Thierry Baudouin, Michèle Collin, *Le contournement des forteresses ouvrières. Le syndicalisme face à la crise*.

Werner Ackermann, Renaud Dulong, Henri-Pierre Jeudy, *Imaginaires de l'insécurité*.

Nicole Samuel, avec la collaboration de Madeleine Romer, *Le Temps libre : un temps social*.

Pierre Bouvier, *Technologie, travail, transports — Les transports parisiens de masse, 1900-1985*.

Patrick Pharo, *Le Civisme ordinaire*.

Remerciements

Je remercie Jean Borreil, Gérard Namer, Jacques Rancière sans qui cette recherche n'aurait pu exister. Thierry Baudouin et Renaud Sainsaulieu qui ont permis sa publication. Enfin tous ceux qui par leurs conseils et leur attention m'ont encouragé.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie des Méridiens, Klincksieck et Cie, 1986

ISBN 2-86563-165-6

ISSN 0761-6252

Introduction

D'un côté, un travailleur fier de son ouvrage, conscient de sa mission de producteur, de l'autre, un chômeur qui désespère de sa force inemployée, de sa vocation manquée...

A moins peut-être qu'il ne faille déplacer les données du rapport ? Voir que la force désespère de son travail devenu étranger ou, qu'inversement, elle vit jusqu'à la désolation, le manque d'ouvrage, et puis comprendre que le mouvement ira jusqu'à exploser dans la violence de sa révolte...

De quelque manière que l'on entreprenne de parcourir les chemins du monde productif, quelles que puissent être les stations auxquelles on s'arrête, il semble que l'on rôde toujours entre ces deux limites puisque le travail s'avère au principe de l'automatisme et de la systématisme des comportements, et puis qu'il prime sur celui qui l'accomplit. Il n'y a pas de distance entre le travail et le travailleur, sinon celle que le premier assigne au second par son absence ou son extranéité.

Mais si, précisément, pour éclairer la manière dont les hommes modernes vivent leurs tâches, il fallait changer de modèle, trouver une distance autre que celle qu'intime le travail ? S'il fallait délier l'immédiateté de la reconnaissance ou de la méconnaissance dans et par le travail ?

A partir de cette hypothèse, il ne s'agirait pas de mettre en doute la massivité des identités du monde populaire, par

exemple la dignité du producteur ou complémentairement le désespoir du chômeur, mais de refaire les itinéraires qui y mènent. En échappant à la réduction du travailleur à un « animal de labour », peut-être pourrait-on ressaisir les problèmes d'histoire et d'éthique que posent et présupposent ces identités ? Peut-être, aussi, sur ce même itinéraire qui aurait désormais perdu de sa rectitude, trouverait-on des pistes dont l'originalité permettrait de comprendre les tracés nouveaux qui apparaissent aujourd'hui à l'intérieur de l'univers de la production ? Que la dignité du travail ou inversement l'identité de prolétaire n'aille pas de soi, telle est, au bout du compte, l'hypothèse que cette recherche essaie de définir avec quelque rigueur.

L'idée nous est apparue en accompagnant l'itinéraire de ceux qui sont l'objet de la présente enquête : les précaires. La notion de précarité ici a bien les connotations de fragilité statutaire et d'instabilité professionnelle qu'il est désormais convenu d'associer aux travailleurs précaires. Toutefois, elle ne suppose pas un travailleur qui d'emblée voudrait se stabiliser ou qui inversement aurait choisi l'instabilité. La précarité, telle qu'on l'a comprise des enquêtés, commence avec la question : pourquoi — autrement que pour l'enjeu vital du salaire — faudrait-il vouloir le travail ou plus exactement ce travail ? Il ne s'agit pas là, d'une manière de désespérer en se résignant à la fatalité productive et en lui déléguant toute la puissance de décision. Au contraire, il s'agit d'un compromis qui permet d'espérer. Savoir que l'on fait ce que l'on ne veut pas faire est la condition suffisante pour introduire à la précarité. Le précaire est l'homme du compromis avec le travail, sinon celui qui vit le travail comme une compromission. Et puisque, aujourd'hui, l'expérience laborieuse suppose deux choses, travailler et chômer, il est aussi quelqu'un qui aménage son rapport avec un temps de non-travail qu'il n'a pas choisi. Toute la rigueur ou la difficulté de son exigence passe par l'effort pour composer avec un travail qu'il ne veut pas mais dont il sait, comme tout un chacun, ce que présuppose l'absence. Toute la vigueur de son effort tente de surseoir à ce caractère doublement *insistant* et *étranger* du monde productif. (10)

La recherche, au sens strict, est donc une enquête sur le

refus du travail. Telle, cependant, comme on vient de le voir, elle déplace le sens des deux termes, mais encore elle les précise.

Le travail, c'est d'abord l'expérience et le principe d'assignation d'une condition. Celle dont l'horizon est le *faire productif* ou un type d'activités « tertiaires », parcellisées, normalisées par la rationalité fonctionnelle. Travailler, c'est être condamné à ne pouvoir faire autre chose que travailler, pour autant que le repos n'est ici que la réparation du travail. C'est être ainsi condamné à *ne pas avoir le temps* et, inversement, à vivre la béance du temps libre sur le mode du *désœuvrement*. Or, il n'est qu'un seul moyen de briser sinon de tordre le double cercle que présuppose cette condition : *ne plus déléguer à l'ordre productif le pouvoir sur le temps*, prendre le temps, prendre sur, contre l'ordre productif, son temps.

La précarité n'est rien d'autre que l'attitude qui consiste à faire un « violent compromis » avec le travail pour lui arracher du temps. Le refus ne suppose donc pas le désir d'en finir avec tout travail mais avec une condition pour pouvoir faire un autre travail, ou pour finalement désespérer de ne pas en trouver d'autre, ou pour encore trouver une autre manière de vivre.

Mais qu'importe encore ce terme. Pour l'heure, disons que c'est avec cette évasion qu'il paie chèrement, que c'est avec cette richesse de temps qu'il gagne sur la pauvreté de son revenu, que le précaire prend sa distance avec le travail qui lui collait à la peau. L'homme du « faire » devient alors homme de loisir, l'ouvrier ou le prolétaire devient un dilettante populaire. Le paradoxe de cette expression, le précaire va le vivre concrètement dans sa vie quotidienne. En même temps qu'il fait vaciller la dignité du producteur et qu'il fait gonfler la dépouille rebelle du prolétaire, c'est en effet notre homme lui-même qui vacille. Il a du loisir là où il n'y en a pas. Il s'affaire à tout autre chose qu'à produire là où l'on ne lui demande que cela. Différent dans sa place, déplacé, déclassé, son aventure sera donc pour finir l'histoire d'une insatisfaction, d'une inadaptation, pour peu que l'on ôte à ces deux termes les connotations pathologiques qu'*unilatéralement* on leur prête depuis bientôt un siècle de sociologie.

Cette aventure du précaire marque toute la distance de

cette recherche à la précarité qu'il est généralement convenu d'associer aux *travailleurs précaires*. Autant dire d'emblée que si c'est celle-là que l'on cherche, on ne la trouvera pas. Car c'est justement la non-congruence de cette notion à spécifier telle quelle une population que l'enquête a dû d'abord épuiser. Mais si la précarité ne se résume pas à un type d'activité, elle n'est pas non plus un *élément*, une subculture. Un rapport identique au travail ne suppose pas une identité culturelle ou topologique. Il n'y a ni flot ni continent précaires, tout au plus peut-on en matière de carte tracer des repères. Pour spécifier la précarité, il fallait même éviter tous mélanges subculturels. L'hégémonie du discours de groupes sociaux aurait brouillé et parasité l'énoncé de son vécu. Au bout du retranchement, elle s'est alors avérée une expérience sinon solitaire, du moins singulière et reconnue dans la singularité.

La méthode de cette enquête passe donc par cet itinéraire qui ne conduit pas à des travailleurs d'un type d'activité déterminé ou à des groupes culturellement délimitée, mais à des individus. La rencontre avec les enquêtés s'est faite à partir d'amis, de relations ou parfois à partir des enquêtés eux-mêmes. La méthodologie a été qualitative, fondée sur l'entretien.

Vingt-huit personnes ont été interviewées, toutes sauf une (Pascal) vivaient dans l'espace urbain de la grande métropole, Paris et sa banlieue. Pour chacune d'entre elles, on a procédé à un entretien non directif d'une durée de deux à trois heures environ, dont la consigne portait sur le rapport au travail. Pour dix des vingt interviewés *propres* précaires¹, on a doublé la première série d'entretiens, d'interviews portant sur la biographie, sur des récits de vie. On a ainsi effectué une centaine d'heures d'interviews dont la retranscription intégrale a constitué un *premier* niveau « d'immersion » dans le contenu du discours des enquêtés.

Les conditions méthodologiques ont toujours permis de mesurer le mode et le cadre de vie des interviewés ainsi que

1. Voir le tableau p. 5. Ce tableau ne représente que d'une manière partielle les itinéraires des enquêtés et leurs spécificités. Pour les envisager dans le détail, se reporter à la *table des interviewés en fin d'ouvrage*.

d'avoir un ordre d'idée sur leurs sociabilités. En ce sens, même si l'enquête donne la priorité aux discours et si elle n'a retenu que le commentaire et l'explication de ceux-ci, elle a pour arrière-fond des formes d'investigation qui participent de l'ethnométhodologie, et un tissu de rencontres et d'entretiens bien plus large que le seul corpus des interviews enregistrés et retranscrits. C'est sur cet ensemble de données que le commentaire s'appuie lorsqu'il excède le propos des interviewés et lorsqu'il l'émaille de comportements et de faits. Enfin, s'ajoutent à cet ensemble d'éléments sous-jacents à l'interprétation des discours deux expériences de « travail précaire » comme aide-comptable. La première à temps partiel pendant trois mois dans une entreprise multinationale produisant des photocopieurs. La seconde, pendant un mois, dans une entreprise de traitement de factures (*factoring*) comme travailleur temporaire. Ces deux observations participantes précéderont la décision de faire glisser la recherche d'une sociologie des travailleurs précaires à une sociologie des précaires. Elles ont permis de mesurer les spécificités « micro-sociologiques » de l'emploi hors statut pour tout ce qui concerne le collectif de travail et la temporalité productive ; mais encore de procéder au repérage de ce que signifie la singularité du « marginal du travail » par rapport aux sociabilités traditionnelles du monde productif.

C'est l'ensemble de ces conditions de méthodes, tant implicites qu'explicites, qui délimite les résultats de la recherche en regard du grand nombre auquel s'adressent les questionnaires d'opinion, et plus généralement toute méthodologie quantitative. Il ne s'agit pas ici de compter ce qui est déjà visible, de représenter une population à partir d'un travail d'échantillonnage. L'objet de cette recherche n'est pas de représenter au sens de donner la mesure. L'objet d'une méthodologie qualitative est de fournir des éléments d'information fins, détaillés, sur ce qui n'est pas immédiatement visible dans un domaine donné ; mais encore de rendre intelligible un cheminement réflexif ou biographique. C'est à la fois à travers le travail de spécification et de saturation, tant au niveau de l'itinéraire qu'au niveau des configurations du discours, que le petit nombre d'interviewés trouve l'élément essentiel de sa légitimité.

INTERVIEWÉS PRECAIRES		Prénom	Date de naissance	Prof. père	Scol.	Intervalle d'activité	
Travailleurs précaires (4)	Configurations idéologiques précaires (4)	Geneviève	1960	Electricien	CAP	Dactylo / aide comptab.	
		Jean	1932	Maçon	CEP	Plâtrier	
		Lucie	1962	Maçon	Term.	Préparatrice de commande / employée	
		Thomas	1960	Artisan peintre	2nd	Manoœuvre peintre / opérateur projection	
		Gisèle	1934	Abatteur	CAP	Dactylographe / Directrice de cinémas	
		Isabelle	1957	Institutrice (mère)	Lic.	Femme de ménage / enseignante d'allemand	
		Nadine	1957	Employé tri postal	DEUG	Garde d'enfants / institutrice	
		Pierre	1954	Maçon	Br. T.	Ouvrier plombier / Dessinateur en bâtiment	
		5 F. / 3 H.	1940 < 2. 150, 60 3. [60, 65] 3.			2 > Bac 6 < Bac	
		Groupe I (5)		Barbara	1958	Employé	1 ^{re}
Brigitte	1956			Ouvrier	1 ^{re}	Employée / secrétaire dactylo	
Gilles	1955			Agriculteur	4 ^e CAP	Cuisinier / animateur	
Pascal	1957			O.S.	BAC + 1	O.S. / Prof. de percussions	
Severine	1957			Ouvrier	Term.	Secrétaire médicale / Prof. de gym-tonique	

Groupe II (13)		Groupe III	
Agnès	1958	Artisan peintre	1 ^{er} DEUG
Cécile	1948	Peintre en lettres	Lic.
Christian	1950	Electricien	CAP
Christine	1956	M manoeuvre	BAC
Edgar	1960	Egoutier	2 nd
Eric	1952	Directeur école privée	Term.
Ghislaine	1954	Employé	BAC + 1
Henri	1958	Chauffeur de taxi	2 nd
Joël	1956	Chauffeur de taxi	2 ^e an. CET
Laurent	1960	Directeur d'exportation	Term.
Olivier	1953	Gardien de la paix	BAC + 1
Richard	1950	« Petit commerçant »	CAP
Valérie	1958	Biologiste	BAC
Maurice	1950	Cantonnier	CAP
Nadia	1957	Légionnaire	DEUG
9 F. / 11 H.	145, 50] 4. 150, 55] 4. 155, 60] 12.		8 ≧ BAC. 5 filière professionnelle < BAC. 6 filière secondaire < BAC.

INTERVIEWES NON PRECAIRES

Dès lors, si l'enquête représente, ce n'est pas sur le mode du reflet, mais sur le mode du symptôme, du signe.

On dira, certes, qu'un signe ne fait pas proprement une réponse, mais l'on a d'emblée laissé entendre qu'il s'agissait d'abord de reformuler les questions. A partir de l'expérience précaire qu'elle éclaire, au sens de mettre à jour et d'expliquer, la recherche ne prétend pas mesurer le changement, et encore moins annoncer l'âge de la précarité. Elle prétend *indiquer* quelques-uns des enjeux, quelques-unes des formes du changement ; autrement dit *comment ça change*. L'itinéraire du précaire, les questions, les réponses partielles qui le scandent ont une valeur indicielle sur les comportements et les débats de notre temps. La raison de cette particularité vient de ce que les enquêtes vivent avec une rare acuité la visibilité, la communication et la circulation sociales propres aux sociétés de configuration démocratique. L'écart qu'ils s'efforcent de creuser entre eux et le travail, entre eux et une condition dont l'horizon est le travail, ils le doivent d'abord à l'expérience culturelle d'une rencontre, d'un passage qui les a introduits à une meilleure vision du monde, à une autre conception de la vie.

Qu'une condition ne soit plus un aveuglement, que le travail soit une question pour ceux à qui il devrait aller de soi ; voilà qui nous invite non à surestimer les solutions des précaires, mais à réestimer le rapport des hommes modernes à l'identité et à réécouter les réponses qu'à travers contradictions et conflits, ils donneront aux mutations du monde productif ; voilà qui nous invite à réévaluer la communication et l'action dans le monde du *faire*, et à reconsidérer les parts qu'à chacun distribue la sociologie du classement. Comprendre l'insatisfaction et « l'inadaptation » du précaire, c'est envisager les conséquences tant implicites qu'explicites du partage que pré suppose la communication, dans le monde de l'inégalité des conditions.

1.

Du travail atypique aux précaires

1. *L'insaisissable travailleur précaire*

En ayant pour objet d'étudier une population dans son rapport avec l'intermittence de l'emploi, la recherche a débuté avec, pour arrière-fond, le chômage et la multiplication des emplois atypiques. Travail temporaire, contrats à durée déterminée, travail à temps partiel, etc., il faudrait ainsi égrener la liste avancée dès 1981 par Robert Fossaert¹.

En un sens, avec la crise, le processus d'institutionnalisation des rapports et des conflits du travail, comme l'extension progressive des diverses modalités de protection et de garantie des salariés, s'étaient interrompus pour régresser et se décomposer.

A travers le chômage, le patronat trouvait l'occasion de ressaisir sa puissance de commandement, non seulement à l'intérieur de l'entreprise, mais encore sur le marché de l'emploi. Dans ce changement du paysage socio-économique, les emplois atypiques occupaient une place importante. Par leurs aspects hors statut typique, ils permettaient le contournement des acquis des salariés, ils augmentaient le contrôle patronal sur le collectif de travail, et, à travers la flexibilité, économisaient

1. Robert FOSSAERT, « Pourquoi et comment normaliser le travail atypique », in *Droit social*, n° 7-8, juillet-août 1981.

coûts et temps². Surtout, à travers leur diversité, ils se joignaient au chômage pour opérer comme élément de sélection et de reprise en main de la mobilité ; la violence de l'inégalité du rapport au travail comme demande était désormais réins-taurée.

Cette redécouverte de la « précarité », ou plus précisément de l'insécurité au niveau du statut, du salaire et plus généralement au niveau des conditions de reconduction de la vie, pouvait initialement prêter à croire que le travail précaire était l'élément de spécification de la population que l'on recherchait. S'il circonscrivait l'ensemble des travailleurs précaires, il délimitait le domaine dans lequel allait se déployer l'enquête. Saisir le travail, c'était alors saisir le travailleur. On avait là, en même temps qu'une définition objective, partant de la matérialité du travail, le cadre de représentativité de l'enquête, en traçant le tout dont on allait interroger les parties. L'on pouvait même supposer que ce rapport de tout à partie n'était qu'un rapport de même à même ; parler de la précarité sur la base d'une identité de conditions productives, n'était-ce pas parler de tous ceux qui la vivaient comme d'un ensemble homogène et unique ?

Pour tracer une définition objective de la précarité il a fallu abandonner les évidences sur lesquelles ces hypothèses reposaient et envisager les apories auxquelles elles conduisaient.

En effet, la notion de travail précaire apparaissait somme toute statique. Autrement dit, elle ne concernait les structures du collectif de travail ou du marché de l'emploi que dans la synchronie. Il en allait de même des éléments statistiques qui pouvaient être produits à son sujet, ils découpaient une fraction de temps d'au plus un an. Dès lors, à l'échelle d'une population ou d'un individu que l'on aurait voulu saisir même rien que dans leurs dimensions économiques, le caractère évolutif et conséquemment mobile de ceux-ci faisait que le travail précaire n'apparaissait pas comme une permanence, une caractéristique invariable. Il n'était jamais tout à fait la mesure

2. Voir Jean-François GERME, « les Nouvelles Formes d'emploi : le travail intérimaire », *Critique de l'économie politique*, n° 5, octobre-décembre 1978.

dé la population qui le traversait mais seulement son lieu de transit.

Seule la recension des divers emplois à l'échelle de plusieurs années pouvait montrer si une carrière professionnelle était ou non marquée par la précarité ; et en un sens pour ce que l'on visait, une définition claire et nette de l'emploi précaire ne présentait plus d'intérêt. Ainsi, il n'était pas nécessaire que l'interviewé soit passé par le travail intérimaire ou qu'il ait systématiquement traversé des emplois sous contrat à durée déterminée. Si l'on pouvait supposer avoir de grandes occurrences pour rencontrer des précaires dans ces deux types d'emploi, en tant qu'ils étaient les formes les plus visibles, les plus accomplies ou les plus répandues de l'emploi précaire, ceux-ci étant toujours en excès ou en défaut par rapport à la population que l'on cherchait. Un moment d'intérim ou un transit par un emploi sous contrat à durée déterminée au milieu d'une carrière stable et garantie n'ont jamais fait un travailleur précaire, encore moins un précaire, mais un travailleur précarisé. Travailler à temps partiel ou au noir pendant de longues années font bien plus une fragilité de condition et définissent bien mieux un itinéraire de travailleur précaire que quelques mois d'intérim, même si, pourtant, ces deux types d'activité peuvent sembler inadéquats à une définition juridique ou économique du travail précaire. / (1)

Pour être plus concret, on pourrait dire aussi qu'à vouloir suivre le travail pour saisir le travailleur on était voué à une sorte de dispersion radicale. En prenant pour objet le « tout venant » du travail précaire à partir de l'idée de représentativité, l'enquête était confrontée à l'infinité des catégories socio-professionnelles comme à l'infinité des configurations socio-culturelles qui traversent et séparent classes et fractions de classes. On pouvait toujours doubler la totalité du monde social de sa « marge précaire » et, à chaque niveau de l'échelle des emplois salariés, rencontrer au moins un cas de précarité. Ainsi, rien ne venait s'agréger puis se modifier afin de spécifier une population.

Cependant, peut-être avait-on pris les choses par le mauvais bout, si la recension et la sommation du travail ne permettaient pas d'induire une population, cette dernière ne pouvait-

elle pas nous être donnée en partant de la généralité de l'analyse économique des lois de population ? La thèse marxiste de la « surpopulation relative stagnante » pouvait ici sembler tomber à propos.

« La troisième catégorie de la surpopulation relative [...] appartient bien à l'armée industrielle active, mais en même temps l'irrégularité extrême de ses occupations en fait un réservoir inépuisable de forces disponibles. Accoutumée à la misère chronique, à des conditions d'existence tout à fait précaires et honteusement inférieures au niveau normal de la classe ouvrière, elle devient la large base de branches d'exploitation spéciales où le temps de travail atteint son maximum et le taux des salaires son minimum. Le soi-disant travail à domicile nous en fournit un exemple affreux. »³

Seulement, non content de retrouver temps de travail et taux des salaires, c'était embrasser d'un même mouvement trop de monde. Si l'on pouvait penser que certains précaires de « gré ou de force » étaient bien inclus à cette fraction de la population, l'espace dépeint était trop, bien trop vaste. Il circonscrivait en particulier un spectre de populations aux origines ethniques, sociales et aux conditions très hétérogènes.

Dans la même perspective, mais suivant un angle d'approche différent, les thèses récentes du dualisme et des discontinuités dans le marché du travail, autrement dit les thèses de la segmentation pouvaient, elles, sembler régler le problème. Mais à mêler la sociologie à l'économie, elles clôturaient leur système en jouant de la première pour expliquer la seconde.

« Ce qui est important au sujet des discontinuités que nous percevons, tient au fait qu'elles distinguent des segments de marché du travail qui sont qualitativement différents. Les différences qualitatives sont telles que les caractéristiques des comportements propres aux principaux agents (travailleurs et entrepreneurs) et la nature de leurs expériences varient d'un segment à un autre. [...] Parce que la nature des expé-

3. Karl MARX, *le Capital*, livre I, Ed. Garnier-Flammarion, 1969, p. 470.

riences est différente, le bien-être des travailleurs dans une strate est fondamentalement sans commune mesure avec celui des travailleurs d'une autre et ne peut être ramené à une échelle monétaire continue.»

Tout en faisant un remarquable effort pour se dégager des thèses néoclassiques, la perspective tendait à vouer les agents à ne faire que ce que l'économique leur demandait : vivre conformément à leur segment. En outre elle ramenait au flou de populations découpées en grands registres, « femmes », « jeunes », « migrants ».

Les notions de « surpopulation relative stagnante » et de segment de marché du travail rendaient bien compte massivement des lois d'accumulation capitalistes ou de la situation économique des diverses strates de salariés, mais elles ne permettaient pas de cerner clairement qui que ce soit.

En fait, deux grandes manières de ne pas rentrer dans les cadres généraux des investigations du travail ou des analyses du marché caractérisaient *les précaires*.

1. — *La mobilité*. Comme le montrent ces deux exemples, ils avaient d'emblée un rapport fort instable à l'emploi.

Laurent — Distributeur de prospectus, charpentier (15 jours), manutentionnaire intérimaire (3 jours), plongeur (15 jours), « homme toutes mains » (3 mois et demi), coursier (2 mois), vendangeur (3 semaines), manutentionnaire (3 jours), employé de restauration (2 mois), sans activités (7 mois), légumier (4 mois), coursier (depuis deux mois au moment de l'interview).

Nadia — Baby-sitter (1973), plongeuse (1 an), employée de maison (15 jours), plongeuse, femme de chambre, fabrication artisanale d'objets en cuir, vendeuse, femme de ménage à domicile, baby-sitter, surveillante d'externat, vendeuse en charcuterie, femme de ménage à domicile, « jeune fille au pair », « professeur de guitare », vendeuse en charcuterie (2 ans), employée aux PTT (3 semaines), serveuse de restaurant depuis un an au moment de l'interview).

En outre, si on les prenait tant dans l'ensemble qu'au niveau biographique, on s'apercevait que les enquêtés circulaient sur un large spectre de la structure économique, catégories socioprofessionnelles, mais aussi secteurs d'activité. Edgar fut berger, puis égoutier, puis parallèlement avec ce dernier emploi, animateur puis directeur de centre aéré. Henri après un rêve de retour à la terre et quelque temps passé comme chevrier devint charpentier, puis coursier intérimaire. Au moment de l'interview, Olivier était à la fois étudiant — afin de bénéficier de protections sociales — et travailleur au noir dans une entreprise de course, Gilles fut tour à tour cuisinier, quelques semaines ouvrier, quelques mois salarié agricole, puis eut des fonctions d'animation dans l'organisme où il effectuait son service civil. ks

En chacune de ces activités la fragilité du statut, l'insécurité du marché étaient bien présentes, puisque souvent elles n'offraient pas les garanties propres à l'emploi « typique ». Pouvait-on cependant identifier ceux qui les traversaient à l'une d'entre elle, voire même à un de leurs secteurs particuliers? h s h s

2. — *L'intermittence des emplois.* Elle engageait une oscillation entre travail et « inactivité », soit synchroniquement avec des formes d'emploi à temps partiel, soit diachroniquement par des interruptions du travail indemnisées ou non par les ASSEDIC. Par exemple, Christian durant les quatre années précédant l'interview n'avait effectué que quinze mois et demi de travail ; Joël lui, depuis trois ans, n'avait connu pour toute activité salariée que quelques semaines de manutention en intérim et quelques épisodiques journées d'animation en centre aéré.

Sans doute fallait-il bien à l'évidence joindre quelques chômeurs aux précaires, puisque le chômage était lui aussi un de leurs lieux de transit, mais jusqu'où ? Si les précaires étaient parfois chômeurs, on ne pouvaient déceimment faire de ces derniers des précaires.

Devant les apories des définitions fondées sur le travail et sur l'économique, il a donc fallu prendre la mesure d'une certaine modestie de l'enquête quant à sa capacité à refléter, c'est-à-dire ici à généraliser. Ce qui apparaissait au terme du

parcours, c'était la difficulté à délimiter, à circonscrire ceux qui étaient l'objet de l'enquête. Dès lors, pour esquisser l'espace de la précarité on a préféré reprendre une notion qui insistait sur le caractère mobile des interviewés ; la notion de travailleur occasionnel pour autant qu'elle est abordée ici dans le cadre de l'univers métropolitain. Assurément tout aussi flou, sinon plus, que toutes les diverses définitions empruntées jusque-là, elle avait le mérite d'être à la mesure de ceux dont nous parlions puisqu'elle en exprimait le mode de vie irrégulier en matière de travail et puisqu'elle indiquait d'elle-même ses limites en matière de généralisation.

Dès lors, si les travailleurs occasionnels de l'enquête parlent bien pour les autres travailleurs occasionnels du monde métropolitain, on ne peut en dire plus.

Il n'est pas possible de lire dans le discours des précaires le discours d'une « nouvelle figure de classe » puisque, à ce compte, on effacerait la diversité des travailleurs précarisés et la diversité de leurs rapports à l'emploi au nom d'une unité présumée. Au fond, avancer d'emblée une homogénéité, c'est tout confondre et s'interdire de comprendre les discontinuités et les différences de situation productive, de conditions sociales qui traversent les populations salariées précarisées. C'est en dernier ressort refuser d'affronter les difficultés pratiques qu'engage à quelque niveau que ce soit la question d'un rapport collectif à la précarité de l'emploi.

Il n'est pas non plus possible de lire, dans les diverses configurations idéologiques que traverse la recherche, une typologie détaillée, mesurée, représentative, des travailleurs précaires. D'une part, l'enquête ne peut s'aventurer dans l'infini de la structure salariée et des populations précarisées. D'autre part, si elle esquisse bien une typologie, celle-ci n'a pour but que de donner un ordre d'idée sur quelques tendances plus particulièrement prégnantes des travailleurs précaires sans pour autant pouvoir en donner la mesure.

Rien donc, dans cette enquête, qui puisse autoriser l'opération qui consiste à passer de la partie au tout puisque c'est précisément ce tout qui ne peut être nettement délimité. Rien qui puisse autoriser le passage du même au même, puisque les précaires ne sont pas une fraction du tout supposé homo-

22 *L'exil du précaire*

gène que seraient les travailleurs précaires. En bornant ainsi l'enquête, on est que trop conscient de tous ceux que l'on a pu abandonner en cours de route, de tout ce qu'on ne peut généraliser et systématiser. Mais c'est au lecteur de dire si c'est là le prix que la recherche devait payer pour produire ses conclusions sur l'identité et pour formuler ses propres concepts de précaire et de précarité.

2. *Trois manières de travailler, une manière de s'y refuser...*

A sonder rapidement les populations *passant* par les divers « emplois précaires », voire par certaines formes d'emplois instables, on peut, et ce en se fondant en partie sur des études ayant un éventail beaucoup plus large d'enquêtés et d'interviewés⁵, trouver une gamme assez vaste de comportements et de motifs à vivre l'emploi atypique. On retiendra trois formules principales.

— Un premier groupe caractérisé par des individus qui, bien que « condamnés » par la crise et le chômage au travail précaire, voient dans celui-ci l'occasion à moyen terme de se constituer une formation et de trouver par ce biais un emploi permanent et typique⁶. C'est exemplairement le cas de Geneviève (1960), dactylo-facturière qui, bien qu'elle ait échoué au CAP et qu'ainsi, faute de mieux, elle se soit vue dans l'obligation de prendre un emploi intérimaire, a su utiliser à bon esçient la mobilité et semble être devenue à la fois une dactylo et une aide-comptable émérite. Ainsi, relativement sûre de la « valeur » de sa « formation sur le tas », elle cherche à intégrer dans les meilleures conditions un emploi stable.

« Dans une société, si on reste vingt ans dans une place d'aide-comptable, on fait toujours le même tra-

5. Parmi celles-ci l'enquête de M.V. Louis et O. Galland basée sur 189 interviews : *les Jeunes Chômeurs* (CRST 1978 ; CORDES 20/76) s'est avérée la plus originale et la plus riche en informations.

6. Ils correspondent dans une large mesure au type d'itinéraires professionnels qu'évoque M. Pialoux dans « Jeunes sans avenir et Travail intérimaire », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n° 26-27, avril-mars 1978, p. 41.

vail, on apprend rien. Ce qu'il y a de bien en intérim, c'est que dans toutes les sociétés que j'ai faites jusqu'à maintenant j'ai travaillé dans plusieurs catégories. Les usines ne font pas toujours le même matériel. J'apprends à travailler parce que je fais de tout. En tant qu'aide-comptable, je sais aussi bien dépanner qu'en dactylo. Et ça, il faut dire que ça m'a beaucoup sauvé quand même... Quand je n'ai pas de travail en dactylo, des fois, je me mets en aide-comptable. (...) Il faut savoir jouer avec tout ce qu'on peut connaître en soi. (...) On sait mieux travailler, on sait mieux s'adapter. A partir du moment où j'arrive dans une société, je sais que je suis moins perdue, je m'adapte tout de suite. Et c'est bien parce que des fois justement les gens qui restent longtemps ils s'adaptent mal en allant chez quelqu'un d'autre ; une intérimaire, elle, s'habitue à tout le monde. Et d'un côté c'est l'avantage de l'intérim parce qu'on sait mieux travailler, on apprend beaucoup de choses, c'est quand même... ça enrichit hein quand même... Mais enfin, jusqu'à un certain point. Ça va peut-être pendant un certain temps mais enfin, il ne faut pas en faire toute une vie. L'intérim je pense que c'est bon pendant mettons cinq ans... »

— Un deuxième groupe, hésitant sur l'avenir, bien plus désorienté que le précédent et qui cherche à tout prix la stabilité et la fin de la précarité.

Deux interviewés en font partie :

— Thomas (1960) qui, après avoir abandonné le lycée pour une raison accidentelle, a été contraint de faire de multiples emplois et stages sans jamais pouvoir s'intégrer et se stabiliser. Cette situation l'a durement éprouvé, tant au niveau de son équilibre individuel qu'au niveau de ses projets professionnels.

« Tu as des prédispositions à être comme tu es ; mais c'est le social, c'est la vie qui te forment. Alors, il y a un manque de structures, pas de problème, et ce que je pense de moi, c'est que je suis en fait un mec qui manque de structures. Quand on cherche, c'est en fait la société qui a créé ça ; et plus ça va et moins il y a de structures. Et ce que je pense c'est qu'on cherche beaucoup de... on replâtre les choses plus qu'on ne les répare.

Maintenant, mon objectif principal au niveau boulot c'est un boulot qui, comme pour tout le monde,

plaise avant tout. Quelque chose que j'enregistrerais bien au niveau de l'apprentissage du métier, et le métier que je veux faire maintenant, il y a pas de problème, c'est ferronnier et métallier en même temps. Et je veux faire ça avec un petit côté artistique. »

— Lucie (1962) qui, après avoir échoué au baccalauréat, s'est vue — et semble-t-il un peu par « naïveté » — reléguée aux emplois les plus sous-qualifiés, et que le désir de travailler et « l'obsession » du salaire ont amenée à s'intégrer là même où elle jugeait pourtant l'emploi insatisfaisant.

« Mais j'ai eu plus de facilités à être acceptée où je suis maintenant que dans l'entrepôt. Maintenant, j'ai de très bons rapports avec ma chef. Au début, il faut avoir du rendement, il faut pas faire trop d'erreurs. C'est ce qu'ils te demandent principalement. Il faut avoir une bonne tête, il faut se laisser un petit peu mener. (...) Dès le départ, j'ai fait mon petit travail tranquille et j'ai essayé de m'intéresser puisque de toute façon j'étais rentrée dans la société avec une mission indéterminée. Donc j'ai essayé de toucher un peu à tout. (...) Et ma chef, j'ai de très bons rapports avec ma chef à cause de ça. Elle a vu que je n'étais pas " fainçante ", déjà ça, ça compte beaucoup et puis par le fait que j'essayais de m'intéresser ça lui a plu aussi. Ce qui fait que ça a été très bien ; même maintenant on a de très bons rapports. D'ailleurs elle voudrait bien me garder. J'avais fait une demande d'embauche et puis, ça traînait en longueur et elle, elle essaie quand même de se démener pour me garder, c'est déjà pas mal. »

— Un troisième groupe enfin, pour qui les écarts par l'atypisme font partie d'une plus ou moins forte tradition professionnelle (que la crise économique n'a peut-être que redoublée) et qui dès lors ne voit ceux-ci que comme la continuation du travail « par d'autres moyens ». Ainsi, Jean (1932), plâtrier, dont le travail clandestin s'intercale entre deux périodes d'activité déclarées et s'inscrit dans l'espace des « sociabilités populaires ».

« Depuis que je travaille, il m'arrive de travailler au noir. Ça fait trente-six, trente-sept ans bientôt, eh

bien ! le noir est toujours avec moi, malgré que je sois plâtrier et tout blanc. Je travaille pour un entrepreneur, il me fait faire un pavillon, je fais un chantier et je le termine. S'il n'y a pas un chantier qui est tout de suite prêt derrière, j'ai deux, trois jours de battement. Qu'est-ce que je vais faire ? Je vais trouver une bricole. Je ne vais pas rester tout seul à la maison à ne rien faire ; des fois il y a des creux qui sont grands.

Je ne vais voir personne, c'est les gars qui viennent me voir, moi je suis connu comme le loup blanc, c'est le moment de le dire, dans le coin. Ils viennent me voir, ils savent, tout le monde sait que je suis plâtrier et dès qu'ils ont besoin d'un plâtrier ils viennent... Ou alors c'est par relation, ils m'envoient les gars qui ont besoin que je leur fasse du plâtre. »

Pourtant, ces trois fractions de population cohabitent avec une quatrième qui leur est radicalement différente. Et cette manière d'être différente lui donne fondamentalement sa *spécificité*. A l'encontre de ces trois groupes qui, quoi qu'il en soit de leur variété, se retrouvent tous dans une même condition, apparemment naturelle, et qui consiste à se vivre *dans* le travail, ce dernier groupe se caractérise par un désinvestissement à l'égard du travail. Aussi opère-t-il d'emblée un renversement — dont on verra ultérieurement les fondements thématiques — dans l'ordre de la méthode qui peut permettre d'en rendre compte : au-delà des aléas et des difficultés qui lui sont propres, « l'objectif » est toujours précédé d'un pas par le « subjectif ». Il n'est donc plus question comme dans les trois groupes précédents d'une subjectivité qui cherche le travail afin, une vie durant, d'y « séjourner », ni même d'une subjectivité qui dans celui-ci déjà « séjourne », indifférente à ses impondérables socio-juridiques, mais de quelque position en avant ou en retrait par rapport au travail. Puisque c'est d'elle dont il va être question tout au long de cette recherche, donnons-en d'ores et déjà quelques exemples :

Olivier (1953) : « J'ai un boulot de coursier, j'ai passé le bac de compta ; mais la compta, ça ne m'intéressait pas. J'ai fait six mois de fac, ça m'intéressait à peu près de poursuivre des études de psycho. J'ai eu un accident, j'ai arrêté et puis j'ai trouvé un boulot ; j'ai pu me permettre de gagner ma vie en travaillant

trois heures par jour... C'est vrai que le boulot que je fais n'est pas intéressant, c'est à la limite de la manutention, c'est vraiment quelconque comme travail. Mais je préfère un travail comme ça qui ne me prend que très peu de temps ou alors il faudra vraiment que je trouve un travail qui m'intéresse ; c'est-à-dire comme moniteur d'éducation physique ou moniteur de centre de vacances. D'ailleurs ce que je fais quand même en dehors et aussi dans un temps limité. »

Brillant handballeur, Olivier malgré son âge et au-delà de la relative obsolescence de son diplôme professionnel est dans une situation assez sécurisante, il a comme on dit : « plusieurs cordes à son arc ». Il n'en est certes pas de même pour Henri (1958), niveau première, coursier intérimaire.

« Non, c'est vrai, tous les gens qu'on a vu ce matin sur la terrasse du café... On a vu un mec qui partait au boulot, il avait une gueule oh là là ! il avait l'air triste. Ça c'est dur, ça c'est dur, que les gens vivent sans arrêt, sans arrêt que le boulot, tu vois pour eux... Tu vois, un mec qui me dit : " Ça fait quinze ans que je suis dans cette boîte ", je vois mon chef de course, il me dit ça fait dix-sept ans qu'il est dans cette boîte, moi ça me paraît... J'arriverai jamais à ça, jamais j'arriverai à bosser dix-sept ans dans une même boîte, c'est pas possible. »

Tout comme Joël, ancien apprenti maçon et lui aussi coursier.

« Donc finalement moi, ma situation, mon rapport au travail, c'est de me démerder à être libre le plus possible et respecté le plus possible par conséquent. Si tu veux être respecté, tu refuses l'idée du travail ; parce que dans le travail on ne respecte rien, c'est toi qui doit respecter le patron, le patron, tu le sais bien, ne te respecte pas, tu n'es qu'un objet de production. »

Même si pour l'instant il est difficile de déterminer les points matériels et surtout culturels de différenciation et de convergence entre d'un côté Olivier et de l'autre Henri et Joël, le travail « désinvesti » apparaît bien comme unificateur d'un ensemble d'individus et, pour peu qu'il soit concrétisé, comme

l'élément de spécification d'une population : les précaires⁷.

Mais attention, il ne s'agit pas de dire que le travail précaire ou atypique s'explique par son contraire : le désinvestissement ; il faut rompre avec l'ensemble des déterminismes « mécanistes ». Lorsque Alain Minc, par exemple, suppose que dans la société de demain « les chômeurs ne se vivront plus comme tel » et que seuls « la modification des relations psychologiques au travail, la mutation du modèle de consommation, le développement de micro-ajustements en apparence marginaux, dessinent les pistes d'un avenir possible »⁸, il anticipe quelque peu en effaçant les potentialités critiques ou conflictuelles de la subjectivité des agents. Car s'il est un lieu où les individus sont en décalage par rapport à leurs places, tant au niveau de la structure sociale que dans les rapports de production, c'est bien là dans ce peuplement.

En effet, le problème n'est pas de savoir si la « précarité » est vécue volontairement ou involontairement — les réponses présentées par l'ensemble des interviewés, quel que soit leur rapport au travail, restent toujours plus ou moins ambiguës et, comme on vient de le voir, certains parcours promotionnels se constituent à travers l'instabilisation de l'emploi — mais plutôt de saisir en quoi un certain nombre d'individus participant d'un tel processus de désinvestissement à l'égard du travail sont voués au « travail précaire » :

« Quand tu choisis de faire des petits travaux, donc de ne pas te fixer dans un travail précis, il y a deux solutions : ou alors tu trouves très vite ta voie dans autre chose, dans quelque chose qui t'intéresse, et dans ce cas tu abandonnes ça, et ça reste comme une époque de ta vie. Ou alors, pour ce qui est moi cas, tu te retrouves toujours face à des gens — enfin moi, je vois que c'est tout le temps comme ça — je me retrouve face à des gens qui ont pas les problèmes que je peux avoir soit sur le plan financier soit sur... tu vois ? qui ont des boulots qui quelquefois les intéressent vachement. Et maintenant je le vis d'une façon

7. Tout au long de l'analyse on entendra le mot précaire dans sa seule acception moderne : qui n'a rien de stable, d'assuré.

8. In « le Chômage et l'Economie souterraine », *le Débat*, n° 2, juin 1980, p. 5.

moins facile qu'avant. Je me rends compte que j'ai pas envie de faire ça, mais en même temps je me sens un peu en porte-à-faux. Je ne me sens plus tout à fait aussi sûre de moi ; en tout cas c'est certain. » (Brigitte)

« Donc il y a une crise économique actuellement, avec tout ce qu'elle entraîne... et on nous pousse à avoir un certain mode de vie. Soit on a celui-ci, soit on a un comportement de prolo : gagner très peu et bosser huit heures par jour et rentrer dans le train-train quotidien. Alors je pense qu'on nous pousse et en même temps on choisit. C'est-à-dire qu'on a pas trente-six choix, on en a peut-être deux, trois. On en a très peu et on choisit celui-ci. » (Edgar)

Certes, des précaires, nous aurions pu en rencontrer si nous avions fait une étude sur le célibat ou la vie maritale (deux interviewé(e)s seulement étaient ou avaient été mariés), sur l'objection de conscience ou sur toutes les formes d'échappatoire au service militaire (la plupart des interviewés n'ont pas fait leur service militaire et nombre d'entre eux ont été « objecteurs ») et surtout sur ce travail très particulier qu'est celui de coursier (là encore nombre de précaires, y compris une femme, sont passés par le « métier » de « cyclard »), mais c'eût été risqué de les perdre sous le poids des autres fractions de chacune des populations étudiées, ou bien de les réduire à quelque excentricité professionnelle.

Si le travail en ce qu'il est repoussé, manquant, vacant, est si fondamental pour définir « notre » population, c'est en raison de son caractère hégémonique en matière d'occupation (il prend beaucoup de temps), en matière de consommation et en matière de placement, de classement ; tout écart à son ordre relève donc d'un « *tour de force* » par lequel s'esquissent dans une large mesure des « *projets sociaux* » avant tout autre élément de comportement ou de trajectoire.

Mais justement, afin d'éviter tout malentendu, deux importantes précisions méthodologiques doivent être avancées.

On pourrait supposer avoir affaire dans ce désinvestissement ou cette « instabilisation » à un phénomène lié à l'adolescence. On sait que cet « âge » est de fait dans une situation charnière par rapport au travail, soit en raison de facteurs liés à la situation familiale (aides en nature, en espèces des

parents, vie célibataire au domicile familial, etc.), soit en raison de facteurs psychologiques (transitivité des comportements, hésitations devant l'entrée dans la vie active) ou plus directement économiques (tactiques d'instabilisation pour la recherche d'un niveau de salaire et des conditions de travail optimales). Pour pallier ces éventuelles objections et bien qu'il y ait parmi les interviewés de « jeunes précaires » (âge minimum 20 ans), on a toujours essayé de privilégier, lorsque cela était nécessaire, ceux qui avaient déjà fait une longue route dans la précarité, c'est-à-dire plus généralement des individus dont l'âge était compris entre 25 et 30 ans.

Au même titre, afin de prévenir toute réduction de la précarité à un net caractère de classe (classes moyennes ou petite bourgeoisie), on a toujours veillé, lorsqu'on avait affaire à des précaires étudiants, à ce que l'inscription en faculté ait eu lieu soit après un relativement long moment d'interruption de toute scolarité, soit en l'absence du baccalauréat. Et pourtant, tout en cherchant à interviewer des précaires on a pas manqué de rencontrer un étudiant en psychologie aménageant clandestinement des appartements et une étudiante en allemand serveuse à mi-temps qui fit, sur un mode relativement enjoué, le récit de ses multiples activités :

« Alors j'ai été successivement, oh là là ! oui, oh ! des trucs horribles, je me rappelle. J'ai fait du porte à porte en banlieue pour vendre des serviettes, des gants, des brosses que faisaient les polios, j'ai fait ça deux jours, enfin, j'ai fait d'autres boulots comme ça aussi des genres de porte à porte ; et puis j'ai fait femme de ménage chez L. pendant trois mois. (...) Alors j'étais femme de ménage là-bas et puis j'embauçais à 6 heures du matin, puis je travaillais de 6 heures à 11 heures du matin — là tu vois je compte par rapport à mes années de faculté parce que par années, comme ça, je ne sais pas tellement —. Alors ça c'était quand j'étais en deuxième année... Après j'ai fait des boulots d'enquêtrice, les enquêtes de publicité style pour les boîtes de marketing, et puis j'ai fait aide-ménagère, engagée par la ville de Paris, dans le Marais où je faisais le ménage chez des vieux ou chez des gens qui avaient besoin de quelqu'un. (...) Je travaillais quinze heures par semaine pendant trois mois ;

c'était un petit truc quoi. Puis maintenant je suis serveuse dans un café (rire) ça y est, c'est l'aboutissement (rire), ça fait un an. Ça fait un an que je travaille dans un café et puis j'ai continué mes études et là, je fais une maîtrise d'allemand.» Isabelle — 1957 — fait en outre du théâtre.)

3. Une aversion pour la discipline productive, un sentiment d'indignité

Comment comprendre ce « désinvestissement » ou plutôt, plus modestement, comment l'entendre ? L'interrogation du travail lui-même nous donnerait-elle quelque clé ?

Le mot travail, on le sait, vient du bas latin tripaliare : torturer sur le tripalium, instrument mentionné au VI^e siècle comme étant un pal formé d'épieux, et supplice ayant remplacé dans le monde chrétien celui de la croix. Au XII^e siècle, le mot travail désignait une épreuve douloureuse et il faudra attendre le XVI^e siècle pour que celui-ci puisse être employé en lieu et place d'ouvrage et de labeur.

Le geste « laborieux » entrera donc dans notre modernité par le biais de la douleur, thématique qui ressort du corps et de l'intelligence comme fonction. La douleur comme peine pénètre sur la scène du travail avec ces membres spécialisés, rabougris, blessés qui ne se déploient plus dans le libre mouvement des gestes ; avec ces intelligences rognées, mutilées, réduites au contrôle assidu et éreintant du même rythme sans cesse répété.

Pourtant de cette peine si souvent relevée par les sociologues du travail et si souvent chantée par les « poètes », les précaires ne nous en ont que *très rarement* parlé. A monter et descendre des échelles parfois sous le vent et la pluie, à travailler haut perché sur les toits, à porter de lourds bastings, ce charpentier d'occasion ne devrait-il pas nous conter la douleur des muscles qui ploient sous l'effort ? A passer de longues journées à ranger, classer, codifier facturés et documents, cette employée de bureau intérimaire ne va-t-elle pas évoquer le caractère nerveusement exténuant du travail ? Ou bien ce manutentionnaire, image la plus parfaite de cette « puissance

phorique » que l'on prête à la « classe ouvrière », ne doit-il pas nous faire entendre la souffrance des corps brisés sous les charges ?

Certes, les précaires n'ignorent pas les méfaits physiques du travail lorsqu'il est soumis à l'impératif de rentabilité et de soumission capitalistes, et ce sont eux peut-être qui, comme on le verra, les pensent avec le plus de conséquence. Seulement, ces méfaits physiques ne sont pas au principe du désinvestissement. En un sens, l'argument le plus fréquemment avancé tient d'abord dans le rejet, la distanciation par rapport à la pesanteur et l'inertie du travail. Ce dernier apparaît comme une sorte de puissance lourde, qui recouvre le temps, leste la vie quotidiennement, indéfiniment, et dont il faut s'écarter dans le refus de la discipline productive.

« La situation par rapport à laquelle je veux m'en sortir c'est par exemple des boulots où j'ai pas envie d'avoir une hiérarchie derrière. Même si elle est pas présente, la hiérarchie pour moi, c'est venir tous les jours à 9 heures du matin, à 8 ou 9 heures un quart, c'est ça pour moi la seule hiérarchie que je vis actuellement, c'est celle-ci à la banque, c'est déjà pas mal. »
(Edgar.)

Thème où se pressent déjà la remarque la plus fréquemment avancée, celle de la subsumption — qu'elle soit à l'échelle d'une vie ou d'une journée — du temps à l'ordre productif.

« Et le fait de travailler huit heures par jour c'est débile aussi, enfin on peut critiquer le travail sur ce côté-là aussi alors, que ce soit huit heures par jour, 8 heures-midi, 2 heures-6 heures ; c'est le seul aspect vraiment négatif que je vois au boulot. C'est-à-dire tu devrais pouvoir faire les heures que tu veux ; les jours où tu n'as pas envie d'y aller tu n'y vas pas, les jours où tu te sens un peu flagada, où tu n'es pas en forme... Enfin, ce qu'il faudrait, c'est que les gens au lieu de rester éternellement, toujours dans le même boulot changent justement — primo — et puis secundo ne soient pas toute l'année à travailler, c'est-à-dire : tu as onze mois de boulot et puis un mois de vacances. »
(Eric.)

« Parce que le travail non seulement... moi ce que

je pense du travail c'est que je ne supporte pas, ça c'est physique, ça c'est une chose, et puis l'autre aspect plus ou moins théorique c'est que c'est con d'aller bosser jusqu'à la retraite, d'aller pointer tous les jours, cinq jours par semaine.» (Laurent.)

Il ne faudrait pas cependant voir dans ce « physique », une « paresse », une allergie à la fatigue, à l'effort, ni plus ni moins que chez tout un chacun la dépense physique n'est ici réprouvée. La peine, la fatigue ne reprennent leur caractère insupportable que lorsqu'elles corrompent la vie ôtent à la manière de la discipline productive toute *liberté*.

« A la limite, je me demande, quelqu'un qui bosse huit, neuf heures, il lui faut quand même une sacrée énergie ensuite pour profiter du temps de libre qui lui reste. C'est très compréhensible après huit heures de boulot de s'affaler devant la télé et puis d'attendre que ça passe, parce qu'on vient de bosser et qu'on s'est épuisé. Ou alors, il faut être pris que par ça. Après il n'y a plus que le boulot. » (Olivier.)

Toutefois, si la dimension du temps soumis, du temps ravi, est visiblement généralisable à la totalité des précaires et a ainsi la première place dans les thématiques du « désinvestissement », il en est une autre plus sourde, mais aussi plus violente parce qu'en quelque sorte inextinguible, elle concerne plus particulièrement les précaires qui ont connu ou connaissent encore les travaux les plus déqualifiés.

« Parce que c'est sûr, les intérimaires, on leur donne toujours les boulots les plus *cons*. Alors, ils ont peut-être moins à subir, mais c'est quand même subir un truc. (...) Quand tu fais des boulots comme ça de temps en temps, *tu en souffres* plus encore que quand tu bosses tout le temps. Parce que finalement il faut que tu te réadaptes à une connerie pas possible et finalement on en souffre, moi j'en souffrais vraiment. » (Cécile.)

Problème de ces mots semblables aux pièces de monnaie qui s'usent en passant de main en main. Est-ce le seul travail déqualifié qui se cacherait derrière cette « connerie pas possi-

ble » ? Ou est-ce déjà quelque chose d'autre qui se joue dans le signe, la marque que porte l'objet à produire ou l'acte de travail, et qui viendrait se calquer, se graver sur le travailleur ?

Souffrance : « peine » du corps et de « l'âme »... Problème d'un malentendu qui au cours de nos interviews ira en se dissipant ; entre une première douleur qu'assurément partage tout un chacun et une seconde sans doute plus spécifique aux précaires, et exigeant un léger déplacement du sens des mots :

« Là, au début je me suis rendu compte que j'allais peut-être continuer ma vie à bosser comme un con ; à me faire chier pour gagner des *miettes* et à faire des boulots complètement *déshonorants* quoi, à tous les niveaux... enfin pas au sens de l'honneur bourgeois évidemment : c'est-à-dire au sens du manque de respect de moi quoi. » (Joël.)

« Miettes », « déshonneur »... peu importe de savoir si l'honneur est bourgeois ou si les bourgeois connaissent seulement quelque chose de l'honneur (Marx y voyait plutôt la classe qui a fait de la dignité une valeur d'échange), la phrase se boucle sur le respect, le *respect de soi*.

« J'avais envie manuellement de faire quelque chose, enfin, d'avoir une expérience manuelle. Ça m'intéressait de savoir, de voir ce que c'était et là, j'ai bossé chez un type, un artisan qu'était un con aussi. (...) Manuellement, je ne connaissais vraiment rien, j'arrive facilement à imaginer que c'était dur pour lui, j'ai essayé de faire des efforts quoi... mais finalement j'ai pas réalisé, je ne m'en suis aperçu qu'après. Et bon, très vite il s'est instauré le *truc hiérarchique* tu vois entre nous. Enfin, j'étais son *pigeon* quoi, j'étais *vraiment le manoeuvre*. Sans arrêt, il *m'écrasait*... et j'ai bossé chez lui d'avril à octobre et là il *m'a écrasé vraiment ce mec*. Moi je fermais ma gueule parce qu'il fallait que je croûte quoi. » (Henri.)

« J'étais vraiment le manoeuvre », autre chose que la simple réduction à un travail physique et difficile aux gestes indifférenciés et banalisés : le fort sentiment d'une humiliation qui grave son empreinte sur la personnalité.

« Il m'a écrasé vraiment ce mec. » Dans l'insistance de ce « vraiment » se donne bien plus que la révolte contre l'ordre fonctionnel de la hiérarchie, le refus du stigmate de la soumission.

« Une secrétaire, elle ne s'affirme pas, je veux dire elle s'écrase hein, il n'y a pas de... Enfin, je dis secrétaire, c'est même pas ce que je fais. Le travail que je fais c'est vraiment un travail de bonne à tout faire. Dans le bureau c'est vraiment tout à fait ça, sauf que tu n'as pas les mains dans la merde mais tu les as... oui, tu les as d'une certaine manière, parce qu'à ce niveau-là, je veux dire ce que je fais, c'est pas dégueulasse, les gens ne sont pas dégueulasses avec toi, c'est le patron qui t'écrase mais ce que tu fais, ça revient au même. Tu fais le balayage des dossiers, enfin quand je te dis ça, tu vas passer deux heures à chercher une référence pour la cocher. Un travail qui est complètement imbécile et qui finalement est un travail de bonne à tout faire. » (Brigitte.)

« Bonne à tout faire », « tu n'as pas les mains dans la merde », non plus une activité, un travail avec ses réalités et ses vicissitudes, mais un mot dépouillé de ses oripeaux factuels, pour se gonfler en l'expression emblématique de l'asservissement, de la domesticité. La *bonne mythique* à laquelle se noue chaque phrase, c'est celle dont l'asservissement dans le travail est supposé poussé jusque dans l'intimité la plus vile avec les maîtres. Mais si nul n'occupe les lieu et place du maître : « Les gens ne sont pas dégueulasses avec toi, c'est pas le patron qui t'écrase », c'est le travail qui en devient le substitut.

Problème du passage de ce qu'on pouvait appeler une douleur physique à une « douleur morale ». Problèmes aussi de ce qui outrepassé le *besoin* d'un travail rendu à l'intelligence de celui qui le *réalise* pour la revendication d'une dignité à l'instant bafouée ; de ce qui excède la demande d'une liberté du geste pour l'exigence, au sens fort, d'un statut. La question est sans doute plus radicale que ne veulent l'entendre certains ; car l'on ne se défait pas des mots, des signes comme on se défait de la peine. Car si la peine s'estompe, les mots, les signes, sont ce qui persiste et ce qui toujours aiguillonne au

gré de la vie, ce qui anodinement revient dans le discours d'autrui ou dans un quelconque événement quotidien. Ils sont enfin dans le registre d'un plus, d'un excès toujours possible dont on ne peut encore dire en quoi il trouve son terme, mais dont on peut déjà assurer qu'il voue certaines vies précaires à une sorte de « saignement » jamais tout à fait cicatrisé. Et si, reprenant le discours des précaires, on a rencontré de nombreuses expressions argotiques, il ne s'agissait aucunement de faire exhibition de « franc-parler ». Pas plus que la moyenne des individus en proximité avec les classes populaires les précaires ne font usage de mots vulgaires. En fait la violence de l'argot c'est d'abord une manière de retourner à l'individu ou à la chose l'injure dont ils sont la cause, c'est surtout la forme la plus simple pour scander le récit d'une blessure.

Mais on ne peut d'une manière systématique rendre compte de tous les interviewés à partir de la dimension symbolique qui double la critique de la puissance dominante du travail, puisqu'ici, peut-être plus qu'ailleurs, l'expérience de cette blessure a eu lieu à des moments divers et qu'elle a ainsi pu être évacuée, ou bien encore oubliée, voire « dépassée ». C'est exemplairement le cas de Gilles, ancien apprenti cuisinier, aujourd'hui pris entre deux activités : l'une au cœur de son existence, l'étude de la philosophie à l'université Paris VIII, l'autre « alimentaire », réceptionniste de nuit. Si au cours de son interview il sera rarement question de cette dernière, que ce soit dans les termes d'une préoccupation symbolique (dignité) ou matérielle (temps volé, subsumé), c'est bien parce que la première l'annule et « rehausse » la vie au-delà de la stigmatisation par le travail. Aussi est-ce seulement en fouillant les éléments du discours de Gilles, faisant référence au passé, que se retrouve la vieille marque « d'infamie »...

« Ah ! c'est très étonnant cette impression parce qu'il y avait un refus, mais il était secret quoi, il était... (silence). A l'époque, je commençais réellement à lire, à comprendre un peu ce que c'était qu'une lecture. (...) Et ça pour moi c'était un refus, mais un refus secret... Et en fait, ça me permettait d'avoir une espèce de... de faire la nique à mon patron. Je me sentais une supériorité sur lui, que je n'exprimais pas

du tout mais en fait, je disais cause toujours mon bonhomme, tu ne sais pas qui je suis, tu ne me maîtriseras jamais.

Mais effectivement, je me souviens quand j'avais fini mon apprentissage de cuisine, le patron m'avait demandé si j'étais content, je me souviens à l'époque... j'avais dit des trucs complètement stupides d'ailleurs, complètement stupides. Mais enfin, j'avais présenté ça comme... comme un esclavage quoi. »

Pour conclure l'exposé du désinvestissement, il faut encore ajouter un troisième élément qui de lui-même, immédiatement, définit un groupe marginal en nombre mais aussi en quelque sorte en spécificité parmi les enquêtés. Avec ce désinvestissement l'excès tient à ce que la « vie » est trop préoccupante pour que le travail, ses carrières, ses hiérarchies, puisse avoir quelque importance ou plus précisément quelque rôle principal :

« Et puis, je crois que jusqu'à présent, j'ai toujours fait dépendre ma vie professionnelle de ma vie affective, c'est-à-dire que je n'ai jamais pu... Il y a des gens quand ils ont une merde dans leur vie affective ils se secouent, ils se prennent en main et puis ils se consolent comme ils peuvent mais ils continuent à travailler, à mener une vie sociale, à sortir, à... à vivre normalement. Même si en même temps il y a quelque chose qui est détruit. Moi je n'ai jamais réussi à faire ça. Dès qu'il y a quelque chose qui va mal, je... je perds mon travail. Combien de travail, enfin de boulots j'ai perdu à cause de ça. Un matin ça n'allait pas, je n'allais pas travailler et puis je n'osais plus retourner. Et puis, et puis c'était fini. Alors quand je pense à ça effectivement le seul sens c'est la recher... la recherche de... de quelqu'un qui pourrait remplacer heu... ce qui m'a toujours manqué (rire). » (Nadia.)

Dans la rébellion précaire contre le travail, il y avait à la fin ce « refus du temps volé » ou, pour le dire plus positivement, l'affirmation d'un temps *sien*, parce qu'il y avait, comme on va le voir, d'autres projets, un autre rythme du temps à vivre ; à présent, cette affirmation est là, dès le commencement, dans le mouvement d'une « impossible » recherche qui se heurte aux embûches de l'univers laborieux...

Quoi qu'il en soit des différences entre les trois termes du désinvestissement, ils mettent en évidence un débordement, une inadéquation entre les intimes préoccupations de chaque subjectivité et les rigidités de l'ordre productif. Bref, en anticipant déjà sur ce qui va suivre, s'ébauche ici un refus ou un excès par rapport à la *fatalité* du travail car, outre le salaire, elle coordonne *temps* et *classement*...

On comprend que la définition du désinvestissement que l'on propose n'ait rien à voir avec le thème de la désaffection, puisque celui-ci pose le « travailleur » dans un rapport d'indifférence à l'activité laborieuse : « Rares sont ceux qui regrettent leur formation ou leur expérience passées et n'acceptent pas n'importe quel emploi, n'importe quelle réorientation, à condition de garder le statut économique minima. »⁹ Il est étrange que ce soit un docteur en médecine qui nous apprenne qu'ici il n'y a point de douleur ! Sorte de vie léthargique qui se résumerait à l'acquisition d'un revenu décent, comme si ces individus à l'égal de l'argent qu'ils désirent et auquel ils semblent vouloir se réduire mesuraient le monde en terme d'équivalence générale. Mais peut-être est-ce pour autre chose qu'ils sont dans cette soi-disante situation de désaffection ; une autre façon de vivre, quelque plaisir « d'à côté » ? Seulement cette position n'est pas tenable puisqu'à nouveau fait immédiatement irruption la douleur comme contrainte et puisque cette nouvelle tension ne peut qu'imposer derechef le rejet du travail. Il faut donc supposer, pour que la notion de désaffection tienne, une certaine « hébétude », un certain égarement, ce que ne manque pas de nous dire Jean Rousselet :

« Leurs motivations semblent souvent aussi pauvres que celles des jeunes clients des bureaux de main-d'œuvre qui depuis déjà longtemps s'inscrivaient à la fin de leur scolarité obligatoire, *sans bien savoir ce qu'ils voulaient faire, incapables* qu'ils étaient d'ailleurs de définir les gestes *élémentaires* et les tâches *d'un seul* métier et donc d'élaborer un véritable choix

9. Jean ROUSSELET, « les Nouvelles Attitudes face au travail » ; *Société Française de Psychologie*, 1978, p. 151.

pouvant être considéré comme le *reflet* d'une *réflexion personnelle*. »¹⁰

Hormis les traits excessifs glissés dans l'analyse, on peut la tenir pour vraie, les conditions difficiles de certains cursus scolaires tout comme la crise économique peuvent amener à vivre le rapport au travail dans une sorte d'égarement, mais il est entendu qu'un tel rapport ne peut être celui des précaires, car si nous ne pouvons encore dire ce qu'ils veulent nous sommes au moins déjà sûr de ce qu'ils ne veulent pas, ne peuvent plus faire.

Ce refus, c'est là sa spécificité et sa difficulté, ne se soutient pas du seul discours, il est concrètement vécu dans le quotidien précaire. Si le travail est désormais une réalité étouffante, mutilante, flétrissante, sa loi est — doit être — outrepassée. Il y a urgence, intime nécessité, à reprendre et sauvegarder la « dignité bafouée » tout comme « l'intégrité altérée ». On en donnera la trame par un « scénario » dont chaque *scène* tâchera de rendre compte des scansions de la *logique* précaire du « rejet du travail ». Toutefois, attention, puisque l'expérience précaire est diverse, en temps et en pratique, il faudra entendre ce « scénario » comme une reconstitution ; qu'on ne croît surtout pas saisir le précaire moyen alors qu'on tente de dessiner *grossièrement* le « mécanisme opératoire » d'individus aux aventures variées, pris tous ensemble¹¹.

Sur le lieu de l'entreprise, tout d'abord, ils *pourront* *lambiner*, « lambiner », sorte de surdité semblable à celle de ces personnes qui feignent de ne rien entendre parce qu'elles comprennent trop bien ce qu'on leur demande, par laquelle ils opèreront une reprise instantanée d'eux-mêmes *dans* une opposition quelque peu jubilatoire à la puissance de commandement du travail. Mais ils pourront tout autant recouvrer à la marge leur temps, réaffirmer la singularité de leur projet *par* un détournement de la machine productive.

10. Jean ROUSSELET, *loc. cit.* (C'est nous qui soulignons.)

11. Afin d'éviter tout malentendu sur ce point, on a parallèlement à chaque citation indiqué le nombre d'interviewés auquel elle référait.

« Alors comment je les vis (les divers emplois), je déconne tout le temps, je prends vraiment pas ça au sérieux, j'ai pas de conscience professionnelle. Quand on commence à me demander quelque chose j'écoute jamais la fin, ou j'écoute pas le milieu, en fin de compte c'est toujours assez mal... Soit que je le fais exprès, soit que c'est plus fort que moi, mais en général c'est plus fort que moi. (...) Coursier pour moi, je me fais littéralement chier et j'y vais financièrement, mais je reste tout le temps où il n'y a rien à faire. » (Edgar) (Deux interviewés)

« (...) Tu sais, je griffonnais des idées, je faisais des plans et tout ça, et dès que mon chef a été absent, je prenais le grand agrandisseur à quinze millions là, et je faisais des tas d'expériences négatives positives, plein de recherches que j'ai gardées dans mes dossiers mais j'apprenais mon métier si tu veux. Alors ça coûtait un fric dingue à l'imprimerie, mais j'étais dégueulasse quand même (...). A cette époque-là, j'étais très avare de mon temps en fait. Je me disais merde, chaque heure passée à travailler pour un con, quel gaspillage ! j'ai tellement de choses à faire. » (Pascal.) (Un interviewé)¹²

Mais cette inversion dépasse déjà le seul lieu du travail puisque, à ce que nous sachions, le travail n'est pas permanent et ne peuple point les jours comme les nuits, les lundis comme les dimanches. Aussi le basculement peut-il s'opérer entre deux mondes et non plus à l'intérieur du seul monde productif.

« Enfin, je ne sais pas, tu vois, quand je me mets en arrêt maladie, si tu veux, ce qui peut m'ennuyer là-dedans, c'est qu'il faut que je le fasse, c'est que je ne puisse pas dire tient il faut que je prenne une semaine de vacances. Parce que finalement je m'en fous de prendre une semaine de vacances et de ne pas toucher de blé. » (Henri.) (Cinq interviewé(e)s)

Incidentement, nous venons de quitter la sphère productive, puisqu'avec les arrêts maladie se profile déjà l'ombre d'un autre univers, celui de la quotidienneté. Dès lors, il est possible de penser l'inversion dans son mouvement maximal.

12. N.B. : ce « métier » ne sera jamais celui de Pascal ; voir infra p. 74 et le tableau des interviewés.

« Le plus important pour moi, c'est pas que mon mode de vie... que le travail change mon mode de vie, mais que mon mode de vie change le travail. Le travail est à la disposition de mon mode de vie, ce que je vais faire, ce que je vais vivre. » (Henri.)

La position bien entendu est intenable, le travail est ce qui ne cède pas, ce qui ne plie pas ou qui ne plie à la rigueur que par la bande. Il faut donc que le rejet tout à l'heure esquissé dans l'univers productif s'affirme dans toute sa force.

« Etant quand je travaille exploité, je dirais même surexploité, à un niveau aussi bien économique que moral, puisqu'en plus, quand je travaille ce qu'on me donne en échange de ma force de travail est vraiment dérisoire, par rapport au pouvoir d'achat que ça me donne ; ce que j'essaie de faire, vu que la plupart du temps donc, je fais un travail qui est humainement et matériellement pas du tout enrichissant, c'est de bosser le moins possible. » (Joël.)

On verra par la suite que cette « manière de nier », de refuser, n'est pas au principe du comportement précaire ; on doit donc d'ores et déjà la tempérer par ce qui couve derrière : la positivité du projet, en tant qu'elle concerne la *totalité des interviewés*.

« Il me faut du temps, il n'y a pas de problème, il me faut du temps. Et en plus je n'aime pas travailler, ou alors faire de la sculpture toute la journée ! Mais comme ce n'est pas ce qui me rapporte le plus d'argent, je fais donc, c'est important de le dire, dix-sept heures de boulot rémunérateur et ça suffit largement. C'est vrai je ne gagne pas beaucoup d'argent mais... le moins de temps possible à passer au boulot. » (Patricia.)

« Je veux dire, j'ai un petit boulot qui me rémunère, qui ne me pose pas trop de problème, mais parallèlement à ça il y a quelque chose qui est lié à mon existence. Que je n'ai pas réussi à unifier dans une vie professionnelle, enfin le fait d'une vie professionnelle c'est de mettre en accord ses passions et... et le désir de l'argent. » (Gilles.)

Le processus « d'arrachement » à l'espace productif se déploie maintenant dans sa plénitude. La première grande scansion du mouvement de « désinvestissement », de « refus » est désormais accomplie. Nous venons de sortir des peines, des stigmates... en un effort tendu vers l'ailleurs du quotidien, du « non-travail ».

Mais comme on a pu l'apercevoir, supposer que le « non-travail » s'oppose au travail comme l'inactivité s'oppose à l'activité ne peut être que le fruit d'une « perversion productiviste ». Car on sait que l'on n'a plus affaire au repos, ni même au repos compensateur puisque les précaires se dégagent d'une telle logique où la nuit complète les jours, et les loisirs le travail. Tout comme on sait encore qu'il n'y a pas là désœuvrement puisque pour que celui-ci soit il faut que le salarié se découvre privé de son travail par une force extérieure. Il faut donc bien admettre que quelque chose d'autre qu'une inactivité se joue dans le basculement de la sphère productive à la sphère de la quotidienneté. Faisons crédit aux précaires sur ce point, le travail est bien cette puissance dévorante qui, si l'on n'y prend garde, gagne la sphère du quotidien, hante la vie et c'est le salarié qui alors se perd lorsque le travail l'abandonne ou lorsque l'horaire vient à changer. Il faut donc à tout précaire un principe de vigilance qui passe en oscillant de l'éveil maintenu ferme sous l'aiguillon du travail au ressaisissement de soi sur l'indolence du travailleur.

« J'avais un boulot : on me donnait une affaire, il fallait que je décortique l'affaire, que je prépare le travail pour les autres... Tout ça c'était quand même un travail qui était passionnant. Alors c'est pour ça que je m'y accrochais, jusqu'au moment où je me suis dit : " T'es complètement taré ? " Et plus ça allait plus ça devenait fou... J'en parlais autour de moi. Dès l'instant que j'étais avec des copains je leur parlais de chez B. Alors ils me regardaient tous d'un air de dire : " Bon va, parle, raconte ta vie, mais nous on en a rien à foutre. " Mais moi j'arrivais plus à m'en rendre compte, et puis ça devenait une obsession démente. Jusqu'au jour où le même copain avec qui j'étais parti en Afrique, on discutait, je lui ai dit : " J'ai envie de faire un voyage... " » (Christian.)

« Enfin, je suis peut-être méchant je ne sais pas mais il n'empêche que ça me gêne vraiment chez les gens, et puis je ne sais pas quand tu n'as que ça c'est... Tu passes même le tiers de ta vie avec ces gens-là, je trouve que c'est gênant, ça peut être dur. A la limite ça peut t'atteindre dans le fond, ça j'en suis persuadé... » (Pascal.)

Etrange phénomène de synecdoque, par lequel le tout du collectif de travail, des « vrais salariés » risque toujours de déteindre, puis d'absorber la singularité du « semi-travailleur ». Il montre en quoi, l'autre, en ce qu'il indique le mauvais chemin, la mauvaise doublure de soi comme travailleur, est le référent le plus sûr de l'insistance précaire à la vigilance :

« Je le fais pour eux et pour moi, mais d'abord pour moi, pour eux, j'en ai rien à foutre. Si je suis avec des gens dans un bureau, ou quand j'ai pas de boulot, ou même quand j'en ai, à ranger des fiches, si je ne déconne pas, je m'emmerde, je deviens comme eux (rire) et c'est là que c'est catastrophique. » (Edgar.)

« Enfin, une médiocrité que je ressentais même au niveau de la vie, leur vie, je n'avais pas envie de la vivre. Ça, c'était évident. Je n'avais pas envie de vivre la vie des ouvriers, mais eux, je la sentais mieux ; c'est-à-dire que je pouvais discuter avec eux sur les problèmes. (...) Enfin il y avait vraiment toute une ambiance de gens avec lesquels ça ne collait pas. Et puis en plus c'était un boulot con quoi, un boulot aussi con que celui d'avant de toute façon. » (Christian) (Dix interviewés.)

Qu'elle se soutienne parce qu'elle est précédée d'une différence « présumée » ou parce qu'elle est reconduite dans le « procès de travail », la vigilance définit l'étroit défilé qui conduit à la précarité comme distanciation à l'égard du travail. Reste alors un dernier effort, quoique tout comme les autres chancelant : si le travail est qualifié, « polytechnique » ou bien « un peu plus libre » que les autres, prendre « ce doux mal » en patience ; s'il est déqualifié, parcellisé, aller si possible vers son abstraction...

« Tu vas aller t'embaucher n'importe où, tu vas te

ramener, tu vas dire " Ouai, voilà, je viens travailler mais quand je serais fatigué, je veux pas venir et puis si jamais..." Je pense à quelque chose, si tu veux pas le faire, tu ne le fais pas... tu envoies chier le client, c'est pas possible. Donc tu en viens forcément aux petites combines ou aux petits boulots auxquels tu ne penses pas, enfin tu ne penses pas... Tu fais abstraction du boulot. Tu y es parce que tu dois y être... » (Laurent.)

Mais revenons au « non-travail » en laissant de côté le monde domestique — il fera ultérieurement l'objet de tout un paragraphe de recherche —, supposons le précaire repossédé, ayant accompli la rotation certes transitoire mais momentanément complète de sa réappropriation. « Bienheureux », il erre au beau milieu de la ville agitée, vague à ses occupations, presque libre du temps et de l'argent. Mais si l'on vient de sortir avec lui du travail, le travail quant à lui n'est pas très loin ; il réapparaît comme marché (dont on n'oubliera pas qu'il est aujourd'hui exsangue). Si, là encore, par de sourds efforts d'ascèse, tout un chacun a organisé son économie (l'administration de sa maison), voici cependant qu'à nouveau les bourses se vident, que l'argent chèrement épargné au fil des mois fond, que les allocations chômage « touchent à leur fin », que les dettes s'allongent et que les emprunts faits aux amis et/ou à la famille ne peuvent plus être renouvelés, voici qu'à nouveau l'aiguillon du travail vient troubler la vie... Tout à l'heure oublié, il fait sa réapparition. Nouveaux départs pour l'usine, le chantier, le bureau. Seulement la vie hors la sphère productive va devenir la marque du précaire tout comme le travail est, selon Marx, le cachet du salarié.

Dans l'univers domestique qui lui était « propre », il s'est non seulement débarrassé des contraintes productives mais il a aussi oublié les attitudes et les comportements que la hiérarchie organise, et sa tenue générale dénote par rapport aux normes conventionnelles. Il arrive sur le lieu d'embauche, décidé d'en finir avec l'humiliation, sûr de lui, en un mot : « lui-même ». Mais il court à sa perte. Il est devenu gauche tant par ses gestes que par ses emblèmes (que tout employeur sait d'un coup d'œil reconnaître) et, tel l'albatros du poète, les ailes dé-

ployées du monde domestique l'empêchent de marcher sur le sol de l'usine. Il faut donc qu'il se dédouble, se « rogne » en cet être qui s'abaisse, demande et celui qui persiste, résiste, se maintient fermement en lui-même. Dans l'autre productif il y rentre donc tout comme les autres : « timide, hésitant, rétif »¹³. Gageons qu'il n'y restera pas longtemps. Si son « courage » et ses nouveaux problèmes économiques le soutiennent il y restera le temps qu'il s'est promis. Mais s'il faillit, si ses efforts de « détachement » faiblissent, il quittera les lieux sans attendre, sur un coup de tête, sans crier gare et renouvelera ses recherches d'emploi... Incidemment les portes de l'usine, du bureau, se ferment sur « le précaire », laissons-le tout entier à sa douleur, à cette plaie qui de nouveau s'opure... (A)

« Cela dit, l'intérim, c'est toujours cette espèce de truc de tirer la langue à la société en disant ah ! ah !... J'ai toujours cette espèce d'attitude quand je suis dans un boulot et que j'ai des rapports durs avec les gens et que je suis en train de me faire refaire par un boulot, je me dis ah ! ah ! vous, vous êtes là mais moi je peux partir. Et les autres me répliquent : "Oui, mais nous on n'a pas d'angoisse quand on veut faire quelque chose on arrive à le faire." Quoi... moi je ne suis pas d'accord avec eux de toute façon. Enfin, je ne peux pas être d'accord avec eux, sinon je ne vivrais pas de cette manière-là. Mais c'est toujours, il y a toujours un petit côté presque un peu cynique... Je crois que de toute façon je ne peux être que comme ça parce que si je n'étais pas comme ça, je serais comme eux, enfin je serais en train de travailler régulièrement. » (Agnès.)

« J'ai cherché du boulot. Alors ça a été vraiment chiant. Parce qu'en trois mois, je cherchais une place vraiment bien finalement. C'est-à-dire boulot pas ennuyant, bien payé quand même. J'ai essayé d'utiliser les petits diplômes que j'avais, mais qui ne servaient à rien bien sûr. C'est très dur de chercher du boulot. C'est vraiment super angoissant. On est vraiment diminué. Il faut se vendre. Selon le genre de boulot où j'allais, il fallait que je m'habille différemment, que je me présente différemment. Que je cache une partie

13. Karl MARX, *le Capital* — livre I — Editions Garnier-Flammarion, 1969, p. 137.

de mon curriculum vitae ou qu'au contraire j'en mette une autre en valeur. Quand j'avais pas le moral c'était déjà raté à l'avance. Bon, un jour j'ai décroché un boulot dans une boîte à Boulogne, très loin de chez moi. » (Cécile.)

4. Les démarcations du précaire

a) Différences productives

En pointant sous son propre comportement à l'ouvrage et plus encore sous les traits du travailleur ce qui couve comme soumission, le précaire offre un moyen d'éclairer son comportement. La physionomie du travailleur, parce que précisément elle est investie par le travail apparaît comme le modèle à ne pas suivre. Elle anticipe pour le précaire ce à quoi voue le travail. Aussi lorsqu'il la critique, exprime-t-il déjà ce que lui il cherche, ce que lui, il vit.

« Alors là, je suis retombé avec des connards, le patron lui-même était sympa ; c'était un type chouette, mais alors les deux types avec qui j'étais, c'étaient des taches alors eux... Dans la couverture, le bâtiment, les mecs ils sont vraiment cons. Ils parlent de choses qui ne m'intéressent pas, qui sont pas du tout... Au début je la fermais, et puis si tu aimes mieux, le gros problème, je me faisais agresser parce que le midi je ne voulais pas manger avec eux, eux mangeaient dans les cafés et moi j'avais ma gamelle et j'avais toujours un bouquin avec moi. Le midi, je partais après manger, j'allais dans un café et je lisais. Et quand je revenais, j'avais mon bouquin à la main. Ils m'appelaient l'intellectuel, j'étais un intellectuel quoi. Dans le bâtiment, dès que tu as un bouquin à la main, les types, ils n'acceptent pas. Ils flippent parce que... En plus les deux types que j'ai rencontrés dans la couverture à Paris, ils se sentaient super infériorisés par rapport à dans les bureaux. » (Henri.)

Il fallait s'en douter, à fuir l'ordre du travail ou même seulement à trop y être inadéquat, l'on gagne outre la méfiance du patron l'incompréhension de l'ouvrier. La mutuelle incom-

patibilité ne se résume pas à la seule « évidence » objective entre modes de vie ou bien statuts. Il y a chez tout précaire un enjeu plus fondamental à se diviser de l'homme-du-travail. Mais puisque l'ordre productif incidemment double l'univers domestique ou quotidien, il n'est pas que ce lieu et ce temps où l'on se consacre au travail qui soit l'élément où se « vide la querelle » ; tout ce qui fait l'abord de l'être et de l'acte laborieux, les plaisanteries graveleuses, les conversations autour d'un ballon de rouge ou d'un petit verre de rhum au café du coin, fera l'objet d'une sévère critique. Qu'on ne croit pas pour autant que ces propos visent plus particulièrement l'ouvrier, le point de vue sur le travailleur est identique chez ceux qui par « privilège » ou par « destin professionnel » ont pu cotoyer l'univers des employés.

« Dans l'intérim, je suis quand même confrontée à un certain milieu de travail, etc. ; et avec les gens il y a deux possibilités, soit les gens me détestent complètement parce que je ne rentre pas du tout dans leurs normes et ils projettent. Soit ils sont complètement adorables et ils se disent : "Tiens, celle-ci elle est pas vraiment comme nous, c'est plutôt rigolo." Et j'ai toujours des rapports passionnels avec les gens. (...) Alors les relations sont extrêmement violentes, c'est-à-dire que je ne laisse jamais les gens indifférents. Soit ils ne comprennent pas, et... ils m'en veulent à cause de ma tenue vestimentaire parce que je ne m'oblige pas à m'habiller en secrétaire pour aller travailler, j'ai décidé de ne plus le faire. Soit ils me... Les gens réagissent très très violemment d'une manière ou d'une autre, mais ça ne me dérange pas, moi ce qui compte pour moi, c'est ce que je me suis fixée. » (Agnès.)

Passionnel ou instauré suivant une sourde application à se distancier d'avec quelque « collègue », en se bornant à une écoute distraite, désincarnée, c'est le même principe qui organise ces rapports et qui perçoit encore dans l'autre le lent enfoncement dans l'ordre du travail.

« Dimanche dernier, j'ai été chez une copine, elle est acheteuse dans une maison qui vend par correspondance et elle était toute contente de me dire que le directeur lui avait proposé de reprendre la place de

directeur des achats. (...) La nana elle a mon âge tu vois ; je me disais... Enfin j'étais très contente pour elle parce qu'elle avait vraiment l'air très contente. Mais je me disais punaise ! Comment elle peut penser à des choses comme ça ? Je sais pas voir ce côté promotion, moi ça me dépasse. Et puis, elle envisage de faire carrière dans ce travail, et puis ça y est. (...) Elle se voit bien, bien partie là-dedans, et puis toute contente, elle s'imagine peut-être qu'à plus longue échéance elle va peut-être se voir directrice de la boîte pour quoi pas ? » (Ghislaine.)

Enfoncement qui persiste, entraîne celui qui volontairement ou involontairement s'y prête... Ce que l'éclair d'un instant, d'un détour par l'univers du travail on avait perçu dans la marche du précaire pour s'évader des chaînes de « l'esclavage salarié », on a tout le temps pour l'observer chez l'autre, on le décrit là consumé par l'usure laborieuse, pris de torpeur, incapable apparemment de se désentraver de son joug.

Et s'il n'y avait que ces « travailleurs normaux », « ordinaires » voire même « féroces à l'ouvrage » ; il faut encore qu'il y ait des caricatures du travailleur. Sortes de « bouffons productifs », ils sont au vide ce que les premiers sont au plein. Ils n'ont plus du travail que le masque auquel ils s'accrochent tant bien que mal en bannissant tout ce qui s'écarte de la conformité. Mais pour les découvrir il faut parfois gravir un cran dans la hiérarchie productive. Ils ont alors les traits de ces individus qui non content d'être tout aussi creux en rajoutent par l'autorité : le petit chef, le contremaître.

« Mais elle existe toujours la hiérarchie dans les faits, des petits chefs, des petits mecs qui sont là pour te faire chier, qui ne se sentent plus parce qu'on les a nommés chef du personnel ou chef d'atelier, ou une connerie comme ça. Le contremaître, lorsque tu bosses comme manœuvre sur un chantier... le pire, c'est les contremaîtres, tu vois, ils ne foutent rien. Vraiment rien, tu es là à te faire chier, à faire des trucs pas possibles et tu les vois qui... avec les mains dans les poches qui se ramènent au milieu de toi, " va plus vite, qu'est-ce que ça veut dire ! ". Et puis vraiment tu as les mecs hyper salauds qui reviennent trois heures après voir ce que tu as foutu ! " Ouais, c'est tout

ce que tu as fait, ça va pas, travaille plus vite", et eux vraiment ne foutent rien.» (Laurent.)

Oh ! tous les salariés ne sont pas comme ça, et pourquoi donc le *réel* du peuplement productif serait-il aussi blafard ? D'ailleurs, paradoxalement, seul le fils de « petits bourgeois » indiquera l'image positive du travailleur en une nouvelle caricature, celle de « l'ouvrier négatif », le flâneur, le roublard, exhibant son antiproduktivité, conseillant à qui veut bien l'entendre « d'en faire le moins possible » et ridiculisant par sa longue pratique de résistance les instances du contrôle hiérarchique. Mais à cette première coloration, qui biffe la grisaille du collectif de travail, et pour qui d'ailleurs la sympathie parmi les précaires n'est pas unanime, vont venir s'agréger des rencontres plus enthousiasmantes, celles d'autres singularités : vagabonds du travail ou originaux.

« Et lui, dans son image c'est pareil, il donne une image comme moi. C'est-à-dire l'autre jour on est rentré... (...) C'était dans une boîte de bureaux d'études qu'il y avait dans des tours où il y a différentes boîtes. On est monté dans l'ascenseur et puis il n'y avait que des types en costard là-dedans et on s'est dit : " Tiens, ça doit être jour de communion. " On s'est marré tous les deux. Et l'ascenseur est monté et quand on est ressorti, on a commenté un peu, on a dit : " Tiens il y avait deux clochards. " (...) Notre tenue vestimentaire, la vision que pouvaient avoir de nous ces autres endimanchés était la même. Ils pouvaient d'ailleurs très bien nous classer dans le même panier. Donc, en fait, il n'y a pas de différence, il y a pas de différence entre lui et moi. Alors que notre raison fondamentale, notre façon fondamentale de vivre est totalement différente. » (Christian.)

A travers la diversité des « excentriques » apparaît la bonne différence avec ses personnalités repérables d'un coup d'œil, de guingois dans l'uniformité du monde, ou comme éclairées par leur altérité en regard du travail.

Aussi suffit-il que le collectif de production soit intégralement raturé par la collection des singularités, l'addition à l'infini des individualités (un « marginal » plus un « marginal »

répété n fois) pour que les sociabilités productives prennent de la densité.

« Les autres boulots qui ont été par exemple distributeur de prospectus, c'est chiant dans un sens effectivement la distribution de prospectus, aller dans les boîtes à lettres, se faire engueuler par les gens parce que tu bourres leurs boîtes à lettres de papiers. C'est chiant, mais dans un autre sens tu rencontres plein de gens. C'est là où tu rencontres tous les marginaux, tous les précaires en général aussi. Tu fais vraiment plein de connaissances, donc tu prends bien ton boulot, tu t'en fous de l'à-côté, du fait que ce boulot est chiant, qu'il faille faire vingt kilomètres par jour environ. » (Eric.)

Et si ces « autres sociabilités » ne sont pas pour autant une bonne excuse pour travailler, supposez seulement que par une rare exception l'on change de regard, que l'apprenti écrivain, sous le terne décor laborieux qui sur chacun déteint, découvre un « en deçà » ou s'esquisse quelque chose de « soi », alors l'on peut bien recouvrer derrière ce monde ce qui toujours lui manque : *sa bigarrure !*

« Et dans tous les petits boulots que je fais, vraiment dans presque tous, je me suis fait des amies... des filles surtout, parce que c'est comme ça... mais vraiment ça pour moi ça a une très grande importance, c'est très essentiel, c'est quelque chose auquel je tiens beaucoup. Même si c'est des rencontres fugitives, et... même si... pas toujours d'ailleurs vraiment pas toujours mais... souvent aussi de deux, trois jours, d'une fois, ça ne fait rien, c'est quelque chose qui est vraiment un bonheur. J'y tiens beaucoup parce que je trouve que j'apprends quelque chose à chaque fois. J'apprends à savoir comment vivent des gens différents. Personnellement c'est agréable. Ça a un côté superficiel tu me diras, mais je ne sais pas comment ça se passe au niveau des garçons, des garçons entre eux mais je sais qu'au niveau des filles il y a un côté vachement confidentiel que j'adore, moi personnellement, j'adore vraiment... C'est pas des confidences bêtes, c'est une espèce de tendresse, que j'aime beaucoup que je trouve très très chouette ; et j'en tire un petit peu plus de compréhension... » (Brigitte.)

Le changement de perspectives s'explique par l'intérêt romanesque pour les *personnages* ou la dominance des thèmes féministes, puisqu'au-delà des sociabilités c'est la « sororité » qui parle, mais il faut aussi à la dactylo une manière très particulière de regarder ; celle qui, sous les « ombres » du « système », sait lire la multiplicité des caractères. On ne trouvera pas la solution à ces propos étranges, dans le lieu productif ; il vaut mieux attendre ce qui s'annonce déjà mais qu'il n'est pas encore temps d'analyser : les sociabilités de la sphère « domestique ».

b) Circulation professionnelle

Hormis les interviewés les plus âgés, Cécile (1948), Maurice (1950), Richard (1950) et Christian (1950) qui ont tous les quatre connu une période de relative stabilité (inférieure ou égale à six ans) et parfois d'honorables salaires (Christian et Cécile), si l'on suit les trajectoires professionnelles, il apparaît que la circulation d'activités en activités se déroule suivant un continuum indifférencié et homogénéisé par l'évidente pauvreté des qualifications. On ne veut pas prétendre que les précaires ne s'inquiètent pas de leur situation professionnelle ; mais il s'avère que soit en raison de certaines spécificités cet enjeu ait au moins pendant un temps été minorisé, soit en raison de facteurs objectifs liés par exemple à la nature du marché du travail il n'ait pu être seulement tenté. Au même titre, si comme pour tout un chacun le salaire reste un aspect essentiel en tant qu'il détermine aussi bien la consommation que la possibilité de s'évader du travail, on constate là encore que le salaire des précaires a eu, au fil du temps, peu de raisons de varier autrement que par l'inflation et ses compensations automatiques. Dans l'ensemble, aucun effort suivi de tactique de mobilité professionnelle n'apparaît, alors que celle-ci semble l'unique espoir des fractions les plus déqualifiées du monde du travail, en tout cas dans les premiers temps de leur entrée sur le marché.

Dès lors, si les causes objectives et subjectives de la mobi-

lité précaire ne sont à proprement parler ni la qualification ni le « revenu », comment l'expliquer ?

Serait-ce une « instabilisation » par l'insupportable ? A la difficulté et aux contraintes du travail, tout comme à ses humiliations, le précaire opposerait l'erratisme rebelle de sa liberté. Nous avons déjà marginalement supposé cette thèse. Dans la tension renouvelée, dans l'effort répété que le précaire applique à travailler peut bien se glisser une faille par laquelle s'exprimerait le besoin d'évasion hors des chaînes de « l'esclavage salarié » ; et ce moment de faiblesse se concrétiserait par l'arrêt impromptu (le fameux coup de tête) de l'activité « laborieuse ». Mais aussi dans l'abandon au travail, dans l'oubli de son indignité, le précaire pourrait se surprendre là où il s'attendait le moins et ainsi se décider à tout « laisser tomber » afin de recouvrer à ses yeux sa propre dignité. Serait-ce encore l'irruption de ces moments d'arrêts médités ou imprévus dans lesquels chacun trouve l'occasion de se reprendre, de réaffirmer sa liberté et ainsi de concrétiser quelques « désirs frustrés », « quelques activités rêvées » ?

Ces thèses dans leur ensemble pourraient apparaître suffisantes puisque intégralement adéquates aux analyses précédentes et puisqu'elles sont généralement confirmées par les entretiens :

« Et bon, j'en ai eu marre et je me suis barré. J'ai recommencé coursier parce que c'est quand même le seul boulot où j'ai été peinard. Quand je partais sur ma mobylette personne ne m'emmerdait, j'étais tranquille, je pouvais m'arrêter dans un café, lire, et je pouvais faire ce que je voulais et ça c'est important. » (Henri.)

« C'est la première fois où je prenais conscience que je ne pourrais jamais faire ça toute ma vie. Mais en même temps, on pouvait très bien s'installer dedans, c'était très possible. En plus, j'avais dix-sept ans, j'arrivais, donc ils pensaient un petit peu me former. Et je me suis vraiment tirée. Au bout de deux mois je suis partie... Je me rappelle très bien de ça, je suis partie à midi... même pas, un peu avant d'ailleurs, parce qu'il s'était produit quelque chose de très pénible (...) et puis je ne pouvais plus supporter et je me

suis tirée, et là, je me suis jurée de ne plus jamais recommencer (rire). » (Brigitte.)

« Non, moi j'ai aucun reproche à me faire, enfin moi je me sens bien, j'en ai rien à foutre des gens. Au contraire quand les gens me disent ça, je leur dit : " Ba ! oui, vous payez des cotisations contre le chômage, pourquoi vous n'en profiteriez pas ? " Je les inciterais plutôt à en profiter eux-mêmes. Je leur dis : " J'ai travaillé aussi, je profite des indemnités de chômage que j'ai versées, je les récupère ", c'est un peu comme la sécurité sociale, il y en a combien qui n'en profitent pas de leur vie. » (Eric.)

Certes, si un certain travail est ce contre quoi les précaires tentent de s'échapper à travers l'instabilité pour constituer leur vie au cœur de « l'univers domestique », on ne peut expliquer toute la mobilité par des « coups de tête », des décisions impromptues, voire même par un rapport particulier au chômage !

« La théorie, elle est assez simple, là-dessus ; c'est le fait de se mouiller le moins possible dans le système si on veut et puis garder le minimum de temps libre pour soi. Bien que là, généralement, on en fait pas grand-chose de ce temps libre ; au moins il est là c'est toujours ça. Parce que petit à petit la boîte, c'est ce qui devient le plus important pour toi, tu penses par rapport à la boîte. (...) Il y a le piège aussi dans le sens où pour l'instant j'ai arrêté de militer, enfin ça fait deux ou trois ans que je ne milite plus. Tu gardes quand même des restes de ce que tu pensais au lycée. Même si sur la forme les gens peuvent dire oui, il s'est rangé, ou n'importe quoi, il ne va plus distribuer des tracts, faire des réunions, au fond de toi-même tu gardes tout ça. Aller faire tout ce contre quoi tu gueulais avant. Donc le travail c'est un piège, l'idée de se faire récupérer, d'être intégré... » (Laurent.)

La longue citation de Laurent fixe le discours de la critique sociale dans le « monde des idées », dans ce lieu qui a le moins de rapport *immédiat* avec la pratique : le lycée. Laurent réinscrit aujourd'hui cette critique dans son quotidien et ne peut manquer à sa fidélité pour l'idéal de « non-récupération » engendré dans l'univers lycéen. Or, puisqu'il a vingt-deux ans,

son discours semble faire écho à celui de ses aînés comme un élément « archéologique » de la trajectoire précaire. Il explique comment, pendant tout un temps, la question de la promotion encore une fois plus que la question du salaire) a été au moins minimisée, sinon évacuée.

« Je voyageais beaucoup, j'allais en Allemagne, j'allais en Italie, j'allais un peu partout. Tout en étant convaincue, au début du moins, que c'était la meilleure façon de vivre, que ce qu'il fallait, c'était travailler un peu, gagner un peu d'argent, économiser, partir en voyage. Toujours un peu d'argent pour voyager, etc., et recommencer. Et puis il ne fallait pas se marier, pas avoir de travail stable, ne pas avoir d'enfant et aucune attache (...). Je ne me suis jamais posée la question de savoir si j'allais apprendre un métier ; et avoir un métier que j'aurais toute une vie ; pour moi c'était impossible d'avoir un métier toute une vie. C'était forcément une vie de petits métiers, avec plein de changements et plein de voyages. Mais en même temps, au moment où je le vivais, je trouvais ça lassant, parce que les seuls boulots que j'avais c'étaient des boulots où tu es exploité, tu es mal traité, tu n'as pas le droit aux congés... Tu n'as pas grand-chose à part un peu de fric et l'illusion d'une liberté. » (Nadia — 1957 — avait alors un peu moins de vingt ans. Elle fait toujours des « petits boulots » mais prépare une licence de chinois.)

A l'encontre de ce que certains sociologues de la mobilité sociale pourraient retenir de Thorstein Veblen, il n'y a pas forcément de tendances constantes à l'escalade pécuniaire, et la dialectique (infinie) du « signe pécuniaire » n'est pas toujours le principe de causalité des comportements individuels. Le poids des thématiques culturelles exprimées chez Laurent et Nadia dans la terminologie aujourd'hui galvaudée de la « non-récupération », présente donc comme on peut le voir une certaine efficacité sur les diverses scansion qui rythment la biographie de chacun.

Pourant, il y a lieu d'arguer plus, puisque nous sommes ici dans l'impensable de l'économiste. Cette espèce de crainte de la stabilité, nous l'avons également rencontrée jusque dans

le discours de « travailleurs précaires » que l'on ne pouvait pas à proprement parler considérer comme précaires :

« Je suis resté quatre ans dans la même maison. Avant ça, je travaillais dans un chantier, enfin dans le bâtiment, et j'y suis resté six mois. J'ai plus eu de boulot, je suis parti. J'ai trouvé cette boîte tout à fait par hasard et j'y suis resté quatre ans. Pendant un an je croyais qu'on allait me foutre dehors, que je n'allais pas rester là ; la deuxième année, ça y est j'étais dans les meubles et puis après, sans m'en apercevoir, je croyais que j'étais arrivé, que j'étais situé ; j'avais un bureau, un téléphone, une blouse blanche, ça y est j'étais situé. Et puis après tu ne te poses plus aucune question, c'est la routine. La routine jusqu'au jour où ça explose dans ta tête, enfin, il se passe quelque chose... et puis tu te demandes à quoi tu joues ? Qu'est-ce que tu fais ? Et j'ai décidé de partir... Il fallait que je lève l'ancre... (...) J'ai bien aimé, je suis resté au moins un mois sans rien faire et ça j'ai beaucoup aimé, parce que tu peux te lever tard, tu peux faire ce que tu veux, tu peux te balader... Mais je crois que ça a été très intéressant, enfin cette boîte où je suis resté quatre ans, parce que maintenant avec du recul donc, quand je m'analyse, comment je suis devenu, qu'est-ce qu'on est arrivé à faire de moi sans me poser aucune question, et comment j'étais avant de rentrer dans cette tôle... » (Pierre.)

Cette fois-ci, la mobilité se déploie plus pondérément entre les deux bornes du salaire et de la qualification puisque Pierre en raison de la spécificité de son travail, a trouvé l'occasion de gagner en intérim un salaire très au-dessus de la moyenne. Il n'en reste pas moins cette « horreur » de « l'encroûtement », de la carrière paisible et « pantouflarde », tout comme du carriérisme au sens strict qui petit à petit biffent la « personnalité ». Instinct, pulsion du changement ? Devrait-on oublier les règles d'or de la sociologie pour expliquer ce phénomène ? Peut-être est-ce bien par les « mythes » ou par les « fantasmes » de tout un chacun qu'il faut trouver moyen de comprendre cette agitation, ces « mouvements browniens » ? Face à ce qui se joue comme identité dans cette carrière toute tracée, n'y a-t-il pas le constant souci de ne pas s'enfermer, de

ne pas se clore dans la banalité productive, ses langueurs, comme ses mortifications, ses compromissions, comme ses rivalités ?

Mais enfin, on peut tout au moins supposer une autre raison à cette étrange mobilité horizontale précaire. N'a-t-on pas, en effet, évoqué l'aspect d'un « projet ». Or, ne serait-ce pas cette aspiration lointaine, ou bien encore cette vie hors travail, qui vouerait les précaires à la circulation professionnelle ? Une telle possibilité est envisageable puisqu'on sait que si tel ou tel travail donné peut être vécu avec difficulté, le rapport des précaires au travail ne peut être que transitive-ment le rejet. On pourrait donc pour l'instant émettre l'hypothèse que c'est en raison de cette interpellation lointaine — un emploi qui ne serait pas indigne ou qui ne serait pas pre-nant — que les précaires se condamnent à de basses besognes. A supposer cette thèse vraie, on aurait alors une sorte d'aban-don de toute promotion — et principalement en matière de qualification — dans ces activités jugées trop « viles » parce que tout simplement la vraie mobilité sociale (qu'elle ait quel-que réalité ou qu'elle soit totalement « fantasmatique ») serait dans un autre domaine. La situation du précaire serait ainsi proche de celle de certains étudiants contraints de faire des petits boulots pour suivre leur cursus universitaire, et la dif-férence entre les uns et les autres ne serait plus que quanti-tative ; la distance du précaire à son projet étant seulement plus grande que celle de l'étudiant à son diplôme. Mais est-ce bien seulement cela ? Tout d'abord, est-ce que cette accumula-tion quantitative de la distance n'implique pas une transforma-tion qualitative de la situation précaire par rapport à la situa-tion estudiantine ? Certains précaires ne seraient-ils pas trop, beaucoup trop loin de leur projet ? Et si le projet estudiantin est clair ou supposé clair, l'est-il tout autant pour les pré-caires ?

c) *Mobilité sociale*

On a vu que les précaires n'étaient point à proprement parler des « promotionnels » ou plus précisément qu'une bizar-rierie de leurs comportements empêchait encore de penser

très distinctement leurs déplacements à partir de la problématique de la mobilité sociale.

En fait, il s'agit d'appréhender cette question dans son rapport à deux thèses qui, soit fondent leurs perspectives sur ce que A. Caille appelle « l'axiomatique de l'intérêt »¹⁴, soit associent toute logique du déplacement à l'ordre symbolique du corps social.

En effet, si la question du désinvestissement est bien liée aux mécanismes de stigmatisation par le travail ou encore aux *différenciations* par rapport au travailleur, il s'agit au moins de commencer à penser la réalité précaire suivant l'articulation entre mobilité sociale et ordre symbolique des places. La théorie de la classe de loisir est sur ce point plus particulièrement intéressante en ce qu'elle esquisse (et peut-être pour la première fois) une analyse des « symbolisations » sur laquelle Veblen lui-même ne reviendra plus¹⁵. En construisant sa pensée sur la production, contre la représentation, Veblen a indiqué la place fondamentale de l'ostentation qu'elle ait trait à l'argent, à la consommation ou au loisir. Surtout, au-delà de ses conceptions évolutionnistes et de son interprétation de la nature humaine à partir d'une pluralité d'instincts, il a dressé une critique de la « comparaison provocante » qui lui vaudra une riche postérité dans la sociologie. *La Théorie de la classe de loisir* recense ainsi un certain nombre de mécanismes de mise en branle automatique du jeu symbolique, comme ce qui capte avec force les individus et comme ce qui de prime abord ne trouve pas — sinon à l'extérieur de lui-même — de point d'arrêt :

« Dans la mesure où elle entre ici en question la fin qu'on se propose en accumulant, c'est d'avoir assez de puissance pécuniaire pour prendre le pas sur les autres. Tant que la comparaison restera nettement défavorable, l'individu normal, l'individu moyen vivra dans l'insatisfaction chronique et se trouvera mal loti ; et

14. In « La sociologie de l'intérêt est-elle intéressante ? » (à propos de l'utilisation du paradigme économique en sociologie), *Sociologie du travail*, n° 3, juillet-septembre 1981.

15. Voir Raymond ARON, « Avez-vous lu Veblen », in Préface à *Théorie de la classe de loisir*, Ed. Gallimard, Coll. Tel, 1978, p. XXVIII.

quand il aura rejoint ce qui peut s'appeler le niveau pécuniaire normal, cette insatisfaction fera place en lui à une surtension ; il n'aura de cesse que l'intervalle s'élargisse encore et toujours entre sa position et ce niveau dit normal. L'individu qui se livre à la comparaison provocante (*invidious comparison*) ne la trouvera jamais assez favorable : il ne demanderait pas mieux que de se classer plus haut encore. »¹⁶

Ces jeux de signes peuvent être tant monétaires que « statutaires » et Veblen semble les poser comme principe opératoire de l'ensemble des classes sociales :

« Ce qui enténébre encore toute cette question de la *constitution spirituelle des classes sociales*, c'est qu'en chacune d'elles les habitudes acquises prennent l'aspect de caractères hérités et du même coup contribuent à étendre à toute la population les caractéristiques qu'elles imitent. Ces attitudes acquises ou faux traits de caractères, sont très communément d'allure aristocratique. La classe de loisir, modèle d'honorabilité, a été en position de prescrire aux classes inférieures bien des éléments de sa théorie de la vie en sorte qu'à tout moment et du haut en bas de la société, avec plus ou moins de persévérance, on cultive des traits de caractère aristocratique. »¹⁷

Sur ce point, Pierre Bourdieu a une conception radicalement différente, puisque tout en déployant les luttes de concurrence à partir de trois types de capital : économique, social, culturel il exclut de celles-ci les classes populaires. Concrètement, et en ne gardant plus que le concept de capital culturel, qui seul comme on le verra concerne les précaires, cela veut dire que pour Pierre Bourdieu toute forme d'inscription culturelle est interdite aux classes populaires et que le propre de ces dernières ne peut donc être que le nécessaire et la « substance ». »¹⁸

16. T. VEBLÉN, *Théorie de la classe de loisir*, Ed. Gallimard, Coll. Tel, 1978, p. 23.

17. VEBLÉN, *op. cit.*, p. 159.

18. *La Distinction*, *op. cit.*, p. 210 sq. ainsi que le chapitre VII : « le Choix du nécessaire ».

Les mécanismes de mobilité sont donc différents suivant l'un ou l'autre des auteurs puisque pour le premier ceux-ci s'élaborent selon un schéma devenu relativement classique : la compétition pour ce qui constitue le symbole maître de la classe dominante à un moment donné, et puisque pour le second la concurrence symbolique ne peut être que le seul fait des classes autres que les classes populaires.

A travers le rapport de la mobilité aux symboles sociaux se dessine ainsi tout une perspective générale : qu'est-ce qui habite les mouvements individuels ou plus précisément comment penser les causes de ces mouvements ? Qu'est-ce qui, en dernier ressort, capte la mobilité sociale ?

Le désinvestissement du travail tel qu'on l'a défini dans son rapport à l'honneur et à la dignité est l'expression d'une contradiction dans l'ordre des références symboliques, qu'on doit penser à l'intérieur des classes populaires, entre, très grossièrement dit, précaires et non-précaires.

En effet, d'un strict point de vue veblenien, on peut considérer que c'est le précaire qui est dans un jeu « identificatoire » avec la classe dominante. Le refus du travail, n'est-ce pas la définition même que Veblen donne de la classe de loisir ?

« Dans la mentalité rapace, travailler c'est être faible et assujéti à un maître ; c'est donc une marque d'infériorité ; par conséquent on tient le travail pour indigne d'un homme accompli. Cette tradition a fait ressentir le travail comme dégradant et cette tradition ne s'est jamais éteinte. »¹⁹ C'est ainsi, dans le discours et le regard d'en haut, que le précaire semble alors pris : le sentiment d'indignité face à l'activité laborieuse ne serait-il que l'alinéation au regard dominant ? Seulement cette thèse est réversible ; s'« aliéner » n'est-ce point voir l'autre, ou prétendre l'avoir vu tel qu'on le suppose être ? Cette étrange attitude ne consiste-t-elle point, tout simplement, en une « claire conscience » de la différence ? Aux sociologies qui pensent chacun des univers sociaux comme des mondes fermés sur..., égaux à eux-mêmes, indifférents parce qu'aveugles,

19. VEBLÉN, *op. cit.*, p. 27.

La sociologie de la précarité doit opposer quelque luminosité des rapports sociaux. Faute de quoi les précaires d'origine populaire auraient le goût qui convient à leur habitus, celui de la production et donc de la reproduction. Par ailleurs, il faut momentanément laisser à Veblen les signes, car on rappellera que si les « choses » peuvent être signes de la place, « insignes », elles n'en sont pas moins « choses » : « simple » moyen financier, « simple » temps disponible, « simple » moyen matériel pour mieux vivre. Du « bon usage » ou de la « valeur » de ces « choses », on n'a certes pas à discuter, seulement puisqu'il y a « usage », il semble prêter à l'acteur, le crédit d'une certaine liberté.

En cela, il n'y a pas à supposer quelque capture des précaires, quelque nouvel aveuglement — mais cette fois en raison d'un excès de lumière — aux emblèmes de l'autre. Si l'on ignore encore quelles voies sont praticables par la précarité il n'y a pas lieu de prêter à celle-ci une logique symétrique (celle qui essentiellement prétend à la place de l'autre), une logique de la rivalité.

Dès lors, pour revenir à la problématique de la mobilité, puisque les précaires ne semblent point engagés dans un processus de mobilité verticale, que ce soit en termes « pécuniaires » ou statutaires, on ne peut qu'emprunter à Pierre Bourdieu son concept de mobilité transversale mais pour le « subvertir » aussitôt. S'il y a bien une transversalité précaire, elle n'est pas strictement pensable en termes de stratégie, ni en termes de reconversion. Il faut donc laisser à Pierre Bourdieu ses théories de la concurrence, très proches du concept de *comparaison provocante*, pour analyser plus profondément quelles torsions les précaires exercent sur les mécanismes sociaux que d'aucuns pensent sur la base de l'axiomatique de l'intérêt. Ces torsions sont la vie précaire même, la précarité avec ses projets et ses passions.

2.

Le prix du loisir

1. Une singulière épargne

En analysant le travail on avait entrevu le monde domestique¹. On peut à présent lui revenir afin de suivre les disparités de comportement qui le peuplent. Elles nous conduiront aux ultimes spécifications de la population.

On avait reconnu au précaire que le travail gagne inéluctablement la vie du salarié. Tout un chacun peut en faire l'expérience lorsque précédemment il vient à manquer. Mais l'empire du travail ne se résume pas seulement à la massivité de sa présence dans la vie. Si l'on suit la logique de quelques interviewés ou si l'on observe les comportements de la majorité d'entre eux, il s'expliquerait aussi par le fait que le travail engage toujours plus que sa seule présence ; que sa seule dimension productive.

Le travail fait supporter au travailleur ses faux frais. II

1. Au long de l'analyse, on fera usage de cette notion de « monde domestique » ainsi que du terme de « quotidienneté », pour rendre compte de tout ce qui est ailleurs au travail. Les deux formules nous ont semblé pratiques pour ramasser la diversité des expériences des précaires et, en outre, elles présentent l'avantage de renvoyer à de nombreux travaux récents. Toutefois, pour ces raisons mêmes, elles ne doivent pas être entendues ici comme des concepts nettement définis. On s'expliquera ainsi deux paradoxes : que le « domestique » précaire est aussi dans une certaine mesure de l'ordre de la sphère de la publicité ; que le quotidien précaire est intimement lié à la question de la durée et de la durabilité des choses, des œuvres.

draine derrière lui un ensemble d'activités, de services, non rémunérés que doit supporter le salarié ; des pratiques alimentaires, vestimentaires, etc., et surtout un investissement énergétique que l'on oublie généralement de compter. Quiconque a pris le métro entre 17 heures et 18 heures entendra de quoi il est question. Pour revenir du travail qu'il a « payé de sa sueur », le salarié doit payer encore une fois de son stress. Les précaires n'ont guère eu besoin de manuels d'économie pour comprendre que pour bien mesurer ce que retranche en vie le travail, il fallait ajouter à la première soustraction, la seconde.

« En plus quand tu regardes bien ce que tu uses comme fric. (...) Parce qu'il faut voir que je dépense beaucoup moins en restant chez moi, enfin en mangeant chez moi que si je mangeais à l'extérieur. Quand je bosse, quand tu travailles tu dépenses plus parce qu'il faut que tu compenses cette force que tu donnes. Il faut que tu compenses cette contrainte, et tu dépenses beaucoup plus. Moi je me rappelle, je dépensais plus, ne serait-ce que le midi quand tu sors, tu as envie de t'acheter des trucs, tu as envie de sentir en fait — et souvent d'une façon matérielle — le résultat de ce que tu as donné, de tout ce que tu dépenses tous les jours pour ton putain de patron. » (Joël.)

Mais outre cette particularité strictement économique c'est la loi symbolique du travail, les blessures symboliques qu'il occasionne qui mettent l'excès au cœur de la consommation. Il y a une altération qui voue à l'égarément, à l'inquiétude, à la frénésie et qui vient doubler la logique élémentaire de l'économique.

Dès lors si travailler c'est « être autre », si dans ce jeu de double c'est le « soi-même » qui en fait doublement les frais, notre investigation de l'univers de la précarité rencontre son support essentiel, et les multiples comportements et attitudes que nous allons inventorier auront pour la plupart ce seul et même fondement. Au premier plan, on trouve ainsi l'idée d'en finir avec le travail comme *besogne* et cette logique de l'anti-besogne nous l'appellerons désormais du nom qu'au

milieu du XIX^e siècle l'ouvrier parqueteur Gabriel Gauny lui a donné : *l'économie cénobitique*.

Jacques Rancière en a résumé la théorie dans *la Nuit des prolétaires* :

« Au destin subi des privations s'oppose cette macération qui a aussi l'aspect ludique d'un calcul destiné à empêcher le menuisier de retomber dans le cercle du besoin et du travail à la journée. »

Un enjeu aussi important ne saurait se traiter par les seuls expédients qu'indique la nécessité. Il y faut une science et le singulier génie du parqueteur la crée et la nomme : *économie cénobitique*, transposition moderne de la règle des compagnons de Pythagore, science des moyens de gérer le budget des rebelles, faisant de la restriction de leurs besoins le moyen d'acheter au meilleur prix le maximum de liberté (...):

« La sobriété est loin de prêter main forte au tyran, en pouvant soumettre le travailleur à la modicité des salaires; l'épargne que doit faire ce dernier est une arme intelligente et brûlante qui frappe l'autre au cœur; d'abord, il faut que celui qui produit travaille à son heure et selon son goût en profitant du bénéfice entier de son œuvre, et qu'il gagne légitimement beaucoup pour acheter beaucoup *d'existence* et de *liberté*. »²

Il n'est pas question de confondre le méticuleux traité d'économie cénobitique de Gabriel Gauny et ce qui se donne confusément dans les propos d'interviewés. On insiste seulement sur la parenté logique entre les deux raisonnements.

Il apparaît au premier niveau des discours que le processus qui va renforçant ce « soi-même » ou ce besoin propre contre le travail, se fonde sur un principe d'homéostasie. Il s'agit tout simplement de déterminer le point d'équilibre qui permettra de ne plus sombrer dans un type de consommation commandé par la sphère productive. La question n'est donc pas tant que le travail soit absent ou présent mais qu'on ait su s'en « abs-

2. Jacques RANCIÈRE, *la Nuit des prolétaires*, Fayard, 1980, p. 94.

traire », non plus cette fois au niveau de l'acte laborieux lui-même comme on a pu précédemment le voir mais au strict niveau de la sphère domestique. Aussi ne s'étonnera-t-on donc pas lorsqu'en l'absence de toute provocation de notre part sur le caractère surprenant de ces discours on s'entende dire par certains qu'ils vivent « bien » avec deux mille cinq cents francs par mois, voire moins !

« Là, pour parler de moi, je me fais chier dans un hôtel à gagner deux mille balles même pas, mille huit cents francs. C'est un fait, je veux dire que ces temps-ci, je suis attiré vers le fric. Jusqu'à présent ce n'était pas tellement un problème. Mais en fait c'est très étonnant cette histoire de fric. Parce que je vois qu'avec mille huit cents francs j'ai l'impression de vivre très à l'aise. Je ne sais pas si c'est le fait d'avoir des amis, des relations je veux dire, je ne me suis jamais... j'adore aller au restaurant, au ciné, au théâtre, mais je ne me suis jamais senti contraint... Soit c'est les amis qui invitent, j'ai même l'impression d'inviter souvent. Il y a mon carnet de chèques qui est toujours rempli. Quand j'étais dans ce mouvement on avait toujours très peu de fric, là on avait pas de loyer à payer non plus mais mon carnet de chèques était toujours vide. » (Gilles.)

interview
effectuée
en
1981

Propos qu'on pourrait bien imputer au célibat et aux faibles dépenses qu'il engage, voir même à l'absence de loyer (puisque c'est ici le cas) s'il ne fallait intégrer le célibat lui-même et le mode de vie de Gilles, dans cette petite chambre au milieu de Paris, à la précarité. Car qui donc aujourd'hui se suffirait d'une humble chambre mansardée ou d'un obscur studio, à l'exemple du logement de six de nos interviewés ; qui encore se suffirait de ces pavillons ou ces appartements prêtés par des parents, des amis, ou loués en commun, aux décors dépourvus de toute ostentation (quatre interviewés), sûrement pas Lucie la préparatrice de commande intérimaire de vingt ans, ni même Geneviève la dactylo facturière de vingt et un ans dont le beau deux pièces est aménagé de meubles en rotin. Cela dit, non pour mettre en valeur un mode de vie au détriment de l'autre mais pour faire jouer la différence comme élément « d'élucidation » d'une autre logique.

On était parti du dégageant du travail comme générateur

de besoins, n'en arriverait-on pas au dégagement du besoin comme générateur de travail ? Le principe d'homéostasie avancé au départ vient de gagner un second niveau d'équilibre et recouvre ainsi la fonction de l'épargne élaborée par le cénobite.

« Parce que finalement je m'en fous, je m'en fous de prendre une semaine de vacances et de ne pas toucher de blé des congés payés... pas de congés payés, des congés maladie. Je m'en fous. Mais finalement si je pouvais dire à mon patron, bon voilà, j'ai envie de prendre une semaine de vacances, je me barre. Si tu veux, me démerder avec lui, à la limite ça me suffirait. Bon, je me démerderais au niveau fric pour que ça aille. Là, je suis obligé de magouiller, d'aller faire... d'aller voir un médecin. » (Henri.)

« Bon ba ! il me faut un peu d'argent pour vivre, j'ai pas besoin d'énormément parce que je sais me contenter d'assez peu, bon, j'essaie d'éliminer toutes les choses qui sont un peu superflues quoi et qui ne m'apportent rien... » (Ghislaine.)

Vigilance dans le besoin qui n'est pas sans nous rappeler celle qui caractérisait le précaire au niveau du travail ; elle y fait bien entendu pendant tout en évoquant dans une certaine mesure l'ascèse, l'exercice qui chasse, ne laisse point en repos : le besoin étranger.

Pourtant le processus s'incline de plus en plus dans un sens lorsque, outre la logique de l'anti-besogne, s'ajoute un « revenu » supplémentaire :

« Bon ça fait un an que je suis au chômage, et puis finalement, je me suis dit... tu sais, quarante pour cent du salaire, ça fait avec l'aide publique une moyenne de six cent soixante-dix francs par mois. Bon, je gagnais à peu près le SMIC tu vois, ça fait deux mille cinq, deux mille quatre brut en gros ~~et même un peu moins je crois~~. Je me suis dit finalement, travailler huit heures par jour comparativement à ce que tu laisserais et ce que tu gagnerais en plus ça ne vaudrait absolument pas le coup. » (Joël.)

Ou lorsqu'encore on peut jouer d'un haut salaire :

« Mais ça dépend aussi des gens, parce qu'il y a des gens à partir du moment où ils gagnent de l'argent ils ont de plus en plus envie de... d'en avoir plus. Mais moi ce qui m'intéresse si je suis à la recherche d'un boulot où je gagne de l'argent c'est pas pour avoir beaucoup d'argent, c'est plutôt pour pouvoir travailler le moins possible. » (Ghislain.)

De soustractions en soustractions, de calculs en calculs, d'équilibre précaire en équilibre précaire, que reste-t-il sinon une liberté ?

On est déjà au beau milieu de la diversité puisqu'il est possible d'appliquer de multiples manières l'économie cénobitique suivant moments et circonstances, ou encore par simple choix de vie. Lors d'un travail prolongé et relativement rémunérateur, j'insisterais sur l'épargne accumulant pour les périodes de non-travail, où je satisferais quelques besoins dont l'utilité et la finalité seront expliquées tout à l'heure. Ou bien encore si derechef le travail est constant mais à temps réduit, j'userais au mieux du cénobitisme pour pondérer ma consommation et ne point tomber dans l'ostentation ou les « boulimies d'achats ». Et si en outre j'associe tout cela à un chômage indemnisé, me voici pour quelque temps tranquille en matière de liberté !

Mais ce qui s'exprime ici dans la positivité du temps libre doit être pensée dans la « négativité » du désinvestissement ; rouage « pervers » dans la mécanique du cénobitisme. Il ne suffit point d'affirmer une économie pour s'y tenir, la cuisante blessure du travail peut amener certain à excéder l'effort de pondération, prolonger le temps de chômage jusqu'à la non-indemnisation et, ce temps prolongé, conduire à la ruine de l'homéostasie. A elle seule, cause du mauvais excès, la blessure « symbolique » ouvre le mode de vie précaire aux dettes :

« Donc de ce point de vue effectivement c'est la seule solution acceptable... acceptable au sens où on prend le minimum de risques. Un peu le rapport qualité-prix (rire) si on veut. Sinon ce que je pense sûr la façon dont on le vit c'est pas toujours évident. Ce qui est gênant c'est que tu es jamais sûr d'avoir du fric, que tu as des tas d'histoires de loyer à payer que tu fais traîner pendant des mois... Mais à un moment il faut que je sorte l'argent, et c'est pas évident de le

trouver. Il y a des moments où tu es vraiment coincé. Tu tapes à droite, tu tapes à gauche, alors tu t'endettes, et du coup puisque tu n'as plus à payer tout de suite, vu que c'est un copain, tu te dis bon bah ! c'est vrai qu'il est un peu moins pressé. Et tu ne travailles pas tout de suite et c'est l'engrenage. Donc de ce point de vue-là c'est vrai que c'est assez dur... enfin ça peut être assez dur. Mais la contrepartie, je te dis, c'est qu'on est pas tenu de travailler sans arrêt.» (Laurent)

Et encore, les dettes ne sont que la tentative d'échapper à ce qui couve sous l'excès : l'appauvrissement absolu.

Mais à rebours, s'il n'est pas encore temps de voir par le menu ce qu'est cette liberté précaire que Gabriel Gauny associe à « l'existence », on peut d'ores et déjà se douter qu'elle n'est pas pour un vide, pour un rien, et que les précaires ne mènent point la vie végétative de l'anachorète ou du yogi oriental. L'excès doit donc apparaître au cœur de la liberté dans les activités :

« Et bien, je suis bien forcé de... d'organiser ma vie en rapport avec les moyens matériels que j'ai. Bon, si j'avais... C'est toujours pareil, si je pouvais avoir la somme de fric qui est nécessaire — comme tout le monde devrait avoir — à sa vie. Si on pouvait avoir... si je pouvais accéder à toutes les choses auxquelles j'ai envie d'accéder. Il y en aurait vraiment beaucoup, ça dépasserait largement les moyens que j'ai, donc, ça me revient à peu près à cinq cents francs par mois de faire de la danse, en gros, parce que j'en fais tous les jours, j'en fais vachement intensément quand même. » (Joël.)

A faire le tour de cet équilibre qui tout en tenant, en se reprenant va aussi en se renonçant, on voit bien qu'un comportement insiste, celui d'une épargne. Ce concept que, selon le goût du jour, on associe aux classes populaires (en le doublant du *coitus interruptus* J. Frémontier) ou à la petite bourgeoisie (en le doublant des lointains Heideggeriens — P. Bourdieu³), les précaires n'ont guère eu le temps de le peaufiner et à vrai dire ils ne l'ont que fort rarement employé. Pourtant puisque

3. Jacques FRÉMONTIER, *la Vie en bleu — Voyage en culture ouvrière*, Fayard, 1980, p. 66 ; P. BOURDIEU, *la Distinction*, op. cit., p. 203.

tout leur discours y fait référence, il semble fondamental de l'interroger. On l'avait reconnu, la distinction entre l'épargne cénobitique et l'épargne classique tient à ce que la première se fonde sur l'existence et la liberté, tandis que la seconde se fonde sur le besoin et conséquemment sur les biens. Par ailleurs, on a vu que chez le précaire moyen le principe de cénobitisme se divisait de nouveau en liberté et besoin. Liberté lorsqu'on privilégiait le pôle désinvestissement, le pôle temps, mais besoin lorsqu'on privilégiait ce même pôle de liberté suivant l'aspect des activités qui lui sont liées. Dès lors le principe d'équilibre, d'ascèse se trouvait contrarié. Le concept d'épargne précaire doit donc être lui aussi divisé entre son « acception cénobitique » et son acception classique : une consommation différée au profit d'une autre à venir, et c'est seulement si l'on se meut d'un point à l'autre de cette épargne, en allant jusqu'à interroger à quels « biens » fait référence le besoin précaire, que l'on découvrira la spécificité de la population. Elle se montre d'ailleurs déjà en ce que, outre le concept d'épargne, c'est aussi le concept du nécessaire qui lui est étroitement associé, qu'il faut diviser. En retranchant d'eux-mêmes une part de leurs besoins, les précaires, en effet, dialectisent la nécessité en la transformant en une nécessité nouvelle mais aussi en un superflu. Que ce superflu puisse être dégagé chez certains jusqu'au prix même de restrictions vis-à-vis de ce qu'il est convenu d'appeler les biens de première nécessité (alimentation ou chauffage) pose l'enjeu maximal de la vie précaire comme « désinvestissement », mais il montre également en quoi tout principe d'itération, de reproduction simple et stricte, fondé sur quelque mécanisme de consommation absolue de la vie « populaire » ou « prolétaire » trouve ici plus qu'ailleurs sa limite.

2. *Liberté, existence... Une typologie des précaires*

« C'est-à-dire, je crois que... le temps c'est une préoccupation, c'est de retrouver du temps à moi ; pour que je puisse réfléchir à ma vie... Pas obligatoirement des loisirs, mais simplement avoir le temps de vivre, avoir le temps de préparer un repas, de manger, avoir le temps de... » (Christian.)

Assurément le temps est l'élément fondamental de la précarité, il se dessine à contre-jour du désinvestissement. Mais pour être ce qui se donne dans l'évidence du retranchement du travail, il n'explique rien ou voue à la tautologie. Le travail est loin à présent ; d'ailleurs pour avoir montré les précaires il ne les a pas expliqués. Il faut donc parcourir un long détour avant de retrouver le temps, voir d'abord ce qui l'occupe.

Mais justement le propre des précaires c'est d'avoir de multiples occupations extra-productives. Toutefois, dans les manières d'en rendre compte apparaît chez certains des formes d'insistance données dans ce qui ressemble étrangement à une « vocation ».

Roman chez Brigitte, philosophie chez Gilles, musique chez Pascal, sculpture chez Barbara ; le problème n'est pas à penser en termes quantitatifs, afin de comparer si ceux-ci consacrent à leurs activités plus de temps que ceux-là, mais d'entendre qu'ils y engagent leur vie, que ces activités sont leurs *projets*.

« Mais parce que pour moi il n'y a pas de vie possible s'il n'y a pas de créativité. C'est pas par hasard que je fais de la sculpture de toute façon, parce que moi dans la vie je cherche la forme, je recherche la sensibilité, les émotions. Et j'ai tout trouvé là-dedans évidemment. Je pense vraiment... c'est pour ça que je ne peux pas aimer le travail non plus, parce que pour vivre il faut... A mon avis il n'y a pas de vie s'il n'y a pas de création. » (Barbara.)

« Alors pour moi la combine c'est ça, donc c'est un moyen provisoire de faire, dans le présent, ce qui est *vital* pour toi à ce moment-là. Et c'est très important... c'est très important les combines de ce côté-là parce que ce qu'on pourrait dire c'est que la société telle qu'elle est conçue actuellement ne permet que très rarement aux gens un laps de temps intermédiaire. » (Pascal.)

Qu'importe que le métier que tout à l'heure Pascal prétendait apprendre sur le matériel d'une imprimerie — graphiste — n'ait jamais été le « sien » et que sa nouvelle passion, quoi que encore une fois dans le domaine de l'art, soit la musique ; tout son discours est porté par une idée essentielle : sa trajec-

toire d'artiste. Qu'importe en outre que le « savoir » soit le lieu même de la dispersion, ou que la quête soit incertaine ; il y a coordination de la vie à un horizon.

« Et moi je crois que j'ai un rapport primitif au savoir... Enfin, s'il y avait un but ce serait justement le savoir. Et c'est vrai que le savoir il va justement dans toutes les directions. [...] Enfin je crois que cette déperdition c'est le... non pas l'absence de but mais le... justement peut-être pas... avoir encore saisi quel est le but. Quel est le but qu'on se donne. Enfin, je veux dire quand tu n'as pas encore localisé ce but et focalisé toute ton énergie là-dessus quoi. » (Gilles.)

Et s'il n'est pas possible de dire qu'il y a vraiment « appel » comme si justement le « destin » ne pouvait être que celui-là, parce que au-delà de toutes les « embûches » de la vie tout était effort, tension vers une activité ; on doit bien considérer qu'à présent, au terme de cette première approche, un groupe se dessine tourné résolument vers un *accomplissement*, sans que pour autant celui-ci puisse vraiment être ramené à une profession.

Peut-on espérer devenir enseignant de philosophie avec un diplôme de l'université de Saint-Denis, alors qu'on n'a point le bac et que le marché du travail de la philosophie présente pour le moins de fort médiocres opportunités d'emploi. Et peut-on surtout ramener ce lieu où il est encore, au xx^e siècle, loisible de « rêver » d'un « non-salariat » et qui, quoi qu'il en soit, se définit toujours en excès par rapport à l'emploi : l'Art ? Il nous importe peu de connaître les « stratégies de promotion » et les mécanismes de reconnaissance à l'intérieur du milieu artistique. Osons rêver quelques instants avec les précaires et assurément quelques « artistes » de ce lieu qui seraient pris par la création et qui en finiraient avec les « vanités » de la *production*.

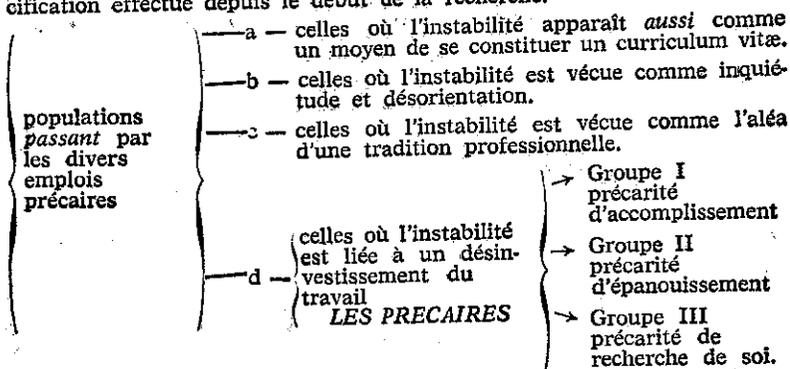
« ...Ce n'est pas tellement que je pense que l'expérience que j'ai pu avoir après aurait été moindre si j'avais été étudiante. Simplement ça me correspondait mieux ; enfin j'ai plus envie de vivre les choses comme ça que de passer par des études. Alors après j'ai travaillé beaucoup par moi-même, parce que je me suis dit

maintenant c'est bien joli mais encore faut-il peut-être acquérir une certaine culture. Je me suis astreinte comme si j'avais été au lycée à travailler, travailler, je travaillais pendant des heures. (...) Vraiment comme une étudiante quoi, en m'imposant trois, quatre, cinq heures par jour de travail à une table et tout ; mais là c'était pareil je le vivais vraiment d'une façon assez exaltée. » (Brigitte.)

Peu importe que pour certains ce cheminement dans les arts en reste à un éternel commencement ou que les voies vers l'art soient tortueuses — n'en est-il pas d'ailleurs de même pour certains artistes aujourd'hui consacrés ? Les précaires peuvent toujours se le dire —, ce qui fait somme c'est le « recolement » d'un savoir parfois hétéroclite. Ainsi Pascal, passant des lectures de René Huyghe à celle de Vladimir Propp, de l'étude solitaire des lieux communs dans la bande dessinée à la constitution d'une vaste documentation sur le jazz, nous parlera avec une égale passion de ses journées de « labeur » et d'ivresse. Par ailleurs, ce qui enfin s'exprime en actes chez ces précaires, c'est bien qu'il ne faut point attendre les titres pour d'ores et déjà se mêler des arts...

Au bord de ce premier groupe⁴ en apparaît un second

4. Afin d'éviter toute confusion avec le paragraphe 2 du chapitre I, définissent les précaires à l'intérieur des populations passant par les divers emplois précaires. On résume schématiquement le travail de spécification effectué depuis le début de la recherche.



pour envisager, la composition de ces trois groupes, se reporter au tableau présenté en introduction, ou à la table des interviewés figurant en annexe.

(groupe II), qui, tout comme lui, n'attend point les titres pour pratiquer quelques nobles activités : yoga, danse, cours en faculté, etc., mais elles ont la particularité de se multiplier en une infinité de pratiques qui vont du tricot à la randonnée, ou plus simplement des « rapports humains » aux bavardages. Dès lors, ce qui se présentait de fait dans le groupe précédent, comme s'appuyant sur une certaine division des « arts » liée au désir de réalisation dans une activité précise, se retrouve avec celui-ci dans une dimension bien plus large dont le fondement est un épanouissement de soi.

« Je crois qu'il est vraiment important de trouver un moyen de s'épanouir, de s'épanouir physiquement, moralement ; en fait, d'épanouir son intégrité, de rechercher son intégrité, parce qu'on est vraiment dispersé. Il faut dire que tu regardes les gens vivre, tu n'as pas l'impression qu'il y a une tête et un corps qui vivent, mais il y a vraiment une séparation entre l'esprit et le corps. Il y a un laisser-aller je veux dire, il n'y a pas des gens qui vivent, il n'y a pas des êtres humains. » (Joël.)

« A la fois, je n'arrivais pas à choisir entre partir d'ici et rester ailleurs. Et en fait, je me suis rendu compte quand même, avec ce voyage, que l'Amérique du Sud, c'était très beau et tout ça, mais que je pouvais être très bien ici et chercher ailleurs. Et c'est à partir de ce moment-là que j'ai eu l'idée de m'inscrire en fac (...) En fait, quand je suis rentré à la fac, je ne savais pas trop où j'allais. Je me suis dit : photo... animation et photo ça doit pouvoir marcher. Je me suis inscrit en animation socioculturelle. (...) Et je profite de mon temps pour faire des études, mais aussi pour faire toutes sortes de choses, y compris vivre et réfléchir à... au pourquoi. Par exemple, en ce moment je me pose la question pourquoi je fais de la photo, et qu'est-ce que la photo. Et donc là je suis parti dans un travail, c'est un travail vraiment pour moi. Et en fait je fais tout un tas d'actions gratuites mais qui sont entièrement pour moi. » (Christian.)

Mais si prenant quelque recul, l'on peut voir une nette parenté entre les deux groupes et supposer des permutations individuelles de l'un à l'autre, il faut enfin rappeler le troisième type de précaires (groupe III) que l'on a depuis fort longtemps

évoqué. Pour eux, si le temps dégagé laisse une large place aux sociabilités et aux voyages tout comme les précaires du groupe II, c'est leur manière de poser leur existence qui fait la différence. Indifférence à l'accomplissement, voire à l'épanouissement tel que le présente le groupe précédent, ils sont eux aussi à la recherche d'eux-mêmes, mais au-delà de tout ce qui serait de l'ordre d'un faire, d'un créer pour se réaliser :

« ... Mais je travaille jamais, enfin rarement... — enfin oui, là je travaille à plein temps — et j'étudie pas vraiment sérieusement. Je ne suis pas pauvre, je ne suis pas riche, qu'est-ce que c'est temporaire ? Est-ce que je vais trouver un travail qui me plaira, qui ne sera pas forcément le chinois bien sûr, qui me donnera envie de le garder plus longtemps ? Est-ce que je vais entreprendre d'autres études ? J'ai l'impression que je ne sais pas tellement plus de choses qu'avant... sauf du point de vue de... enfin de mon équilibre intérieur pour employer les grands mots. Maintenant je sais un peu mieux où j'en suis pour me sentir mieux. » (Nadia.)

Longues années de recherches pour arriver à ce « savoir un peu mieux » ; rapport à soi inverse mais cependant non sans proximité avec celui de Maurice puisque lui aussi n'en sait pas plus de lui-même :

« C'est dans mon domaine que je te parle bien sûr, c'est très, très restreint. Je vis à ma façon quand je dis hop ! Je vais me pieuter ou... je me fais mon bouillon cube et je suis satisfait de ne pas avoir subi, de ne pas être rentré dans le système. Et aussi tu vois, ça tourne autour de l'alcool et puis... des conneries comme ça. Régulièrement je rentre et puis je bouquine un livre et puis je ne suis pas, je dois faire un effort extrêmement considérable. » (Maurice.)

Manière « dérisoire » de vivre la précarité, ou manière de s'observer dans la dérision ? S'il n'y a pas parenté proprement sociale entre Linda et Maurice, l'insistance d'une « inquiétude » psychologique les réunit pourtant...

3. *Un besoin d'être contre le monde de l'avoir et ses places*

Si la liberté est totalement coordonnée au projet, et à l'existence — au sens fort du terme — de chaque précaire, le besoin va d'abord être le lieu de l'autre, l'autre honni. En effet, dans la curieuse épargne qu'est le cénobitisme, il y a pour la plupart des précaires l'enjeu d'une division, d'une scission d'avec ceux qui, on peut s'en douter, « perdent leur vie à la gagner », mais aussi ceux, et ce peut être les mêmes, qui se dépensent dans la consommation. En cela, ce qui s'appliquait à soi, s'applique désormais aux « autres » dont les comportements n'échappent pas à cette perte que provoque le travail, voire succombent à une « perte au carré » en tentant de paraître « avoir plus qu'ils n'ont ».

« Par exemple, je vois mon beau-frère, qui est ouvrier, pour lui, plus on a d'argent et plus on peut acheter les choses qu'ont les riches, et qu'il voudrait avoir. Mais en réalité, il n'a pas ces choses-là ; il n'a pas cette correspondance de vie. Lui, il est de plus en plus crevé, de plus en plus fatigué, et le jour où il va être à la retraite, il va s'effondrer. C'est ce qui est prévu. » (Cécile.)

Pourtant, nous l'avons vu, quelque chose concrètement « cassait » dans le mécanisme cénobitique du côté du besoin. Il ne suffit donc pas de différencier la précarité à partir de l'accès à la liberté, il faut tenter d'en percevoir les signes distinctifs du côté de la consommation. Bien entendu il ne s'agit pas d'étudier les biens de consommation qu'il est convenu d'appeler de première nécessité ; sur ce point, le précaire se débrouille au mieux comme « l'innocente ménagère », au pire son estomac doit s'en arranger⁵. Il s'agit de les interpeller du lieu même où ils critiquent l'autre, du terrain des superfluidités.

Et justement, c'est bien du lieu de l'autre que va nous venir quelque éclaircissement :

5. La tournure est un peu rapide. Comme on le verra chez certains précaires du groupe II, « reprendre son temps » c'est redécouvrir un autre rapport au sommeil et à l'alimentation. (Voir Cécile p. 78.)

« Alors quand tu te retrouves avec des gens comme ça, c'est c'est très dur. Et puis il y avait des gens jeunes aussi dans l'atelier des machines, pareil, des jeunes, c'est-à-dire des gens presque de ma génération... disons de moins de trente-cinq ans. Curieux de plus de choses je crois que les gens de quarante, cinquante ans hein ! plus ouverts à l'actualité tout ça, mais quand même, tu sens très vite que... dans la vie tu as un autre but que de bâtir ta baraque et puis enfin, semer ta pelouse et puis après peindre ta barrière et puis après heu... ou soit une deuxième baraque ou je sais pas. » (Pascal.)

Ce qui serait en cause dans le superflu des autres, serait-ce qu'il n'est pas assez « fluide » au goût des précaires ? Certes, ils ont déjà pour eux le libre écoulement du temps, mais à bien regarder ces activités qui peuplent la précarité, que constate-t-on : ça ne se « possède » pas, ça ne se « solidifie » pas, ça ne se conserve que par la médiation d'une perfection individuelle. Mais ce n'est plus l'individu qui à présent nous intéresse, mais cette « substance impalpable » qui préoccupe les précaires. Evidemment, il faut mettre une certaine limite à ce propos, on peut vouloir s'acheter une chaîne stéréo à « cinq mille balles » ou accumuler disques et livres. Toutefois, la possession est encore évanescence : musique, littérature, etc. Un des traits caractéristiques du rapport précaire aux besoins serait donc, non pas tant qu'ils consomment plutôt des services que des biens, mais qu'ils « consomment » du « symbolique », de la « culture ». Ecriture ici, « pensées » là, danse classique ou bien yoga ; face à ceux qui investissent dans la pierre ou les objets, les précaires s'investissent dans l'« immatériel ». S'investir plutôt qu'investir, c'est assurément mettre un point d'arrêt à la « confusion moderne » entre avoir et être ; c'est aussi — et ce second point est tout autant important parmi les interviewés — refuser, voire mépriser l'ostentation de l'avoir :

« C'est ça aussi le décalage qu'il y a. C'est vrai que les gens sont tellement pris par ce qu'ils doivent montrer, enfin il faut avoir la bagnole, il faut avoir une salle à manger, il faut avoir une chambre, enfin des

meubles qui sont très beaux je veux dire, mais qui coûtent énormément d'argent. Pour se les payer ils ont fait des heures supplémentaires, ils ont dû sacrifier des vacances, c'est-à-dire ils se sont privés sur certaines choses ; alors que d'un autre côté, nous c'est le contraire tu vois. Tout cet argent qui pourrait être dépensé dans des meubles, on ne se prive pas, on ne se sacrifie pas (rire). Je veux dire avec cet argent, on va prendre quinze jours de vacances, on va aller quinze jours autre part et... On ne cherche pas à montrer ce qu'on a... qu'on a une bagnole ou... Personnellement je crois qu'on peut s'aménager une maison avec très peu d'argent et qui esthétiquement peut être aussi belle qu'avec des meubles qui coûtent des millions. Et la différence entre ces gens-là et nous, c'est que ces gens-là ils vont te montrer qu'ils ont de l'argent et le fait qu'ils sont installés dans la société et tout, à un poste important. Alors que nous on ne cherche vraiment pas. » (Olivier.)

Nouveau détour par l'autre qui nous remémore l'essentiel de la précarité, cette loi ténue qui va du travail jusqu'à l'être, subsume la vie ou l'enchaîne par la logique de la compensation matérielle ou symbolique. Mais dans la démarche de ces gens qui s'agitent pour « la montre » — fussent-ils riches ou pauvres —, n'est-ce point une certaine critique de tout principe de classement, de placement qui se dessine ? Le mépris pour l'ostentation, qui sera porté à son comble lorsque celle-ci sera parodie, ne doit-il pas nous amener à interroger plus profondément ce thème ?

En effet, le « concept » de parodie doit ici être divisé en ce qu'il est imitation de l'autre mais aussi imitation de soi-même, adéquation à soi, conformité. Il importe donc de relever que ce sont tout autant ces êtres qui collent trop, beaucoup trop, à leurs « images » que ceux qui tâchent de s'en faire une autre, tout aussi fonctionnelle, qui se trouvent dénoncés. Il n'est guère utile de revenir sur les discours des précaires attentifs et défiants face à tout ce qui pouvait *figurer* la fonctionnalité laborieuse, l'adéquation au travail ; leur principe critique trouve ici sa « socialisation » ou plus précisément sa généralisation. Le problème, au-delà des thèmes de la « distinction », est que toute image adéquate à son rang, mais aussi — ce qui est pire

— tout ce qui renforce un rang en tentant de l'atteindre, tend à l'insupportable.

Aussi, n'est-ce pas parce qu'elles sont des « élèves travailleuses » mais parce qu'elles sont déjà bien trop à l'image de ce que leur futur emploi leur assigne que Brigitte critique aujourd'hui celles qui furent ses camarades de lycée :

« C'est l'année suivante donc où je me suis retrouvée... où j'ai été gardée parce que justement la classe dans laquelle j'étais, il y avait eu énormément d'éliminations, et moi je suis restée parce qu'à l'époque j'avais envie de continuer. Et je me suis retrouvée finalement avec des filles qui voulaient faire du secrétariat. Et alors c'était... j'ai rien contre m'enfin, c'était des petites minettes, tu sais les filles de seize, dix-sept ans pomponnées, etc., et j'avais vraiment rien à foutre là-dedans. C'est pour ça que je suis partie, c'est aussi pour ça. Et puis non... je ne voyais pas du tout, du tout ce que je pouvais retirer de ça. Je me sentais, je te dis, le lycée c'est quelque chose que j'ai vécu assez mal. Mes années de lycée vraiment j'en garde un souvenir très mauvais. » (Brigitte.)

Aussi est-ce parce que tout un pan de sa famille est trop parfaitement en conformité avec sa place : « bien établi », « bien bourgeois », que Eric s'en sépare avec tant de « facilités » :

« Alors quatre garçons, quatre filles avec des fortunes plus ou moins diverses selon les personnes. Enfin là, il y a vraiment de tout ; il y a des gens bien établis, bien bourgeois, bon j'ai un frère qui est dans les assurances, qui gagne sa brique par mois, qui est bien installé, bobonne, un enfant, tout ça bon ; puis alors de l'autre côté j'ai un frère et une sœur avec qui je m'entends vraiment bien, il y a une concordance d'esprit, un frère qui fait des dulcimers (...), une sœur qui est éducatrice qui est mariée à un gars qui lui aussi est éducateur, ils vivent en Bretagne, ils ont deux gamins. Sinon le reste n'est vraiment pas intéressant, très peu digne d'intérêt pour moi. » (Eric.)

Ce qui dans la critique de l'ostentation aurait pu apparaître comme un principe de conformité se révèle comme son envers. Les précaires n'ont donc rien à voir avec ce qui serait dans le

registre de la permanence, avec ce qui serait l'image d'une égalité indéfectible à soi-même : bien au contraire ils supposent une certaine distance à l'identité. Mais si c'est bien l'identité comme unité de l'image et de sa place qui est mise en cause, n'est-ce pas parce que l'image de la classe, c'est déjà le classement ! N'est-ce pas parce que tout ces êtres en conformité avec le classement font résonner aux oreilles des précaires le même refrain : *le classement* ? Le mouvement, lorsqu'il dérape, atteint cependant les bords d'un « scepticisme moderne ».

« Moi, je vois la plupart des gens... justement c'est ça qui est marrant, c'est dans les gens qu'on peut rencontrer, il y a les gens qui sont mariés, qui ont des mômes, qui ont l'air heureux quoi. Qui sont comme monsieur tout le monde, madame tout le monde, on a l'impression qu'ils sont heureux, qu'ils ne se sont jamais posé de questions. Pour eux... que pour eux, la vie c'est une évidence. Il fallait qu'ils bossent, qu'ils aient des enfants, qu'ils aient une femme. Je veux dire ça peut être une bonne vie, mais est-ce qu'ils se sont aperçus qu'il y avait autre chose quoi ? » (Olivier.)

Parce qu'il y a la certitude d'une vie autre, la priorité est donnée au doute face à toute clôture, la priorité est donnée à la non-conformation plutôt qu'à la question du bonheur lui-même. Cette manière déjà limite de ne pas se tenir à sa place trouvera son comble chez le seul interviewé qui ait pu tendre au « nihilisme » : Laurent.

« C'est vrai parce que le nombre de fois où tu vois des gens qui sont dans la rue, c'est des choses que, a priori, je rejette mais tu vois, ils ont l'air heureux, ils ne se posent pas de questions, ils vivent. Et tu te dis putain, c'est peut-être eux qui ont raison et je me plante. Mais heu... je te dis c'est physique c'est pas possible de vivre leur vie. Alors, ça c'est quelque chose que je ne peux pas... C'est con ce que je fais puisque de toute façon, je ne suis pas heureux, mais cela dit je ne pourrais pas faire autrement. » (Laurent.)

Si le travail critique ne porte pas quelque positivité, c'est alors la vie même qui se trouve dévorée :

« Mais d'un point de vue personnel la vie, ça ne représente rien pour moi ; ça représente que c'est la vie sans plus (...) Mais je te dis, désespoir, le mot n'est pas... parce que pour être désespéré il faut... c'est une chose positive déjà le désespoir ; tandis que là, c'est le néant, c'est le noir, c'est rien quoi, c'est le vide complet... Tu es là quoi, voilà je suis là et puis il n'y a rien d'autre à dire. » (Laurent.)

Ou le moment est postérieur ou le moment est antérieur à la précarité, mais, assurément, il en marque les bornes.

Il faudrait à présent justement saisir ce qui pour les autres précaires se dessine en positif de cette non-conformation et marque « l'envers » du classement, mais c'est encore trop tôt. Ce qui toutefois s'affirme c'est un rapport à soi et aux autres qui passe par la « culture » (fut-elle « physique »). Evanescence d'une autre « stylisation » que serait la vie précaire et qu'il faut abandonner pour chuter de haut, reprendre son quotidien à zéro...

4. L'expérience du quotidien

Le temps, si nécessaire à la réalisation des activités qui leur tiennent à cœur, les précaires le retrouvent dans la sphère domestique. Mais croit-on que l'on pénètre celle-ci facilement lorsqu'on n'y a pas été socialement invité, c'est-à-dire formé, préparé par une éducation implicite ou explicite ?

Etre livré à soi-même dans l'espace de la quotidienneté ne suppose pas d'emblée que l'on sache se gouverner, gouverner sa vie. La solitude domestique elle-même doit s'apprendre ; d'autant que, comme on a pu le remarquer, l'exiguïté du logement ou le dénuement des habitations ne se prêtent guère à l'enfermement. La lente consommation de la vie par la vacuité ou l'inactivité sera donc parfois exprimée avec une certaine anxiété.

« Quand je passe des périodes où je ne travaille pas du tout, du tout du tout, je... au bout d'un certain temps, je flippe. Je ne me lève plus le matin, j'ai des angisses tous les matins, je me plie de douleur sur

mon lit, tellement j'ai mal au ventre et puis je me dit " mon dieu mon dieu, qu'est-ce que je vais faire ? " Parce que j'arrive pas à m'équilibrer quand je ne travaille pas. Je veux dire arriver à trouver mon rythme, il faut toujours... Enfin six mois par an, il faut que je... que j'ai un rythme qui m'oblige à me lever tous les matins et à faire quelque chose, à l'extérieur, à voir des gens et à faire une activité professionnelle. » (Agnès.)

On pourrait associer cette angoisse à celle des chômeurs de Marienthal si justement elle n'était pas vécue autrement que comme fatalité⁶. Et si le problème disparaît lorsque l'activité valorisée peut être toute entière contenue dans l'univers domestique, il resurgit alors transitoirement dans le regard questionnant de l'autre ou les petites « psychopathologies » du monde quotidien.

« Tu sais que quand tu es dans la solitude comme ça et que le moindre geste, la moindre parole si tu veux de... de tous les gens que tu peux rencontrer, c'est... ça prend des proportions. C'est pour ça que les gens que j'ai vus, les amis de Vivianne qui venaient de l'École normale et qui venaient à la maison, toutes leurs réactions... Tu vois j'étais vachement... j'étais très sauvage en même temps, j'avais toujours peur d'aborder les gens, j'étais très timide, je refusais les contacts souvent. Et puis j'avais tellement l'impression de ne pas pouvoir m'exprimer, que les gens ne pouvaient pas me comprendre si tu veux, ça, ça me démoralisait encore plus et puis je sombrais dans des cafards pas possibles. » (Pascal.)

Ce regard, c'est aussi celui qui avait été fuis avec l'univers productif et qui par la bande fit retour :

« On a toujours l'impression que ça les gêne. Enfin moi je connais des locataires dans l'immeuble ; je ne sais pas si c'est dû à eux, mais les mêmes on les rencontre dans l'escalier, tu as l'impression qu'ils ont peur de nous croiser. On a jamais fait de conneries. »

6. Lazarsfeld, Paul, Jahoda Marie, Zeisel Hans, *Les chômeurs de Marienthal*, traduit de l'allemand par F. Laroche — Paris, Editions de Minuit, 1961. 1^{re} Ed. 1932.

Enfin on est pas des... des violents ou quoi que ce soit...
Des fois ça m'est arrivé de lui dire bonjour à une
bonne femme, elle ne m'a jamais répondu. Tu as l'im-
pression qu'elle avait peur tu vois. Je ne sais pas, ils
doivent nous considérer comme des gens vraiment à
part. Ça doit, pour eux... ils doivent pas comprendre
qu'on puisse vivre comme ça quoi : à plusieurs et puis...
ne pas avoir de boulot fixe, etc. » (Olivier.)

A la confrontation avec l'espace du quotidien, ses pesan-
teurs autant que ses « sociabilités », pourrait sembler faire
pendant la confrontation avec le temps. A dire vrai, nous nous
sommes bien souvent demandé quels rapports des personnes
depuis un an, voire plusieurs années, « volontairement » hors
travail pouvaient avoir avec le temps, ses durées « intersti-
cielles » qui s'immiscent entre deux activités, comme ses dérè-
glements de la temporalité traditionnelle. Ainsi Eric qui pour
une bonne part vit la nuit, ce qui l'amène bien souvent à pren-
dre son petit déjeuner vers midi, ou même Barbara — quoique
bien plus organisée — se couchant régulièrement vers les 2 heu-
res du matin ? Car si l'on s'arrange toujours avec l'espace (il
suffit de sortir), une temporalité qui n'est plus ponctuée, coor-
donnée par le rythme productif ou par la régularité de quelque
activité lucrative doit nécessairement sous-entendre une sé-
rieuse capacité d'auto-orientation sous peine de « s'empêtrer »
définitivement dans la durée, voire de se perdre en elle dans la
reconduction indéfinie du « même » et la dissolution de toutes
les instances de repérage de ce qui fut fait et de ce qui reste à
faire.

Mais il ne faudrait point supposer qu'on trouve là matière
à retourner le propos, l'occasion d'affirmer que finalement, là
aussi, les activités ne sont que de simples *compensations*. Bien
au contraire, il faut seulement admettre que toute forme d'éva-
sion loin du travail se solde par des difficultés dont grand nom-
bre sont à imputer au fractionnement des temps sociaux à
partir de l'organisation de la production, ses rythmes, ses cy-
cles, que tout « rebelle à la besogne » doit connaître, contrôler,
surmonter.

En fait, on a, non sans quelque perversité, privilégié les
aspects douloureux du monde quotidien, insisté sur les propos

faisant référence à cette douleur, puisqu'aussi bien ils existent et que ces types de problèmes sont indéniables ; mais dans la grande majorité, le tableau du rapport au domestique qu'ont peint les précaires était très bien plus enthousiasmant. Et d'abord, Agnès qui tout à l'heure encore évoquait les angoissants déséquilibres du non-travail, sera la première à vanter les charmes des journées consacrées au « farniente ».

« On ne sait pas être paresseux. On ne sait pas prendre le temps de vivre. On ne sait pas tout ça. Parce qu'on nous oblige toujours à être rentable, rentable, rentable, rentabiliser continuellement. Et moi, je suis quelqu'un de très paresseux. J'ai besoin de rester vautreé dans mon lit à bouquiner, ou à traîner des après-midi au soleil, de marcher dans les rues, d'avoir le temps d'aller voir des expositions. » (Agnès.)

Bien entendu, ce que laissait déjà entrevoir l'analyse du cénobitisme, se donne là encore retourné en regard de l'autre :

« Je lui disais que la retraite, j'en avais rien à foutre ! Alors, ce qui pour un employé le secoue énormément. Je lui disais même la retraite ça ne devrait pas exister ! J'allais plus loin. Alors là c'est le summum ; au bord de l'infarctus ; surtout si le type, il a soixante-quatre ans — enfin, bon généralement j'es-sayais de ne pas le dire à ceux-là. Je disais moi, ma retraite, je la prends actuellement quand je prends des mois à aller faire un petit voyage ou à ne pas travailler. C'est-à-dire je prends du temps à moi et je le gère mon temps quoi ! et je fais ce que j'ai envie de faire, en fait je vis ! » (Christian.)

En continuité, c'est dès lors la totalité du rapport précaire, tel que nous avons pu l'envisager jusqu'à présent, qui est une nouvelle fois exprimée par Olivier dans la dimension du temps :

« Pour la plupart un mois de vacances par an, encore, si on peut appeler ça des vacances. Non et puis enfin déjà au niveau des besoins matériels de consommation ils sont tellement engagés là-dedans que même au niveau financier ils n'ont plus de quoi avoir un peu d'avance pour s'évader un peu avec leurs gosses, c'est-

à-dire prendre vraiment des vacances quoi. C'est-à-dire pas partir au mois d'août, je ne sais pas, prendre quinze jours en novembre, même en France, à la campagne. Mais vraiment c'est différent, ça sort un peu du phénomène des vacances. (...) Si on ne veut pas travailler, si on travaille épisodiquement à un certain moment, c'est parce que ça rejoint le fait d'avoir du temps libre mais aussi choisir à quel moment on veut avoir ce temps libre. La plupart des gens qui vivent comme ça s'aperçoivent qu'ils travaillent alors que les autres partent en vacances, et eux ils les prennent en dehors, c'est-à-dire quand il n'y a plus personne. » (Olivier.)

Le temps des précaires, c'est à l'évidence celui qu'ils arrachent au travail, c'est aussi celui qu'ils gagnent sur le salaire, comme tout à l'heure Henri, prêt à perdre de l'argent plutôt que de ne pas avoir du temps ; en bref c'est le temps qu'ils prennent, qu'ils se prennent... Mais il est plusieurs manières de prendre son temps, et elles recourent globalement la typologie de la précarité.

Parce que leurs projets les préoccupent par trop ou parce que justement ce temps enfin à soi ne doit point être gaspillé, pollué, les précaires du premier groupe ne peuvent supporter quelque individu dont les propos confinent à la vacuité. Ce sont pour ainsi dire des avaricieux en matière de temporalité ; non pas tant parce que la période de « récupération », de « déengagement » loin du travail serait limitée mais parce qu'à contrario un temps libéré doit s'affirmer et n'a donc plus à se soumettre aux rapports obligés de l'univers productif comme aux civilités et aux politesses imposées par les divers conformismes sociaux, qu'ils soient familiaux ou subculturels. Et si l'on peut trouver de tels propos parmi les interviewés du groupe II, c'est alors autour du thème du rythme de vie, de son intime équilibre qu'ils se tiennent.

« J'étais toujours quelqu'un du soir hein... donc qui a tendance à se lever très tard le matin et depuis que je ne travaille plus, pas du tout ! Je me lève assez tôt, peut-être moins tôt que quand j'allais bosser mais j'essaie de trouver un peu mon rythme. C'est-à-dire que je me réveille moi-même la plupart du temps. Et par rapport à ça, j'ai même remarqué que j'avais moins be-

soin de sommeil qu'autrefois parce que je suis moins fatiguée nerveusement, j'ai moins à récupérer, je suis moins stressée, j'ai moins d'agression à récupérer donc j'ai moins besoin de sommeil. (...) Et puis maintenant aussi, je peux manger à mon idée. J'avais des problèmes au niveau des repas. Le soir, je mangeais à ma façon et le midi, je ne pouvais pas pratiquement. Ce qui fait qu'il y a eu des époques où je mangeais n'importe quoi. Et puis toujours aussi lié au fait de manger dans des endroits qui me déplaisaient. Et puis aussi parce que des fois il y avait des gens qui m'emmerdaient. Tout cela était lié. Je ne sais même pas si mon repas n'était pas dépendant des gens, tu vois.» (Cécile.)

Recouvrer son temps, c'est déjà se recouvrer « soi-même ». Toutefois même si chez les autres interviewés de ce groupe la dimension de la durée est plus « molle » (rappelons que Cécile fait très régulièrement du yoga), ce sont bien les mêmes termes d'une vie à son rythme que l'on retrouve :

« ... Je sais pas, j'ai l'impression qu'il y a du vécu... Je vais me barrer en vélo avec ma copine. Quand tu t'aperçois... — là je vois les vacances — que les gens puissent avoir un mois de vacances par an, ça me paraît complètement fou et je me dis, c'est pas possible, comment ils arrivent à accepter, et je trouve ça mais je trouve ça dégueulasse ! Parce que pendant les vacances c'est là où tu as quand même la possibilité de te détendre, tu n'as plus normalement — je dis bien normalement — tu n'as plus de rythme, tu n'as plus d'horaires, tu n'as plus toutes ces choses qu'on t'impose durant toute l'année, tu vois, bon, c'est le moyen que tu as de vivre un peu autre chose de retrouver ta dimension. » (Henri.)

On s'en doute, pour que cette libération soit « vraie » il faut qu'elle soit « libération au carré » ; à savoir que pour n'être point compensation du travail, elle ne doit point non plus être duplication du travail. On trouve là un refus de la « prise en charge » qui n'est pas sans faire écho à l'« aristocratie précaire », et qui va de la critique du Club Méditerranée à celle des « plages HLM ». Mais attention, s'il semble anodin, ce moment est aussi le plus fort du renversement précaire,

car dans l'ensemble, avoir son temps pris c'est justement refuser de se mettre face à soi, se fuir sans cesse en prétextant une faute de temps. Le processus est alors identique à ce que nous avons pu voir au niveau du travail : ne pas prendre son temps, c'est risquer de chuter dans l'inquiétude, lorsque celui-ci sera « pris pour vous ». Mais c'est surtout dans l'ajournement répété de vos interrogations sur votre couple, vos amis, vos angoisses, vos plaisirs, esquiver en allégeant de vos activités, de prendre votre vie en main, un peu à l'image de ce PDG d'une succursale de la firme Scabelli, que nous décrit Michel Butor dans *la Modification*. Assurément, pour le précaire, celui qui ment à lui-même comme à ses intimes, c'est l'autre !

(A propos d'une « collègue » de bureau, mariée, mère de deux enfants et en instance de divorce.) « Elle a sa dose d'abrutissement tous les jours ; elle a vraiment besoin de recul. Le soir elle rentrait chez elle ; à 6 heures elle arrive, à 6 h 10 son mec c'est : " Qu'est-ce que tu as fait ? " Si tu aimes mieux, depuis tant d'années elle vivait réglée comme une montre quoi. Vraiment... et aujourd'hui elle était là, je l'ai vu pleurer devant la photocopieuse me disant : " Tu vois, il m'a foutue à la porte... " ; tu vois, complètement paumée. Si je peux lui dire quelque chose à cette nana, c'est barre-toi, barre-toi, vas faire un tour. Et pratiquement elle en est incapable ; et ça c'est dingue, c'est que les gens qui bossent depuis vachement longtemps, ils sont pratiquement incapables. Si ils ne travaillaient pas ils seraient complètement paumés. » (Henri.)

Un mensonge qui ne suppose pas tant une représentation du monde comme leurre, qu'une façon particulière de vivre les identités. Dans ces discours sur la perte de soi chez ceux qui s'affairent ou sont voués, condamnés aux « oripeaux » d'une « fonctionnalité sociale », s'exprime le souci tenace et récurrent de passer outre — en deçà ou au-delà — toute « image solidifiée » qui bouclerait l'être. Car ce qui chez les uns passe par la critique de ce qui n'est jamais en repos avec « soi-même », passe chez les autres (mais ce sont parfois les mêmes) par la critique de ce qui perd « l'éveil » du questionnement pour retrouver la somnolence d'une vie rangée, classée, à la manière de ce que nous avons vu avec Olivier dans le paragraphe pré-

cèdent. En fait, le problème oscille entre l'excès et le défaut, puisque à trop peu s'agiter l'on risque de s'endormir et que cette quiétude, aux yeux des précaires, ne vaut guère mieux que l'inquiétude. Ainsi Nadia renverra l'inconforme au conforme, l'« inordinaire » à l'ordinaire en déjouant les ruses du « meilleur des mondes hippie » au nom d'un on ne sait trop quel « eux-mêmes » :

« J'étais avec des mecs qui fumaient... Quelques trips de temps en temps. Mais ils étaient trop stéréotypés, il leur fallait une certaine musique, lire certains bouquins, avoir une certaine philosophie, et porter certains habits et parler d'une certaine façon et penser d'une certaine façon. Et je crois que finalement les gens ne parlaient jamais d'eux-mêmes, ils étaient... Mais peut-être que ça ne m'intéressait pas à l'époque... »
(Linda.)

Dans ces propos qui vont du contrôle des besoins jusqu'à la recherche d'une certaine « autarcie » face aux conventions, et *semblent* ainsi rappeler l'antique Cynisme, il faut pour l'essentiel voir les précaires du groupe II (et parfois du groupe III) plutôt que ceux du groupe I, trop préoccupés qu'ils sont par leur « être-artiste ».

Mais revenons au quotidien de tous les précaires, et tâchons, là justement, d'en saisir le « réel ». Impossible en la matière de penser en terme de « budget-temps » puisque au-delà de ce que peuvent dire les précaires du groupe I sur l'importance de leurs activités, la temporalité précaire semble impalpable, aléatoire, fugitive.

Qu'elle soit longue période de « stabilité » partagée entre travail et « non-travail », qu'elle soit « saute d'humeur », ou bien encore moment « d'inactivité », ce qui fait la précarité au-delà de la régularité des cours de danse, de handball ou d'animation, au-delà de l'assiduité au travail solitaire de la musique, de la philosophie ou de la littérature, c'est un temps à « claire-voie », inassignable à un « ordonnancement », occasion à l'ennui, aux flâneries, comme aux rencontres et aux rêveries.

Pour en rendre compte, malgré les évidentes imperfections de l'étude à ce niveau, on s'appuiera plus particulièrement sur

les précaires du groupe II, plus volubiles dans l'évocation de leurs vagabondages, mais l'on rappellera que s'il y a projet « artistique » chez les précaires du groupe I, c'est parce qu'aussi parfois il reste en « l'état de projet » : velléité.

A tant suivre les précaires dans leur manière insistante de critiquer l'autre, de s'en différencier, on sera peut-être surpris d'entendre dire qu'une large part de leur vie est consacrée aux sociabilités. Mais c'est parce que l'on pense les sociabilités dans leurs dimensions traditionnelles, voisinages ou relations professionnelles. De fait, il sera possible de dialoguer et de s'entendre avec quelques *individus* ni particulièrement marginaux ni particulièrement précaires pour peu qu'ils échappent à une trop grande conformité aux rôles, ou qu'ils ne soient point tout entier pris dans et par leurs *fonctions*. Des sociabilités nomades se noueront ainsi en tâchant d'être indifférentes aux places et aux barrières de classes comme aux contraintes territoriales. L'amour de la ville qui caractérise une fraction des précaires irréductible à quelque typologie doit être bien saisie par qui veut suivre ces liens pour ainsi dire erratiques, il doit être aussi rappelé à qui veut comprendre les charmes du loisir.

C'est à la fois la tendresse du citadin de longue date, qui ne peut manquer de faire l'éloge de Paris, l'affection de la provinciale venue à la capitale pour suivre ses études et échapper aux pesanteurs familiales et au mode de vie des moyennes agglomérations, ou bien encore la passion du Méditerranéen venu se réfugier en plein cœur de la ville à l'abri des regards importuns.

« Pour moi, l'existence c'est d'être, de n'avoir aucune racine. Et la réalisation justement ne peut se faire que dans la ville. Et chez moi, on ne comprend pas comment je peux vivre à Paris. Pour eux, Paris c'est l'enfer, alors que moi, j'y suis vraiment comme un poisson dans l'eau. » (Gilles.)

A travers ces promenades, ces cheminements dans les « plis sinueux des vieilles capitales », l'on n'est plus très loin des thèmes d'une tradition populaire que repère encore Pierre Mayol à propos d'une famille ouvrière de la Croix-Rousse à

Lyon. Les flâneries dans le centre de la ville apparaissent alors comme la possibilité de « rêver toujours plus à une vie autre, à un ailleurs »⁷. Ici, l'être de la production ne s'inverse pas en être de la consommation, mais brise le cercle vicieux de la reproduction à travers une expérience contemplative. Le moment du regard devient alors l'intervalle où « l'homme de la matière » se change en « homme des formes ».

Pour autant, il ne faudrait pas croire qu'il y ait chez les précaires un quelconque « chauvinisme » métropolitain, non loin des thématiques du « retour », ils sont aussi grands voyageurs, adeptes d'un « autre tourisme », et plus de la moitié des interviewés (essentiellement des groupes II et III) sont allés au-delà de l'Europe.

Faut-il voir alors chez ces « mobiles urbains » quelque vague parenté avec ces vagabonds dont Maxime Gorki nous fait le récit dans un réalisme souvent appauvrissant⁸, ou bien encore avec ces trimardeurs dont Philippe Hoyau nous restitue les lointains échos militants⁹, voire avec ces Hobos, « casual workers » ayant élu le Chicago des années vingt pour capitale ?¹⁰

Mieux vaut à notre tour nous défier des images, éviter tout « décalque » du présent sur des identités passées que la distance et les discours ont figées. D'autant que devant la diversité des vies et des horizons de la précarité, il serait vain de chercher une forme « d'incarnation par le truchement d'une quelconque homogénéité culturelle ou subculturelle. Il ne s'agit pas de figurer, mais de suivre le débat de subjectivités dont assurément on pourrait trouver les échos dans le passé. On ne gardera donc qu'un rapport ; le rapport individuel à un temps repossédé, qui est aussi « rapport social », rapport de classes comme le rappelleront certains :

7. Pierre MAYOL, *L'invention du quotidien* (II — « Habiter, cuisiner »), 10/18, Christian Bourgois, 1980, p. 132.

8. *Les Vagabonds*, Mercure de France, Paris, 1941.

9. In « les Gueux contre l'histoire », *Révoltes Logiques* n° 6.

10. Nels ANDERSON, *The Hobo, The Sociology of The Homeless Man*, Phoenix Books, Chicago and London, 1967 (première édition, 1923).

« Actuellement par exemple, les médecines douces, parallèles, etc., ne sont encore possibles finalement que par une certaine élite. Une certaine bourgeoisie qui a le temps, parce que peut-être il y a une bourgeoisie qui n'a pas le temps et puis les (rire)... les marginaux, je veux dire... les précaires. » (Cécile.)

(Parlant du « milieu ouvrier ».) « Au niveau des rapports humains dans ce milieu, c'est une catastrophe, c'est le néant ; au niveau du niveau de vie, de la qualité de vie aussi bien économique, enfin matériel, c'est désastreux ; et en plus c'est des gens qui sont roulés toute l'année par leur travail. Ils sont sous-payés c'est lamentable. Alors ça, c'est pour les prolos, les patrons je connais moins bien leurs problèmes, mais je crois qu'ils sont un peu coincés aussi... les gros bonnets de la finance... Enfin en tout cas, il y a des gens qui profitent de tout ça, c'est certain. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a des gens qui gagnent énormément d'argent et qui font soit un travail intéressant soit ils ne travaillent pas beaucoup, je sais pas. » (Pascal.)

3.

Une identité vacillante

1. *Echapper au classement*

Expliquer ce qu'il en est du précaire lui-même... Qu'est-il ? Cela sous-entend de *refaire* en sa compagnie sa biographie en y cherchant ou en y écoutant les scansiones les plus essentielles, ce qui pour le précaire lui-même est jugé comme événement important de sa vie. Cette reconstitution éclairera ce qu'il se dit être, soit ce qu'il se représente de lui-même.

Cependant, que le lecteur ne s'inquiète, on n'ignore pas qu'il y a là explication après coup. Mais l'on ne cherche pas *exclusivement* l'histoire précaire, son « réel », car ce que le précaire se représente de lui appartient à sa définition. A trop traiter « les faits sociaux comme des choses », l'on risque de bâillonner les subjectivités ; que pour une fois on écoute d'un peu plus près les « bavardages » ; le « réel », on y reviendra, c'est sans doute l'aspect le moins compliqué de l'affaire.

Parce que ce sont eux qui dans leurs discours nous ont donné sur leurs biographies des éléments d'une haute lisibilité, on s'appuiera dans un premier temps sur les précaires du groupe I, puis on gagnera mieux armés ceux des groupes II et III ; et c'est seulement après avoir suivi au plus près l'ensemble des discours qu'il sera possible de rendre définitivement compte des précaires...

Osons commencer par un truisme, l'existence a pour début

une naissance ; osons donc un second truisme, on ne choisit pas sa famille. Assurément il n'en va pas de même de la famille comme du travail, on n'y échappe pas, ou plus précisément on y échappe qu'en partie. Pour comprendre les précaires, un « singulier » rapport nous est apparu, celui d'une éradication, ou pour le dire autrement en évitant les lourdeurs du terme : une déshérence.

« Pour moi, c'est ça l'échec, l'échec de tout un... de toute une cellule familiale. Mais je vois que là c'est vraiment une évasion quoi. Tout ce que j'ai fait, ça a toujours été en fonction de ce point d'ancrage qui était ma famille. Et je vois que je tourne en rond. Je vois que je la regarde ma famille, tout le temps, tout le temps, tout le temps, dans des actes qui m'engagent, qui m'engagent réellement, il y a le retour à la famille quoi (silence). Alors là je crois qu'on rentre dans... là on va rentrer dans la sociologie pure (rire). Parce que finalement tous les gens que je connais ici c'est... la haute bourgeoisie. Pas la haute bourgeoisie mais c'est un milieu, le milieu intellectuel le plus raffiné probablement qui existe. » (Gilles.)

« Alors entre-temps ça mûrissait et puis tu vois, c'était un peu le ver dans le fruit, dans une famille comme la mienne. Très vite il fallait s'attendre à d'énormes problèmes et effectivement je me suis engueulé de plus en plus avec mon père. » (Pascal.)

« Ce ver dans le fruit », c'est l'irruption de René Huyghe dans les lectures adolescentes de Pascal. Le retour des précaires du groupe I sur ce lointain passé n'est donc pas retour pour s'amarrer, un retour aux fondations, mais au contraire pour rompre un à un les fils dont la poix semble empâter leur être. Les propos de précaires d'autres groupes leur font parfois vaguement écho, comme ici, Nadia :

« Enfin je crois que j'en ai vachement voulu à mes parents en mon nom, au nom de mes deux frères — ma petite sœur moins parce qu'elle se démerde bien —, mes deux frères donc, celui qui est en prison et celui qui se drogue. (...) Et dont le rêve c'était de s'enfermer dans un bateau et de ne plus voir personne. Un peu comme dans une bouteille, une bouteille complètement renfermée. Et finalement c'est ce qu'on fait tous.

Enfin ce qu'il fait lui, il fume et il se drogue, il se couche et il ne bouge plus pendant des jours. Mon frère il est en taule et il est comme lui, et moi ça m'est souvent arrivé bon de m'enfermer chez moi, de ne plus voir personne et d'arracher le fil de la sonnette et d'attendre que ça se passe et ça j'en ai vachement voulu à mes parents... » (Nadia.)

Bien sûr on trouve souvent des récits formulés en d'autres termes comme chez Cécile au père peintre en lettre (presque artiste) et fréquemment au chômage, qui la soutiendra dans son « indifférence » pour les « petits boulots ». Et de même si la volonté d'éradication va chez Brigitte jusqu'à changer de famille, prendre « mère adoptive », la précarité ne peut être entendue comme l'abandon des sentiments filiaux ou familiaux. Le rapport est ici social avant d'être psychologique et il est surtout l'indice d'un processus qui va se trouver confirmé et généralisé à d'autres niveaux. En effet, la famille en tant qu'elle est origine de classe est ce qui contient déjà en puissance un *destin*, à savoir qu'elle détermine une certaine viscosité (de classe), terme qu'il faut entendre dans son sens quasi-physique ; elle est engluement, pesanteur. Non seulement en tant que l'avis et les décisions des parents définissent l'avenir des enfants, comme on va le voir avec Barbara, mais parce qu'en outre la famille organise, par l'habitude, goûts et comportements en un inextricable « tissu » d'expériences :

« Si tu veux mes parents à la sortie de la troisième, mes parents m'ont dit : " Il faut que tu apprennes un métier. " Moi j'avais quinze ans je ne savais pas trop. J'ai énormément souffert de ne pas aller en seconde, alors qu'en plus j'avais mon passage. J'étais une élève moyenne si tu veux ni brillante ni... complètement moyenne. Et on m'a dit : " Faut apprendre un métier ! " J'ai appris ce métier, c'était complètement chiant, ça m'a pas plu du tout. J'y ai été au départ par force, et là on m'a parlé du monde du travail c'est resté là tu vois. Je veux dire, c'était pas possible. Je pourrais jamais travailler à plein temps. » (?????)

Dès lors, ce qui se donne comme détachement du destin, va s'engrener, se multiplier dans la quasi-totalité des discours

à cette institution inévitable à toute trajectoire biographique : l'école. Entêtement à passer le bac en préparant celui-ci par correspondance, prise en charge par soi-même de son propre cursus scolaire, et, pour les moins chanceux, la douloureuse expérience d'un « échec » ou plus précisément d'une « méso-orientation » qui ne pouvait mener qu'à la haine de l'école, avec, insistant, ce fort sentiment d'une différence déjà sentie, déjà posée mais encore inexprimable, « inconcrétisable » dans le réel, par les actes.

« C'est marrant, c'est un truc que j'avais toujours refou... J'y ai pensé il y a très peu de temps. Que finalement, la première humiliation ça avait été de rétrograder. Je ne sais pas si tu imagines ce qui peut se passer dans la tête d'un gamin. Surtout à un âge assez trouble, à treize, quatorze ans tu commences à fleurir... Tel qu'on imagine les études tu as toujours la possibilité de monter une marche quoi. Il se trouve que j'ai monté mais en fait pour descendre aussitôt. Alors que déjà tu regardais un petit peu de haut les autres, tu te retrouves au même niveau après, c'est une humiliation terrible. » (Gilles.)

Aussi l'échec qui comme on s'en doute est d'autant plus intériorisé qu'il intervient tôt dans la biographie, doit-il être entendu aussi comme échec des parents, tout comme de l'appareil scolaire dont les fonctions seraient de vous ramener aux voies toutes tracées et dont il n'est guère besoin de rappeler les *buts* : secrétariat, cuisine ici, bâtiment là...

« Je continuais mes études jusque-là pour être entretenu par mes parents, pour ne pas bosser, voilà... J'ai abandonné l'école vers dix-huit ans, mais j'avais abandonné avant, c'était à partir du moment où j'ai eu une conscience par rapport à la vie, c'est-à-dire par rapport à la dope, par rapport à autre chose que la zone où j'étais... » (Edgar.)

Désormais, le rapport concerne la totalité des précaires. Et ce qui visait tout à l'heure la famille comme origine de *classe*, on le retrouvera déplacé au milieu ou plus précisément à l'identité de classe comme conformation à un ensemble de comportements et à un « style de vie ».

« Et tous les copains de ce CET n'auraient pas imaginé... La plupart se sont mariés tous, très rapidement. C'est un peu la condition de l'ouvrier hein. L'ouvrier, il bosse et puis il se marie tout de suite. Enfin il se marie... des fois il y a l'armée alors il fait l'armée et puis... D'ailleurs même avec beaucoup, ça ne collait plus, certainement aussi sur un problème intellectuel. Par exemple moi je me souviens que je lisais beaucoup les journaux, je lisais des bouquins. La plupart, ça ne les intéressait pas. Il y avait déjà... je sentais déjà une différence d'orientation quoi peut-être. » (Christian.)

On voit combien il importe peu de trouver *un lieu* où s'effectuerait le *clivage*; puisque c'est le clivage qui fait de tout précaire un individu en but à sa famille ou à l'école ou à quelqu'autre « institution » comme structure de classement *réel*. Inutile de ramener à tout prix la diversité à l'unité, ce qui esquisse d'ores et déjà la conceptualisation de la précarité, c'est un commun rapport à la viscosité qui fait que l'être s'empâte dans la production, voit son horizon borné et se clôt dans les images que portent les places, c'est un commun rapport à un insupportable « destin » entendu comme cycle itératif de la production-réparation, comme cercle de la reproduction matérielle et « symbolique » où quelque chose de l'éveil choit, est condamné à choir. Un éveil, un effort dont les précaires du groupe I en leur mouvement de *proversion*, sont assurément la plus parfaite expression :

« Oui, et il y a en fait depuis cinq ou six ans, peut-être plus en fait, ça a totalement changé quoi. C'est vrai qu'aujourd'hui je ne veux pas me considérer comme ayant eu une formation de cuisinier, une formation de manuel. Il y a eu un changement de nature quoi; et ça c'est extraordinaire, tu changes de peau carrément... Ou il y a une... ou il y a des existences parallèles, enfin non plus des existences parallèles, enfin il y a eu une existence qui a disparu et il y a eu une nouvelle naissance. Dans la mesure où tu ne cherches plus ton existence dans les yeux des autres, mais où tu as tes... une espèce d'autonomie dans les exigences, dans le chemin que tu parcours. Mais en fait, le changement de... ce changement de nature n'est

pas total. Je sens toutes les... tout ce qui pèse sur moi aujourd'hui, tout ce qui me... tout ce qui fait que j'ai du mal à marcher, à avancer, à avancer.» (Gilles.)

Etranges propos chez cet étudiant en philosophie qui résume sa vie à cette contradiction : changer de nature, et donne par là-même l'enjeu maximal qui s'exprime dans la précarité.

« Alors, bah, peut-être pour poursuivre le travail que j'ai voulu entreprendre en arrivant à S. En disant il faut que je me remette à bosser, mais que j'étudie les choses convenablement. Mais pour me sortir de mes lieux communs. Ça c'était ma hantise de sortir des banalités en étant sincère. C'est d'ailleurs peut-être le problème des gens dont on parlait à l'instant, ils sont sincères, il n'y a pas à en douter mais ils ne se rendent pas compte que c'est... c'est sur eux-mêmes qu'il faut travailler ; longtemps, et peut-être qu'ils feront des choses dans dix ans seulement. » (Pascal.)

Ces banalités, ces lieux communs dont se défie Pascal ne sont autres que ceux qui sont le « lot du commun », les classes populaires dont il est originaire. Dès lors, se déploie et s'explique l'ensemble de ces discours construits sur la différence, le rejet de l'être ouvrier que nous avons pu observer sur le lieu de travail. Cet être ouvrier est à la fois ce que les précaires ont dû fuir et ce par quoi ils risquent toujours d'être emportés. Inutile d'aller bien loin pour découvrir ceux qui montrent au précaire son « destin », c'est justement ceux qu'il dit fuir, ces « autres lui-même » qu'il a pu tutoyer durant son enfance et son adolescence tout son saoul : ses camarades de classe, ses oncles, ses frères, ses sœurs, ses parents enfin :

« J'ai un frangin que je vois de très très loin. Donc je ne l'aime pas vraiment si tu veux ; dont en tout cas, je n'aimerai pas suivre l'exemple. Maintenant il fait des études d'expertise comptable, rien à voir avec moi. Enfin bon, il réussit bien matériellement ça va. J'ai un oncle, une grand-mère, enfin une tante, une grand-mère et c'est tout. Alors mon oncle, je n'ai jamais trop aimé non plus, il est aussi ouvrier chez Peugeot, il est chef d'atelier. Alors c'est des gens que je critique de plus en plus d'ailleurs enfin, très ouverte-

ment, très largement, je ne m'en prive pas.» (Pascal.)

(A propos de ses parents.) « Ils s'aperçoivent que je vis mieux que mon grand frère qui a une femme et un enfant et qui doit se faire ses sept mille francs par mois et, je ne sais pas il vit cinq fois plus mal que moi ; il a du mal à s'en tirer. En fin de compte, ça, ça vient bien du milieu tu vois. Parce que je suis sûr qu'en plus le boulot qu'il fait c'est un boulot inintéressant également, il se fait du fric et en fin de compte il doit se faire chier. » (Olivier.)

Assurément, ce « destin » ce n'est pas au sens strict celui de la misère en tout cas, ni pour Pascal, ni pour Olivier. Mais c'est chez d'autres le destin de l'aléa, de ces familles ballottées au gré du travail ou d'une impossible promotion, comme ces pères à la carrière mouvementée : agriculteurs ayant perdu leur terre pour devenir agent d'assurances ou cantonnier ; tout comme le « destin » d'une vie réglée, organisée sur la répétition du travail, toute entière consumée. Dépense malheureuse au dire des précaires puisqu'elle est sans *création* et sans épanouissement et puisqu'elle se soldera parfois par la *mort* avant la retraite : comme ces grands-pères, ces oncles, ce père, cette mère à l'égal de ce « petit cheval » de Paul Fort « sans printemps », absolument !

Qu'elle se développe dans un climat acrimonieux ou dans un climat de mutuelle tolérance, on comprend en quoi cette différenciation, cette séparation est une intime exigence ; et si nous sommes bien d'accord avec Pierre Bourdieu pour dire à partir de notre recherche que le « voisinage social, lieu de la dernière différence, a toutes les chances d'être aussi le point de la plus grande tension »¹, ce n'est point pour retrouver le concept de distinction, bien au contraire, il y va d'une question d'être dont les enjeux sont palpables et irréductibles à un avoir.

Mais si tout est apparemment clair pour les précaires d'origine populaire, comment expliquer ce phénomène pour ceux d'origine « petite bourgeoise » ?

A vrai dire le processus est presque symétriquement l'inverse. Bien sûr, on peut imputer à l'enfant apparemment dif-

1. Pierre BOURDIEU, *Le Sens pratique*, Editions de Minuit, 1980, p. 238.

ficile en matière de scolarité que fut Eric — passant d'institutions parallèles en institutions parallèles — la responsabilité de son échec au bac et donc la cause de son déclassement. Mais ceci expliquerait-il vraiment quelque chose ? On s'en doute, les enfants qui ratent leur scolarité, lorsqu'ils sont d'origine bourgeoise ou même issus des fractions hautes de la petite bourgeoisie, comme c'est ici le cas, trouvent toujours moyen de se « reclasser » par quelque « capital » que ce soit. Si ce n'est point ce qui s'est produit, c'est qu'Eric en raison d'un autre imaginaire, s'était déjà désintéressé des privilèges matériels ou symboliques (distinctions) qui sont le propre de sa classe d'origine. De fait sa rupture avec cette dernière est toute aussi grande que celle des précaires d'origine populaire avec la leur, Eric au moment de l'interview voulait être agent d'espace vert ! Il en va pareillement pour Laurent, même s'il faut tenir compte de son jeune âge, abandonnant l'école peu avant le bac et tour à tour proche du trotskysme et des « autonomes ». Pour comprendre ces déclassements, qui sont aussi pour partie des auto-déclassements, il faut bien entendu évoquer les « grands imaginaires » qui ont marqué notre temps depuis Mai 68 et recouvrir la critique de la classe et de la « fonction » par laquelle il faut toujours en passer pour être précaire. Mais à quoi bon insister, la dimension de la « clôture » est tout aussi grande chez l'ouvrier que chez le cadre, même si pour le premier la pesanteur des conditions matérielles et donc le processus « social » et général d'assignation aux places est surmultiplié. N'est-ce pas Pascal et Olivier (respectivement des groupes I et II) qui critiquaient « l'image du cadre » comme adéquation à la fonction, comme subsomption de l'être à la fonction. Qu'ils soient d'origine populaire ou petite bourgeoise, les précaires ont à éviter toute vie « solidifiée », et par là même toute image figée.

Au regard des précaires il semble que le propre des inégalités de classe ne tienne pas à « l'investiture des places » ; à vrai dire « les hommes à qualités » sont pour le moins guindés dans des habits vieillots, compulsifs dans la rumination de leur passé ; la différence tient aux moyens d'accès à... d'accès à la « liberté ». Mais, pour finir, il est une autre manière de dire tout cela — c'est en fait comme on le verra la même mais

elle a toutefois l'avantage de moins engager le locuteur —, dire tout simplement qu'on ne veut point vieillir :

« Bon, soit tu te fais ta petite vie à toi, à part quoi, dedans mais... ou tu restes carrément à côté, c'est pas non plus facile. Mais non, je ne me vois pas vivre comme la plupart des gens : tranquille, un petit boulot, huit heures par jour, tu rentres, tu te couches, tu te fais à manger avant, si tu as encore faim, si tu as encore le courage. Enfin bon je ne m'y vois pas là-dedans. Peut-être qu'un jour je mènerais cette vie-là, j'en sais rien. Mais pour l'instant non. Pour l'instant, je ne me sens pas vraiment adulte, bien que j'ai dépassé l'âge (rire). Je me sens, je ne sais pas... Je regarde encore, tu vois, les gens enfin les adultes et tout ça, je les regarde encore de loin. Je ne m'y inclus pas dedans, parce que je n'ai pas envie de rentrer dans ce monde-là, je m'y sens trop mal à l'aise et ça ne m'attire pas du tout. Même plus que ça, ça me fait fuir carrément... »
(Ghislaine — 1954.)

La logique d'extraction, par laquelle les précaires ne disent plus « d'où ils viennent » mais ce dont ils ont dû se dégager, ce qu'ils ont dû fuir, si on la pousse dans ses retranchements ultimes, conduit à considérer que le précaire est un être « sans profondeur », un être des « surfaces » ; on retrouverait là cette forme d'expression, à l'opposé de l'enracinement dans la terre, le terroir, que sont les sociabilités nomades circulant sur le relief social loin des rigidités des voisinages. Toutefois, au milieu de ce cours qu'à la manière d'un navire ayant perdu amarres et haleurs les précaires dérivent, on peut distinguer déjà un point lumineux, quelque phare, île ou port. Car ce parcours des sociabilités qu'on avait fait synchroniquement il faut à présent l'envisager diachroniquement. On y perçoit alors ce trait insistant de quelque *rencontre* plus particulièrement importante. L'aventure, là encore, est d'autant plus forte qu'elle est liée aux précaires de l'accomplissement.

« Il y a eu la rencontre de ma mère adoptive qui a été quelque chose d'essentiel, ça je peux dire que vraiment c'est... c'est un des éléments principaux de ma vie quoi, certainement. Quoi qu'il arrive après, ça c'est quelque chose qui me... qui m'a marqué à un point

incroyable. Enfin, tu ne connais pas la mère de F. mais c'est quelqu'un d'assez exceptionnel, il faut dire ce qui est, c'est une femme assez extraordinaire.» (Brigitte.)

« J'ai toujours eu l'impression en y repensant que je manquais de modèles pour m'identifier. Je n'avais que les mass media si tu veux, ou alors les gens que je pouvais rencontrer en dehors de mon milieu d'origine. Et le premier c'était mon prof de dessin. Alors lui, j'ai su très vite que c'était un orphelin, qu'il avait été élevé par sa tante à Paris et qu'il avait beaucoup bossé pour rentrer aux Beaux-Arts et pour devenir prof. » (Pascal.)

Faut-il voir dans l'orphelin réel le double de l'orphelin symbolique qu'est Pascal ? En tout cas, l'adolescent livré à l'abandon, détaché de son noyau familial, se retrouve à l'instant dans un « père symbolique » : « C'était vraiment mon parrain ce type-là, ou mon père presque » dira Pascal. Et tout comme pour la « mère adoptive » de Brigitte il faudra qu'il soit presque artiste.

Pour expliquer cette exigence de la rencontre, il suffit d'écouter Pascal, il nous fait son auto-analyse sociologique : qui donc rencontrer de « l'ailleurs » lorsqu'on est enfant des classes populaires sinon celui qui est au plus près de son quotidien : un enseignant. N'est-ce pas déjà celui-ci qui pose l'existence d'un autre univers ou plus précisément esquisse le passage vers l'ailleurs du « destin » ? Mais si « par chance » pour Pascal le lycée s'est prêté à une mutuelle reconnaissance, il n'en a pas été de même pour les autres, d'autant plus qu'ils avaient affaire au CET. Ce sera alors au « hasard » de provoquer la rencontre.

Toutefois, il ne faudrait pas derechef imputer ce violent reniement d'une famille pour une « autre » à tous les précaires, celui-ci n'est que la formulation limite que nous ayons pu relever. Pour les précaires des groupes II et III la « rencontre » sera peut-être tout aussi importante en qualité mais jamais en intensité. Ce qui aussi explique leurs différences :

« J'ai commencé à vraiment décrocher de l'école au début de la troisième, j'ai commencé à me poser des questions quoi. C'est-à-dire, j'ai fait un camp à la fin de ma quatrième et là, je suis tombé sur une équipe

d'animateurs, c'étaient des anars et là ça a commencé à me mettre des trucs dans la tête. J'ai commencé à réfléchir et puis je me suis barré.» (Henri.)

Détour par l'autre qui montre, indique une voie nouvelle à la vie, mais aussi bien souvent détour par les « subcultures adolescentes » où « l'apparente » singularité précaire retrouve une nouvelle fois les imaginaires d'un temps tout comme leur ressac.

Les imaginaires de la route, du « routard », rejoignent le « nomadisme » précaire d'aujourd'hui, et les voyages en auto-stop ne furent pas seulement l'occasion de se déplacer gratis. Au matérialisme « vulgaire » on préfère encore la voix de la tradition : « Ils forment la jeunesse » ; bien que pour le malheur de la morale la formation soit ici toujours bancale, de bric et de broc.

« Et bien je me suis retrouvée place de la Bourse à essayer de me cacher de mon père... c'était chouette quoi. Enfin, je ne sais pas, tu peux imaginer plusieurs mecs à jouer de la guitare, à chanter, à être libre, à faire ce qu'on voulait... à bouffer comme on voulait... Alors on faisait la manche parce qu'on n'avait pas d'argent (silence). Pour moi c'était un monde complètement différent de celui que j'avais connu, c'était très très excitant. (...) Et puis tu avais l'impression que tu pouvais parler à tout le monde, je veux dire, tous ces jeunes qui se retrouvaient là, il y en avait de tous les pays et bien soudain tu pouvais parler anglais alors qu'à l'école je ne parlais jamais anglais. Et puis... et puis tu avais plein de copains d'un seul coup alors que tu étais tout seul avant. Et il y en avait qui étaient vachement sympa et puis il y en avait qui étaient des voyous, mais enfin ce n'était pas grave. Alors on est parti pour l'Afghanistan... » (Nadia.)

Cet Afghanistan de rêve, Linda ne le verra jamais. L'adolescente fugueuse n'apprendra, en une brève leçon, que le caractère sordide de la prison, toutefois aura-t-elle eu au moins le temps de rencontrer cette fraternité et cette affection qui lui manquaient tant. Par ailleurs, « la route » ne s'épuise pas dans ces sociabilités collectives et qui, pour ainsi dire, finissent

toujours par être de « similitude » ; elle est aussi l'occasion aux sociabilités de « différence » : la découverte des singularités, la révélation de sa propre singularité.

« Le fait de m'être libéré, un petit peu libéré des servitudes, celles du travail, ce désir d'ouverture, et le fait que pour les gens j'étais une anomalie dans le système quoi. Enfin d'être un ouvrier et de faire un voyage initiatique qui en fait n'est jamais fait par le monde ouvrier, enfin, qui est fait par le monde étudiant, par un milieu plus aisé, qui est justement ouvert sur le savoir. Et ça je crois que ça m'a façonné terriblement ; enfin pendant un temps. Je me suis aperçu le jour où je ne me considérais plus comme... comme ouvrier, ça a cessé, c'est très étrange. Dans la mesure où pendant cette période je me présentais comme un jeune ouvrier et les gens me faisaient sentir ma singularité quoi. Et donc j'avais l'impression d'échapper, d'échapper justement... d'échapper au milieu et puis peut-être à... d'être une anomalie dans le système, c'est-à-dire un type qui ne joue pas le jeu quoi. Qui est à la fois dans deux milieux différents, qui erre. » (Gilles.)

Dans sa traversée solitaire des ailleurs géographiques et sociaux Gilles fera l'expérience de son dédoublement, il découvrira ce qu'il ignorait encore, à savoir qu'il était déjà autre, autre à lui-même. Quant à Agnès, elle trouvera dans la fugue l'occasion du renversement de son horizon de classe par la rencontre de marginaux, certes relativement aisés, mais qui n'avaient pas hésité à transformer radicalement et leurs sources de revenu et leur mode de vie.

A nouveau ces aventures sont impensables à partir de la stricte subjectivité, il faut bien entendu que l'histoire contemporaine pénètre avec fracas ; mais il n'est pas encore temps, gardons seulement à l'idée que décidément, dans ces « déshérences », dans cette manière de ne point être fidèle à ses origines, de ne point y rester enchaîné, que dans ces tutoiements de monde et d'espace se donnait l'intime nécessité d'un autre à chercher.

A vrai dire l'essentiel n'est pas tant que ce passage à l'autre ait été présupposé, ou *a contrario* purement « accidentel », ni même qu'il ait été réel plutôt que virtuel : il tient de fait à ce

que le bouleversement de la trajectoire précaire n'a point pour cause quelque fait économique ou social mais un événement culturel. L'autre n'est justement que le moment de l'« ouverture »...

Que l'on retrouve, avec l'adolescente au grand-père général, au père escroc, et qui sera vendeuse de fleurs, « mancheuse », comme avec le jeune ouvrier nomade « errant à la fois entre deux milieux différents », la formule parkienne du *marginal man* (« L'individu qui se trouve aux marges de deux cultures et qui n'est pleinement adapté à aucune. »²) n'est donc plus pour nous surprendre, puisque c'est bien souvent un processus « d'acculturation » qui fait la précarité. Pourtant ici, nul caractère de masse, nulle seconde génération qui bien entendu sera suivie d'une « troisième », qui à force de temps *s'assimilera* ; seulement une expérience solitaire, singulière et *peut-être* sans descendance.

2. Trouver sa forme d'expression

L'on peut à présent repenser la spécificité des formes de consommation précaire, tout comme la question essentielle du temps ; passer du rapport à l'autre comme processus « d'acculturation » au rapport à soi comme « enjeu d'être ». Dans le mouvement d'« éclaircissement » où le précaire — et plus particulièrement celui d'origine populaire — se fait autre à lui-même, autre à sa classe, s'exprime le dégagement de l'ordre des classes comme conditions concrètes matérielles de prohibition du temps, des « formes », des stylisations. En cela — et d'autant plus qu'il est plus démuné en titres scolaires — le précaire se rebelle contre la place et les comportements que l'ordre social lui assignait, et il importe peu pour la thèse qu'il en soit tout à fait conscient. Assurément les précaires semblent avoir pris le chemin le plus difficile, mais ne voit-on pas qu'il n'y avait que celui-là ? Ne voit-on pas, par ailleurs, qu'au drame de la

2. Robert Ezra PARK, « Personality and Cultural Conflict » in *The Collected Papers of R.E. Park*, vol. I (Race and Culture), The Free Press of Glencoe, USA, 1960, p. 370.

besogne quotidienne ils opposent l'ivresse de la création ou le « bonheur » d'être débarrassé des « conventions ».

Aussi, pour la fille de l'employé de banque, qui aurait dû devenir secrétaire, et qui découvrit la sculpture lors d'un séjour en hôpital psychiatrique, le plaisir de créer mérite bien quelques privations.

« Parce que le travail c'est fatigant ! (rire) Je suis une glandeuse... Et je trouve que les gens ne pensent plus pareil après, je trouve que ça bouche l'esprit... Parce que quand on est dans son travail... on ne pense pas. C'est comme le sport, quand on fait du sport on ne pense pas du tout, pendant un moment quoi. Moi j'ai la chance... moi quand je suis sur une sculpture, et bien je pense en même temps. Bon, je pense à ce que je fais évidemment. Mais des fois je me surprends à penser à plein de choses qui n'ont rien à voir. Et ça, c'est bien. Moi j'adore réfléchir à plein de sujets, et si on m'enlève ça, je ne suis plus rien, tu vois... » (Barbara.)

Aussi pour la fille d'ouvrier qui aujourd'hui fait des petits boulots de secrétariat est-ce dans l'activité de romancière qu'il y va de son être :

« Tu ne sais déjà pas pourquoi tu es là, si en plus tu ne sers à rien, il n'y a plus moyen de s'en sortir (rire). Ou alors tu t'en sors par une irresponsabilité totale. Enfin, je ne sais pas, peut-être que c'est possible, mais moi ça ne m'intéresse pas tellement non plus comme, comme attitude. Si tu veux, je crois qu'avec l'écriture, je pensais que c'était possible, que ce que j'avais à dire serait suffisamment fort pour que ça modifie quelque chose. Bon je ne dis pas modifier la face du monde, bon je ne suis pas... je suis pas idiot et puis je sais que... mais enfin bon, ça pourrait changer quelque chose. Et puis maintenant bon, je me dis que si je veux vraiment écrire quelque chose qui change la face du monde, il va falloir que ce soit fort et puis il va falloir que ça dise les choses essentielles (rire). Et je ne m'en sens pas du tout capable, enfin pas actuellement. Vraiment pas du tout. Je me rends compte que je ne sais rien et que je ne suis pas prête de savoir grand-chose et qu'avant il va falloir que je fasse un sacré... un sacré mouvement quoi. » (Brigitte.)

Peu nous importe que Brigitte, en le déniait, nous assure qu'elle a le désir de changer par l'écriture la « face du monde », ce problème n'est pas de notre ressort. Il s'avère que la réalisation d'elle-même passe par l'écriture. A ses propos font écho ceux de Gilles et de Pascal portés qu'ils sont par leur « vocation » philosophique ou musicale. Ne doit-on pas une nouvelle fois trouver étrange que ce soit par ce qui ne fait pas consistance que chacun à sa manière veuille faire trace ? Question idiote bien entendu puisque c'est dans le registre de l'art que l'enjeu de la trace est maximal. Le travail d'artiste est par excellence lié au temps ; par quelque manière l'art, c'est justement durer, signer, insister ; soit, en un sens, une expérience dont l'existence populaire a toujours été proscrite : « gens qui ne sont que de nombre » ou « larges masses ».

Quant aux précaires des groupes II et III, pouvoir consacrer du temps à sa vie veut dire pour eux, d'une part réaliser ce qui jusqu'alors n'avait pu être *fait* en raison des contraintes matérielles qu'imposait une vie consacrée au labeur, mais surtout accéder enfin aux formes *d'expression* que l'on avait manquées et que la force de l'habitude ou les jugements des intimes avaient insensiblement interdites.

« Parce que je suis quelqu'un... je suis toujours... on m'a toujours cataloguée quand j'étais gosse, d'être inhabile, maladroite et tout ce qu'on veut... J'ai jamais été douée pour les langues, et là je vais apprendre l'anglais, très sérieusement. Et puis, après tout, il y a ça aussi, l'idée de faire de nouvelles choses. J'ai toujours dit " bon, bon ça c'est pas pour moi... ", je passais à côté. J'ai aussi envie de commencer la musique. » (Cécile.)

Et s'il ne s'agit plus comme avec le groupe précédent de trouver un sentiment de plénitude à partir d'un art, il y va tout autant d'un *dire* :

« Et moi j'ai commencé à vivre à partir du moment où j'ai échappé au milieu familial, l'école, à tout ça. Mais ce que la famille représentait avant tout c'était un moyen — ça c'est sûr, où je ne pouvais pas m'expri-

mer. En plus accentué par l'école. C'est sûr que j'avais un sale caractère, mais qui a dû naître de là. C'est que dès l'instant où je voulais m'exprimer, j'étais réprimé. Dès l'instant que je voulais dire quelque chose j'avais tort et ainsi de suite quoi. Dès l'instant où je voulais parler heu... j'étais un mauvais élève heu... un bon élève ne parle pas.» (Christian.)

Parole blessée, étouffée, qu'il faut instaurer, réinstaurer dans l'espace social, face à « l'univers à l'envers » où le « bon élève ne parle pas » parce qu'il n'est point destiné à bavarder mais à produire. Mais parce qu'aussi, dire, c'est le premier pas qui conduit de l'épuisement « silencieux » dans le labeur, à ce retournement qui fait que quelque chose échappe à la fatalité, rompt avec la conformité « muette » à l'ordre des places. Dire, c'est par excellence commencer à « entr'apercevoir » le *défaut* sous la bonne marche du monde. La voie est désormais ouverte aux questionnements, aux inlassables jugements, certes avec des hauts et des bas suivant les interviewés, mais assurément bien plus que la sociologie, habituellement, n'en prête aux classes populaires.

Pour celui qui ne se suffit plus des « lieux communs », il faut du temps pour réfléchir, pour comprendre, chercher ou pour plus simplement ne plus mener la vie des autres. Il se fait donc « homme de loisir » non sans difficulté d'ailleurs, ce « loisir-extra » il ne lui est pas donné par avance dans les conditions de reproduction matérielles et culturelles de sa classe : il doit le prendre « sur lui » ou, comme on l'a déjà entrevu, sur le social.

A ces problèmes de création, de réflexion, de temps, les précaires n'ont pas strictement répondu par le désir d'investir la place de « l'autre » de l'autre classe, d'en endosser les habits comme les emblèmes. On y perd décidément trop de choses, comme si « l'en-haut » n'était que la duplication de « l'en-bas », la condamnation matérielle et l'assignation effective à une condition en moins. Les précaires au moins pour un temps sont donc « ailleurs », se disent « ailleurs ». Mais à force d'abandon, de ruptures, d'évasions par lesquels tout précaire exprime sa dérélition, ne se dessine point un vide social, *a contrario*, les activités culturelles (au sens large) constituent un processus

de saturation d'un lieu qui serait *hors place*. Nulle chute ici qui, à la manière d'une « clochardisation » sombrerait dans la béance du social ; vie où il n'y aurait plus rien à *dire*, faute de vouloir *exister*, et où se retrouverait l'en-deçà encore plus vain de la répétition laborieuse, dans un affairément stérile organisé autour de l'alcool ou bien de la drogue³. Bien entendu, cet « ailleurs », les précaires du groupe I l'ont, ce n'est autre que le lieu de *l'art*, seulement cela ne suffit qu'à moitié et n'explique point la situation des précaires des groupes II ou III.

En fait, il faut du « sens » pour ce « non-lieu », un travail de « tissage symbolique ». Ce tissage, s'il n'est pas à proprement parler fait des activités culturelles, se nourrit de leur pulvérisation comme de ce temps à claire-voie qui peuple la vie quotidienne. Ainsi la dimension culturelle de la précarité semble opérer à deux niveaux comme réflexion, création, sociabilités, et comme ce qui maintient ferme « l'ouverture », la défend dans la critique de l'ordre et des fonctions sociales. On ne sera donc pas surpris qu'au terme de ce parcours qui revient sur lui-même, qu'après le thème de l'éveil, le thème du mensonge. Ce soit dans quelques discours limites la critique de la « doxa » qui fasse son apparition :

« Avec les ouvriers... la discussion, elle allait quand même pas loin, dans la mesure où le sujet était plus près du litre de rouge que de la situation économique de l'époque quoi. Quand quelqu'un lisait le journal, il lisait "le Parisien libéré". Et puis alors, avec toute l'opinion, enfin ça c'est le phénomène de l'opinion. Je me suis rendu compte que l'opinion chez les ouvriers ou l'opinion chez les cadres, ils ont juste une façon de la dire différente, mais ils fonctionnent toujours en répétant ce qu'ils ont lu. Rarement en analysant quel-

3. L'analyse rencontre cependant deux exceptions : dans une faible mesure, Maurice, si l'on s'appuie sur les représentations parfois dérisoires qu'il a données de lui-même, et, dans une dimension beaucoup plus importante, Laurent. Le support de cette différence vis-à-vis des autres interviewés tient pour l'essentiel au thème de la vanité de la vie et du monde ». Enfin, si c'est à travers la culture que les précaires défendent leur lieu de parole et de vie, leur inégal rapport à celle-ci délimite en un sens les plus ou moins grands périls de chacun d'entre eux devant le risque de « chute ».

que chose. Bien sûr, les ouvriers ils analysent pas eux, ils en ont pas les moyens. Enfin, comme je n'analysais pas beaucoup à l'époque... Et je fonctionnais comme eux, à l'opinion, en jetant un truc. C'était généralement différent mais... c'est là que ça éclatait.» (Christian.)

N'est-ce pas ce que nous disait Jean-Claude par sa défiance face aux lieux communs mais surtout sa méfiance face à la naïveté populaire toujours prête à prendre pour « argent comptant » les « catéchismes » de l'en-haut ?

Les cultures précaires vont des lectures de Tom Woolf (Olivier) à celles de Nietzsche (Joël), des propos sur le Bauhaus (Christian) comme à ceux sur la bioénergie (Cécile) ; elles constituent autant de formes d'autodidaxie, et repeuplent l'univers social d'une sorte de savoir de « contrebande ». Car si les précaires ne se cultivent pas dans les formes du bourgeois du XVIII^e siècle et si le but apparent de leurs bavardages ou de leurs sociabilités n'est pas « un usage public de la raison »⁴, on peut cependant s'interroger sur ces tissus discursifs qui courent à l'écart ou en deçà des grands canaux « d'inféodation » et de « vassalisation » du public véhiculant tout autant une « réappropriation » de l'information que des savoirs bricolés, incertains, nouveaux. Ce qui s'offre alors, ce n'est pas une « sub-culture » technique à l'égal d'une certaine autodidaxie professionnelle, mais plutôt un travail négatif, un travail critique qui n'attend point toutefois pour avancer déjà quelques savoirs positifs puisqu'ils sont au plus près du quotidien et qu'ils ont pu être expérimentés ou médités *par soi-même* ; comme chez certains ces discours médicaux, diététiques par lesquels ils échappent encore à la médecine et à l'alimentation de la « réparation » inférée à la rationalité technique et productiviste.

S'il faut en appeler à la « figure de l'autodidacte », plutôt que l'être d'aspect visqueux que nous décrit *Antoine Roquentin*⁵, mieux vaut celui que nous dépeint en teintes douces Richard Hoggart. Mais attention : aux nouveaux rapprochements

4. Jürgen HABERMAS, *L'Espace public — Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la sphère bourgeoise*, Payot, 1978.

5. Jean-Paul SARTRE, *la Nausée*, Éditions Gallimard, Coll. Folio, 1973.

à travers le temps, nouvel « effet d'image » ; pourtant dans ces dernières pages de la « Culture du pauvre » quelque chose ne résonne-t-il pas jusqu'aux précaires d'aujourd'hui ?

« C'est comme si ce transplanté s'était anémié à force d'examiner ses racines ; il s'est " clochardisé " intellectuellement et spirituellement. Il passe son temps à se poser des questions et à craindre d'en trouver les réponses. L'idéalisme confus des déracinés et leur velléitarisme les empêcheront toujours de s'intégrer complètement à la société et d'en accepter l'idéologie " arriviste ". Ils ne peuvent renoncer à " faire quelque chose ". S'il y a de la mesquinerie dans leur complaisance et leur apitoiement sur eux-mêmes, ils ont aussi leurs qualités éthiques. Dans une société où des forces puissantes tendent à réduire de larges couches de la population à un état de réceptivité passive, cette minorité de déracinés et d'insatisfaits constitue un peu de sel de la terre. Ils posent des questions, même si ce ne sont pas exactement celles qu'ils se posent et ces questions nous concernent tous. »⁶

3. Une manière d'être qui boite...

L'attitude du précaire est une attitude penchée, il est penché sur lui-même. Que ce soit dans le mouvement de perversion quelque peu « égocentrique » du type I, où il est question d'un moi jouant son idéal, ou dans les questionnements psychologiques du groupe III ; que ce soit dans le « narcissisme » d'un mode de vie consacré à l'épanouissement comme pour le type II, il y a un incessant retour à soi qui pose la personnalité comme singularité :

« C'est vrai que c'est très étonnant, je ne sais pas si ça correspond à ma génération, mais enfin, je ne me suis jamais posé la question de savoir quelle était mon origine. Le fait est que je ne me suis jamais posé la question, tout simplement. Pour moi, ce n'était pas une question pertinente de savoir d'où tu viens. Et est-ce

⁶ Richard HOGGART, *la Culture du pauvre*, Editions de Minuit, 1978, p. 375.

que ton milieu de faci... te façonne. Mais je sais pas aussi, d'être en face de son narcissisme enfin, c'est... peut-être de la mélancolie, c'est finalement de ne pas se croire un produit de l'histoire quoi. En fait, c'est vrai qu'on ne peut pas parler de l'histoire, on est tellement enghé dans la réalité. C'est vrai que j'ai l'impression d'avoir une expérience, une vie très singulière.» (Gilles.)

Ce n'est qu'une hypothèse, mais c'est aussi par cette singularité où concourt l'ensemble des thèmes de la précarité que s'explique un certain « débordement » discursif, une certaine « ratiocination » sur le monde. Pour celui qui — pour le dire à la manière de Sartre — vit à travers sa « libre praxis » la réalisation de son destin, le discours s'épuise dans la matière, rien n'échappe et rien n'est à questionner, « tout » se donne dans le rythme du travail et de la carrière. Ici, la singularité, c'est aussi avoir le besoin de s'expliquer, voire même d'avouer qu'on ne s'explique pas. Toutefois, ce mouvement centrifuge ne prend sens que si on l'entend comme *déchirement*. Le « désenghement » de la viscosité de classe, c'est aussi l'abandon à soi, l'esseulement, la déréliction :

« Dans les deux cas (ouvriers ou employés) je me sentais de toute façon isolé. C'est peut-être quelque chose que je ressens que là je t'ai dit plusieurs fois : que je ressens ça ! J'ai toujours besoin de chercher et en fait plus je cherche... plus je trouve pour moi et moins je trouve pour les autres. C'est-à-dire plus ça devient inexplicable d'ailleurs. Là c'est la première fois depuis très longtemps que j'explique tout ça. J'intériorise et je m'explique tout ça dans ma tête. J'en sors des petits morceaux des fois à certaines personnes qui peuvent sui... être intéressées. Pas suivre, mais être intéressées. Et puis c'est peut-être parce que je ne suis pas clair aussi. » (Christian.)

Explicite ou implicite, apaisée ou non par des sociabilités en forme de « collections » procédant par sommation de singularités, la déréliction ne peut être que là. C'est le drame social du « transfuge » qui a fui l'ordre des places et qui tout comme le nomade n'est jamais à proprement parler chez soi,

sous peine de s'échouer chez l'autre. La parole esseulée elle aussi ne se comprend qu'au regard de qui « veut bien entendre » et reste suspendue, étrangère aux êtres du classement, aux biens placés.

Mais justement, pour celui qui va en tâchant de suturer l'ailleurs de sa parole « symboliquement », il reste le problème du « réel » à qui il a tourné le dos. Pour le sociologue celui-ci se résume à quelques mots : ouvrier, petit bourgeois, classe moyenne, bourgeois... mais le précaire, lui, sait trop bien de quoi « il ressort »... de cette marque qui n'est autre que celle de la place.

Retour à la « petite musique » lancinante de l'indignité et de l'infâmie ; le questionnement précaire tel que nous avons pu l'envisager jusqu'à présent se résume en ces termes : *Comment être autre ?* Au bout du parcours, l'enjeu se double : *Comment être autre et le « même » ?* Pour le dire plus simplement comment être coursier-livreur et autre, comment être standardiste, secrétaire et autre ?

Sur le chemin de la différence de soi à soi, on ne trouve pas la totalité des enquêtés ; aléas de l'interview certes, mais aussi logique interne au classement lui-même, puisque à mesure que l'on monte dans la « hiérarchie sociale » (comme Cécile ou Christian) le caractère stigmatisant, proprement classant du travail se fait moins sentir, et puisque ainsi la différence peut plus facilement se soutenir dans la seule extériorité. Se diviser de la majeure partie de ses « collègues », être autre à l'identité de dessinateur projeteur, n'implique pas fondamentalement qu'on vive celle-ci sur un mode difficile. Au contraire, c'est alors l'indifférence qui prime puisque l'on est ailleurs. En bref, on n'a pas à prendre sur soi cette vague identité socioprofessionnelle. La différence de soi à soi apparaît donc essentiellement lorsque la puissance d'assignation sociale est maximale. Elle concerne ainsi plus particulièrement les interviewés effectivement « au plus bas » de l'échelle du classement. Sous le poids ravalant du travail que faire ?

« J'ai du mal à me situer socialement... Oui, j'ai du mal parce qu'il faut que je me mette dans un groupé ;

ah ! je ne suis pas dans les riches de toute façon, je ne suis pas dans les riches, c'est sûr. Mais je pense que, socialement, au niveau fric je gagne mieux qu'un ouvrier. Moi je me demande pour... je ne sais pas si je gagne mieux ma vie mais en tout cas... ouais enfin si. Je me situe comme un individu, individuellement, ou alors avec cette frange de mecs qu'il y a... enfin tous ces gens-là, mais j'arrive... je sais pas ce que c'est... c'est la marge ? C'est quoi c'est... tous ces types qui vivent comme moi quoi, qui essaient de se démerder à... dans les coursiers, c'est vraiment du boulot où tu n'as que des mecs comme ça. Au niveau politique j'aurais tendance à me situer dans les écoles libertaires. Mais je ne sais pas comment... je sais pas, ouais, c'est... avec les magouilleurs, les mecs qui se démerdent, tous ces gens-là. Ah ! je ne suis pas ouvrier, c'est pas vrai, je serais trop abîmé. » (Henri.)

Evidemment en oblitérant le « réel », en lui tournant résolument le dos, on fait en « imagination » mourir la différence. On continue sur les traverses de « l'ailleurs », apparemment délesté du poids des identités socialement déterminées. Mais la rouerie est un peu trop naïve ; pour celui qui sait à quoi il tourne le dos, il n'est qu'une solution, prendre sur soi l'identité à laquelle le travail l'assigne mais en portant en son sein l'altérité.

Alors, l'intériorité « réelle » se double d'une extériorité « symbolique » :

« En plus, le milieu ouvrier, moi je sais que je suis issu du milieu ouvrier, mais je ne peux pas me considérer comme un ouvrier dans le sens où même ma situation, ma situation sociale est celle d'un ouvrier précaire, donc pas un ouvrier à plein temps. Et puis culturellement en plus, je ne suis plus un ouvrier si tu veux ; c'est comme on dit tu es un homme par exemple, c'est pas vrai tu n'es pas un homme, quand tu es né tu étais un homme, mais maintenant tu es autre chose, tu es l'appropriation de la vie, tu es ton analyse des choses. Pareil moi, au début j'ai commencé à m'ouvrir les yeux, petit à petit j'ai commencé à aborder une certaine culture, une culture que je n'avais jamais

abordée dans mon milieu familial ou à l'école ; c'est un peu être autodidacte. » (Joël.)

De ce moment du dédoublement de l'être qui fait que l'on se maintient fermement dans la contradiction à laquelle on est voué : être autre et le même, Gilles nous en a lui aussi parlé. Mais justement, il semble à présent vouloir le dépasser. Dès lors au précaire du clivage évanouissant, de l'éclipse, qui énonce son identité tout en la renonçant, au précaire du clivage conservé, maintenant fait place un précaire à l'être séparé où ce qui est de « l'autre » doit radicalement l'emporter sur ce qui reste du « même ». La position doit se fonder sur un certain réel : celui que peut prêter le statut d'artiste ou d'étudiant ; mais gare, à trop oublier ses « racines » à force de proversion on risque de prendre violemment sur soi (psychologiquement, intellectuellement) ses propres échecs, ses propres difficultés, alors qu'elles ont pour fondement un drame qui demeure *social*.

« Non, c'est l'idée, l'impression d'avoir une double existence quoi. L'une publique et l'autre plus secrète, que je cache. Qui pour moi me semble être la plus importante. Celle finalement qui devrait être montrée. Mais alors là, c'est vraiment lié au fric hein... ça serait de réaliser... Je veux dire que le fric ce serait de montrer, de révéler cette existence qui apparemment me tient à cœur, et qui semble la plus importante. Et ce qui est effectivement significatif, c'est de ne pas y arriver, quoi. » (Gilles.)

Après tant de propos consacrés à rompre avec l'autre, investi qu'il est des habits de la fonctionnalité productive et dont la forme la plus « opaque », la plus « obscure » serait l'ouvrier, il fallait bien en venir à ce qui en soi rompt avec soi, à cette manière tourmentée, contournée de vivre l'identité. Mais il y allait aussi de mettre celui qui fuit les places au regard du réel de celles-ci, de rappeler ce qui est au cœur de l'exigence scientifique, savoir qu'outre sa prétention à l'ailleurs », le précaire est toujours « ici ». Nier « l'ici », le « réel », ce serait se laisser jouer par les illusions ou par les leurres. Nier l'ailleurs, ce serait s'interdire de penser la différence et le changement, la tension soutenue par le discours. Devant l'alternative phy-

sique sociale ou phénoménologie sociale⁷, on a donc rejeté toute forme d'unilatéralité. Et si les psychanalystes font sans doute bon usage du concept de dénégation, on a préféré en toute honnêteté le leur abandonner. En effet, l'emploi par la sociologie de ce concept a pour conséquence, non pas tant de montrer la classe derrière ce qui se dit « hors classe », que de faire de ce « hors classe » l'ultime rouerie (consciente ou inconsciente) de celui qui se classe. En cela, la dénégation établit que toute forme de non-classement n'est qu'un classement grimé, ou autrement dit un classement formulé « à l'envers ». Bref, elle en vient à rabattre sur les places tout ce qui se donne comme ailleurs, à ramener tout ce qui du social est en travail dans les représentations à la « loi » de ce qui est déjà là « en réalité ». On voit combien le concept est commode. Il apprend à qui veut bien l'entendre, non pas que le réel l'emporte sur le rêve, ce qui, malheureusement est bien souvent le cas, mais que le rêve n'est que la *grimace* du réel. Et dès lors, la sociologie qui se propose de « faire toucher du doigt (...) et tâcher de forcer le retour du refoulé en niant la dénégation sous toutes ses formes »⁸ peut ramener tous les rêveurs à l'ordre, afin que *nul ne manque à sa place*.

S'il est toujours possible de classer les « déclassés », soit tout bonnement d'indiquer leur place dans les rapports (sociaux) de production, on croit pouvoir dire que ce qui constitue l'essentiel d'une sociologie du « déclassement » réside dans l'exigence de tenir tous ensemble et les représentations et les places dans les rapports (sociaux) de production, sans que l'un ou l'autre des deux termes ne soit analysé comme l'aspect non pas dominant mais déterminant de la contradiction. Avec les précaires on pense avoir montré et démontré en quoi il y a bien la « quête subjective », le rêve d'un ailleurs du social — c'est-à-dire d'un ailleurs à son ordre —, irréductible à la logique des stratégies de reconversion. L'aventure précaire, lorsqu'elle

7. Pour un exposé clair et didactique de ces deux notions, le lecteur pourra à toutes fins utiles se reporter à l'ouvrage de Pierre BOURDIEU, *Le Sens pratique* (œuvre citée), chap. 1: Objectiver l'objectivation; chap. 2: L'anthropologie imaginaire du subjectivisme; chap. 9: L'objectivité du subjectif.

8. Pierre BOURDIEU, *la Distinction*, *op. cit.*, quatrième de couverture.

est d'origine populaire, n'est ni la recherche du signe de la place ni même à proprement parler la recherche de la place à la manière du « prolétaire qui se fait petit pour devenir bourgeois », mais le cheminement d'un « prolétaire » qui se fait autre pour être.

Assurément le rêve choit, assurément à force de vagabondage l'on finit par se lasser, assurément l'on peut perdre le projet en cours de route, s'arrêter de cheminer ; qui donc a dit ici que les précaires étaient d'infatigables marcheurs, indifférents aux déclivités du relief social ? Qui surtout — et c'est tout autre — a pu laisser entendre que les précaires étaient des êtres insatiables, atteints du mal de l'infini ?

Au bout du compte de ce présent précaire qu'il nous a été donné d'observer, de cet « ici et maintenant » que posent nécessairement les conditions de l'approche sociologique comme découpage de « tranches de vie » se dessinent déjà quelques pistes où l'ailleurs s'infléchit sur les places.

« Ceci dit maintenant je travaille beaucoup à ma réussite professionnelle. Surtout parce que j'en ai ras le bol de faire des boulots inintéressants qui me minent. C'est-à-dire qu'être standardiste vraiment maintenant ça... J'arrive à un stade, ça fait trois ans que je fais ça cycliquement, j'en ai fait un an vraiment en tout... Et ce que je veux, c'est arriver à pouvoir ne pas tout le temps travailler, arriver à quelque chose d'intéressant qui me passionne, c'est plus un moyen pour moi. C'est pas tellement dans le but de la réussite professionnelle, c'est avoir un outil entre les mains. C'est-à-dire que je crois qu'on est obligé de travailler, on est obligé d'avoir un minimum d'argent, on est obligé de... et ça c'est nouveau, ça date d'il y a, d'il y a un an. » (Agnès.)

Il y a là un retour au travail, certes, mais celui-ci garde quelque chose de l'ailleurs et change ainsi celle qui fut « autre-au-travailleur » en un « travailleur autre » :

« Je ne veux pas que les gens m'obligent à vivre comme eux vivent. Ma meilleure amie de pension quand j'étais en seconde, et en première, elle s'est mariée, elle a deux mômes et vit totalement différemment, et

pourtant ça reste ma meilleure amie, parce qu'elle ne m'oblige pas à vivre comme elle. C'est surtout ça. Ceci dit, les choses seraient plus faciles, parce que la voie de l'intérim c'est quand même pas très rigolo, s'il y avait plus de possibilités pour vivre différemment. Ça serait bien aussi. On nous pousse quand même tout le temps à s'enfermer dans une lignée... » (Agnès.)

Par un autre « compromis » l'ouvrier menuisier devenu dessinateur projeteur *semble* avoir choisi de ménager son refus de la « production », son besoin d'être ailleurs et une profession ?

« Quand j'ai du temps libre je vais aux U.V. que je ne suis pas, sans chercher à donner les papiers pour avoir ceci ou cela mais... Alors je fais les mêmes boulots, je ne les rends pas les boulots mais je les fais (...) Ça me permet au niveau de l'esprit d'arriver... parce que dans mon cursus il y a beaucoup de choses qui ne m'intéressent pas, mais je le fais pour le cursus. Parce que comme en plus à la fin j'aurai que des diplômés universitaires, alors au moins autant essayer de les avoir. C'est-à-dire pratiquement que dalle quoi ! Ça vaut rien ! Surtout qu'en plus le département a mauvaise réputation. En fait, je me rends compte que je fais ça pour la gloire. Enfin ça ne m'empêchera pas si je veux faire animateur de le faire. » (Christian.)

Pour Christian qui anticipe sous les traits de sa sœur, rebelle au travail, devenue artisan décorateur, le visage dynamique du néo-patronat, la fuite conséquente du travail ne peut passer que par la contradiction du salariat. S'il est certes lié aux contingences du parcours de Christian, le « choix » de l'animation tient aussi à la recherche d'un espace intermédiaire où, tous ensemble, culture et liberté, refus des conformités et des valeurs de l'ordre productif pourraient *sembler* trouver satisfaction. C'est sans doute pour les mêmes raisons que Henri et Olivier rêvent eux aussi d'être animateurs ou que Edgar, parallèlement à ses activités d'égoutier, travaille chaque été en centre de vacances. Mais c'est peut-être aussi parce que ces « semi-travailleurs », pris de l'irrésistible « manie » de raisonner, de discuter, de paresser, se muent en ce « libre pédagogue », qui peut bien être l'aboutissement de tout un chacun au

terme des « ruminements de sa pensée » ; voire songent à ce lieu sans doute « utopique », où peut-être ils pourraient faire partager une autre manière de vivre.

« Même, ce qu'on peut reprocher, c'est que, là moi je parle seulement du fait de vivre ensemble, en groupe. C'est vrai qu'au stade au-dessus après, on peut travailler ensemble aussi, dans le même boulot, ce qui n'est pas le cas pour nous. Mais c'est vrai que je vois des amis, qui s'occupent des colonies de vacances de centres de quartiers, qui font que ça toute l'année et qui vivent ensemble. Ils vivent ensemble et en plus ils sont mobilisés par le même travail de l'éducation qui est vraiment intéressant. (...) C'est-à-dire qu'ils partagent tout quoi. Au niveau des idées, ils sont à peu près branchés sur la même chose. Seulement au niveau du phénomène du travail trouver un travail intéressant, avoir les moyens aussi de le faire, c'est difficile parce que je pense que vis-à-vis, disons des institutions en place, pour nous ce qu'on peut demander ça ne serait pas accepté. » (Olivier.)

Si ceux-là « espèrent » dans l'animation, d'autres selon une même logique de compromis avec le travail comptent, suivant leurs possibilités, sur un emploi de jardinier (Eric) ou bien encore de guide (Ghislaine). Mais il y a aussi ceux qui, encore et toujours, se refusent au travail, qui lui cherchent une alternative, ceux enfin, qui n'ont point décidé de s'arrêter en chemin, qui n'ont point voulu céder le rêve pour le « réel »...

Quoi qu'il en soit de ces divergences d'orientation, parce que les uns réitérent sous de multiples formes une non-conformation au classement, ou bien encore se sont résolument « déclassés » par des détours plus sinueux que ceux du travail, parce que les autres se confrontent peut-être à l'impossible du social, les précaires, au-delà même de la précarité, semblent condamnés à boîter. A s'être voulu ailleurs on gagne à tout coup de n'être jamais à sa place, quand bien même on aurait rejoint l'ordre du classement. Il y a là une manière bancale de vivre pour celui qui, s'il croit reconnaître son monde, ne sera jamais tout à fait reconnu par celui-ci ; tout comme il y avait déjà une manière bancale de vivre tour à tour l'enfer du travail et l'ivresse

de l'art, les penseurs de l'enfermement productif et le grand air de la créativité...

Que de cet univers « gauche » l'on puisse éclairer d'autres pans de la société est ce qu'esquisseront quelques interviews... Si être précaire c'est être autre à la place que le social assigne, il s'avère qu'en partant d'un même questionnement quelques-uns n'appliquent pas le modèle précaire. Ainsi Pierre, ex-chaudronnier devenu dessinateur en bâtiment, semble par une sorte de « grande faim de vivre » tout vouloir tenir réuni : le salaire honorable⁹, un travail consciencieusement fait, mais de plus les lectures, les nuits passées à écrire des scénarios de films.

« Quand tu commences à savoir, à deviner pourquoi tu es sur terre, que tu n'es pas sur terre pour aller bosser chez ton patron. C'est peut-être bidon ce que je te dis mais moi, à chaque fois que je vais bosser, je me dis toujours c'est toi qui me rends service, c'est pas moi qui viens te rendre service. Et bon peut-être que c'est un piège, mais j'essaie dans la mesure du possible de prendre mon pied au boulot, de jouer le jeu. (...) Et c'est bien quand tu fais un bon boulot, tu es satisfait. Ça les gens au boulot de plus en plus ils en ont marre... Tu parles avec n'importe qui : "Comment ça va ??? — Ah ! comme un lundi vivement vendredi, vivement ce soir." Le lendemain matin les gens, ils reviennent et ils te parlent du film de la télé, moi j'ai pas de télé mais je pourrais te raconter par cœur les histoires de Dallas, c'est incroyable, personne ne lit, personne ne va... si au cinéma, un petit peu au cinéma quoi. Je pense que ce qui peut sauver la planète c'est... si c'est pas un grand mot, c'est la culture. Se documenter, communiquer, discuter. » (Pierre.)

Serait-ce le retour de « l'incroyable idéologie » de « l'ouvrier professionnel » dont nous ont tant parlé des sociologues du travail ? Le problème est quelque peu biaisé, lorsque cette thématique du travail bien fait, de l'assiduité dans l'effort, et au dire de certains de « l'amour de la belle ouvrage » fait retour « sournoisement » au lieu où l'on n'attend point le dessinateur intérimaire.

9. Très précisément 8 000 F par mois (en 1983).

« J'aime bien les écrivains américains comme Henry Miller ou comme Faulkner, mais bon, c'est des types qui racontent leur vie. Ceci dit j'ai aucune prétention hein... Mais je me suis aperçu aussi d'un truc c'est que tu fais ça pour toi, que tu n'en parles à personne ça va, parce qu'il y en a qui doivent planer quoi... Mais il faut voir ça en professionnel. Parce que si tu te défonces au boulot pour lequel tu n'en as rien à foutre, là c'est ton boulot à toi. Moi j'essaie de faire ça en professionnel. » (Pierre.)

Chez le « polytechnicien » Pierre, il y a en quelque sorte une précarité à l'envers, la loi du retranchement si fondamentale à la vie autre, puisqu'elle ne porte point sur la consommation, doit se rapporter à soi-même, à un niveau quasi énergétique et s'il y avait un principe d'épuration dans la vie précaire, il y a ici de l'être double puisque dans ces quelques nuits passées à écrire et dont le charme est tout aussi réparateur que celles passées au sommeil, il y a quelque chose de la double journée...

Mais si Pierre a « choisi » de « rêver tout éveillé », c'est un autre rêve qu'il nous faut évoquer avec Nadine, institutrice à mi-temps, sans vocation, résolue cependant à faire consciencieusement son travail en raison de la spécificité de l'enseignement. Le problème n'est pas tant qu'à l'égal des précaires elle développe une thématique du recouvrement du temps puisque celle-ci n'est peut-être pas étrangère à certaines fractions du monde des instituteurs, passé qu'il est de la notoriété villageoise au mitan d'une société en transformation. Si Nadine fait et veut faire du théâtre, ce n'est point comme d'autres font du jogging, à savoir « pour mieux travailler », mais parce que c'est son idéal :

« Mon idéal à moi... j'ai un peu honte à le dire... c'est pas très clair, c'est pas très clair parce que je n'arrive pas à me rendre compte qu'il y a d'une part le rêve et d'autre part la réalité et que la réalité c'est pas du tout l'idée qu'on s'en fait. Alors mon idéal à moi, et bien j'ai envie d'avoir... pas vraiment d'être connue mais d'être un peu connue, d'avoir du fric, suffisamment pour vivre bien et de faire les choses qui me

passionnent. Et je me suis dit... je me disais le théâtre, le cinéma, je voyais un peu ça comme ça. (...) C'est-à-dire que c'est pas spécialement le théâtre en tant que comédienne mais aussi je voudrais écrire, arriver à monter ce que j'ai écrit, arriver à ce que ce soit lu et vendu, faire des spectacles, créer des choses avec des gens. » (Nadine.)

Le propos fait pendant à celui de Brigitte et en général à ceux des précaires du groupe I. Faut-il dire qu'il y a chez tout précaire (fût-il un homme) quelque chose du « bovarisme » ? N'est-ce pas le « terrible » danger de la non-conformation au classement que relevait le jugement du roman de Gustave Flaubert ?

« L'auteur a eu principalement en vue d'exposer les dangers qui résultent d'une éducation non appropriée au milieu dans lequel on doit vivre, et, poursuivant son idée, il a montré la femme, personnage principal de son roman, aspirant vers un monde et une société pour lesquels elle n'était pas faite, malheureuse de la condition modeste dans laquelle le sort l'aurait placée. »¹⁰

C'est bien un certain malheur que de se soutenir au-delà du social, mais ne voit-on pas qu'il s'y joue ce qu'à son fondement la société postule : à savoir un principe d'égalité ?

« Mais moi je me suis rendue compte que ces désirs de gamin c'étaient ceux-là. Que c'étaient pas les plus évidents à réaliser et puis quand tu es petit, eh bien tout est possible, tu peux tout faire, tu crois que tu peux tout faire, la vie que tu vois à la télé, et bien tu peux imaginer que ce sera la tienne, la vie des gens que tu vois. Tu as toutes les possibilités. Tu as toutes les manières de vivre possibles. Enfin tout, tu peux tout. Et petit à petit tu vois, adolescent tu te rends compte qu'on te gratifie des choses que tu peux faire, et que à la fin tu te retrouves adulte dans ton boulot. Que c'est tout ce que tu peux faire, et puis tu n'en sors pas. (...) Alors le passage de la vie d'écolier à la vie de

10. In Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary*, Gallimard, Coll. Folio, 1972, p. 503.

travailleur, comment j'en ai pris plein la gueule. Du jour au lendemain où je me suis retrouvée instit... C'était affreux. Ça a été la période la plus difficile... de prendre conscience... et puis je ne pouvais pas imaginer que ça allait être ça toute ma vie ; c'est pas possible tu vois, non je ne peux pas. Alors comment les gens arrivent à faire ce genre de choses, je ne sais pas. Mais moi j'ai ce sentiment-là. Que petit à petit à mesure qu'on vieillit on nous a volé des choses que toutes les promesses qui étaient tenues implicitement, elles ne se réalisent pas et que c'est du flan tout ça !!! » (Nadine.)

4.

Les fractures de l'Histoire, les partages du Présent

1. *Non-conformation au classement et non-conformation aux normes*

Sur le chemin du « devenir autre », on avait rencontré les grands imaginaires qui ont marqué ces dix à quinze dernières années.

Ce chemin, il faut le reprendre, non plus sur le versant d'une subjectivité qui se cherche et se divise d'avec elle-même, mais sur celui d'une subjectivité qui se divise d'avec la conformation aux règles et aux normes.

Tout d'abord, il semble qu'au niveau des subcultures — qu'elles soient adolescentes ou non — ce ne soit pas tant le « travail négatif » de la « labellisation » ou du rejet qui ait déterminé l'appartenance à une composante subculturelle, mais, à l'inverse, et comme pour tout mouvement novateur, le processus affirmatif d'une altérité radicale par rapport à un comportement normatif et/ou dominant. Les révoltes et la multiplicité des comportements de révolte des années soixante-soixante-dix, ne sont ni des actions ni des passions condamnées à la réprobation, à la stigmatisation ; au contraire, ce sont elles qui séparent, tranchent. Peu importe les configurations de classe qui les peuplent ; dans la dialectique des forces qui noue l'oppression à la « résistance », la résistance est *ici* en excès par rapport à ce à quoi elle s'oppose. Elle invente, elle

fabrique, elle crée, et c'est aussi parce qu'elle crée et invente qu'elle s'oppose. L'avantage est dans le camp de l'imaginaire, il propose des alternatives qui se veulent neuves, il se donne dans la fébrilité du « faire » ou de l'action. 10

Les « subcultures de la drogue », en tant qu'elles portent l'altérité à un double degré, à la fois mental et social, occupent une bonne et due place dans nombre de trajectoires précaires¹. A travers les drogues, se donne l'expérimentation d'une nouvelle sociabilité et surtout d'une nouvelle sensibilité, dont la musique — une musique là encore affirmée — est une pièce essentielle. Si l'on a vu Nadia et les hippies, Edgar abandonnant la « zone » où il était après avoir pris conscience de la vie et de la « dope », voici Henri faisant le récit du groupe d'adolescents auquel il appartenait.

« J'habitais au numéro 6, on était trois, quatre, c'était tout petit, c'était sous les toits, ça avait tout un charme. C'était un pavillon et la proprio qui avait l'appartement au-dessous, elle était jamais là. On vivait là-dedans, je ne sais pas c'était délirant. Il y avait des tas de choses, mon premeir trip², je sais pas ma première prise de... tout ça, tout ça dans la défonce. Parce que attention, il y a pas de problème, à partir de là, j'ai commencé à me défoncer. Le shit à partir de ce moment-là, j'en ai pris régulièrement. Enfin c'est important, c'est important... » (Henri.)

Il pourrait sembler étrange que l'on puisse mettre au cœur même des révoltes les drogues, la musique et plus généralement tout ce qui concerne la sensibilité. Mais c'est que le partage d'une même sensibilité est un moyen assuré de faire lien, et que du vieux *Do It* au jeune mouvement des beurs on n'a jamais manqué de l'avancer pour rappeler le caractère interclassiste, international ou multiracial d'un mouvement. C'est qu'aussi, une révolte ou certaines de ses composantes ne se

1. On se souvient de la remarque de Charles Baudelaire: « Tu as maintenant le droit de te considérer comme supérieur à tous les hommes, nul ne connaît et ne pourrait comprendre ce que tu penses et ce que tu sens... » *Les Paradis artificiels*, Œuvres complètes, I, Pléiade, Gallimard, 1975, p. 435.

2. L.S.D.

nourrit pas seulement de ses mots d'ordres et de son activisme, elle est toujours précédée ou anticipée d'une transformation dans les mœurs. A travers la musique, les drogues, etc., et plus généralement la sensibilité, se jouait ce que le Jerry Rubin des années soixante dans sa biographie relevait : « Comment arriver à comprendre qu'il fallait bosser dur pour acheter des baraques toujours plus hautes ? des bagnoles toujours plus longues ? des pelouses taillées aux ciseaux toujours plus grandes ? »³ Un nouveau type de comportement et de mœurs devenait alternatif aux modèles et aux mœurs diffusés par la consommation de masse.

Parmi ceux-ci, plus concrètement, on trouve autant les formes de vie communautaires ou collectives que les squats (deux des plus jeunes interviewés) ou les « utopies du retour ». Quatre interviewés sont de diverses manières concernés par ce thème ; et Nadia, toujours en quête d'elle-même et de fraternité, cherchera aussi de ce côté-là.

(Après l'époque des hippies.) « Après, c'est complètement différent, il y a eu l'époque macrobiotique. Saine, biologique, la vie claire. C'est horrible hein (rire). C'est vraiment des tranches qui suivent les modes, c'est fait mon pain et c'est là que je devais habiter dans des grottes en Ardèche. (...) Pendant quelques mois, on a cherché d'autres façons de vivre, toutes sortes de recherches sur comment on s'alimentait. On essayait de faire des communautés d'achats, vie biologique gnagna... riz complet, le guomaju, le régime zen, tout ça. » (Nadia.)

Dans la première somme de ces thèmes qui ponctuent une époque encore toute proche, on doit donner un peu plus d'expansion aux « subcultures » que ne le supposent les sociologies spécialisées. Les « subcultures » « marginales » ou « déviantes » n'ont pas tant été occasion à l'apprentissage, à l'organisation et à la construction d'attitudes spécifiques qu'au partage et à l'homogénéisation relative de modèles de comportement.

Les analyses sociologiques, qui appréhendent les subcul-

3. Jerry RUBIN, *Do It*, Editions du Seuil, 1971, p. 18.

tures à la manière de « sociétés » (secrètes), dont il faudrait apprendre les usages sur le mode quasi scolaire ou quasi sectaire pour y être admis, et dont il faudrait suivre pas à pas l'échelle graduée des codes et des honneurs, sont fondées sur une conception « étriquée » du monde social. Celle pour laquelle les pratiques, les réflexions sont à l'étroit faute d'imagination, et où les êtres subculturels se cachent ou structurent leur univers pour perpétuer leurs déviations ou plus simplement leurs groupes. Or le phénomène est ici radicalement différent, parce qu'il est charié par des imaginaires. Ce n'est pas dans le repli que les uns et les autres trouvent communauté, voire communion, dans leur déviance ou leur marginalité. En fait, ces comportements étaient largement diffusés et confirmés par toute une infinité de canaux discursifs, journaux, petits organismes, etc., ils étaient soutenus par leur propre visibilité en tant qu'ils s'annonçaient à travers certains styles vestimentaires, certains types d'attitudes.

C'est donc de participer d'une vision « tribalisante » que de s'ingénier à démontrer les parcours « initiatiques » de l'adolescent, car la manifestation relative des pratiques supposait au-delà de vagues rituels, la possibilité d'en faire rapidement le tour.

Enfin, il faut ici partir de la mise à distance que permet l'analyse de trajectoires marquées historiquement, et, à partir du ressac des thématiques des années soixante-soixante-dix, tenter d'envisager ce qui fait *reste*. De fait, ce qui se donne pour une déviance, un « groupe déviant » n'est que la forme solidifiée, condensée de tout un ensemble de mécanismes fins, implicites qui petit à petit produisent un réseau d'expériences et de représentations communes. Aussi, enchaîner des individus à une déviance, à un comportement aux spécificités subculturelles tranchées ne peut que procéder d'une vision tronquée, réductrice des thèmes qui traversaient les fractions les plus jeunes du monde métropolitain.

On avait laissé Nadia aux grottes de l'Ardèche, on la retrouvera participant à des réunions de la Ligue communiste révolutionnaire. Henri, Edgar, chevriers à leurs heures, deviendront militants occasionnels de l'écologie pour l'un, de l'auto-économie pour l'autre. Christian, Eric, eux aussi militeront pour

l'écologie. On savait que Cécile faisait régulièrement du yoga, elle fut aussi militante maoïste. On avait perdu Gilles sur quelque autoroute, il sera objecteur de conscience, puis militant dans un organisme d'aide aux déshérités. Laurent quant à lui consacrera son adolescence à traverser l'espace politique du parti socialiste au parti socialiste unifié, du parti socialiste unifié à la Fédération anarchiste, de la Fédération anarchiste à l'autonomie.

Il ne s'agit certes pas de tout appairer, de tout confondre. Le point de vue sur lequel l'on s'appuie n'est pas politique ; il se situe en regard d'un certain nombre de modèles de conformité, afin de marquer la distance qui sépare les précaires de ceux-ci. Par ailleurs, il s'agit de rappeler que l'expérience individuelle ne se donne pas dans la linéarité des *carrières*, pour reprendre une expression commune à la sociologie du travail et à la sociologie de la déviance. D'autant plus lorsque l'itinéraire est celui d'adolescents, il faut lui prêter diversité, rencontres, étonnements et crises. Il faut prendre la mesure de ce tissu d'échanges, de tutoiements qui fonde l'expérience de la subjectivité, qu'un comportement puisse ou non être pratiqué. Il est d'ailleurs probable que les interviewés n'aient rien confondu, que chaque composante culturelle ou politique ait été lui aussi redoublé de ses clivages et de ses dissensions. Ce qui *spécifie ici*, ce n'est pas une positivité que l'on monterait en épingle, ce n'est pas un itinéraire précis, c'est le caractère d'expérimentation et de circulation de comportements et de thèmes en regard des modèles dominants.

Il serait vain de vouloir trancher sur le bien et le mal dans ces sommes d'expériences. On demandera un peu de mansuétude pour chaque configuration culturelle ou politique traversée, pour chaque parcours aperçu. Un raidissement un tant soit peu dogmatique ou puritain condamnerait à ne rien comprendre. D'une part, un renouvellement aussi massif de la socialité, c'est-à-dire du rapport à soi et aux autres, ne pouvait échapper à quelque forme d'excès. D'autre part, il est des façons de ne pas avoir confiance en la capacité des hommes modernes à retrouver la mesure, qui rappellent les parfums surannés des vieux flacons du conservatisme, son acharnement anti-individualiste, ses appels présents en un chef qui sauverait la pié-

taille d'elle-même... On penserait plutôt qu'à travers ces cheminement confus, les uns et les autres ont gagné de nouvelles manières de vivre l'intersubjectivité, mais encore une plus grande vigilance et une plus grande assurance en ce qui concerne les conditions matérielles et culturelles de leur vie. La vie de société ne s'apprend pas *que* dans les manuels d'instruction civique. Quelques-uns parmi les aînés à travers la Résistance, ou plus implicitement les résistances, l'ont vérifié au péril de leur vie. D'autres plus tard l'ont peut-être exprimé à partir de types d'action ou de luttes différents. Qu'avec Mai, quelques classes d'âges en aient fait l'expérience dans la distance aux enjeux ayant proprement trait à la *vie*, relativise peut-être leurs rapports à l'authenticité, non leur richesse et leur créativité.

Mais le passé précaire ne fut pas seulement peuplé de ces formes massives, explicites de ruptures vis-à-vis des vieux canons de la conformité. Il fut aussi fait d'activités diffuses, en deçà du salariat, comme la récupération d'objets divers (Laurent, Agnès, Eric) ou en deçà de la légalité, « manche », travail noir, petits commerces sans patente d'articles en tous genres, et allant de la vente de ses propres œuvres ou de ses propres travaux (Pascal portraitiste de rue, Nadia et la vente d'objets en cuir) à celle de tartelettes, de fleurs, ou de fromage de chèvre (Laurent, Agnès, Henri). Qu'on ne croit pas pourtant rencontrer déjà la révolte contre l'ignominie du travail ; elle est encore « en souffrance » dans le trajet positif de la recherche d'une vie autre. Mieux vaut dans les débrouillardises adolescentes pressentir pour les uns l'ajournement, pour les autres la fuite anticipée du salariat.

« Ah mais, moi j'ai vécu... ça m'amusait beaucoup, parce que j'avais l'impression d'arnaquer complètement les gens. Enfin d'arnaquer... En leur demandant cent balles, je me disais chouette, je n'ai rien à faire. C'est bien, je leur demande de l'argent. Mais finalement, c'est pas vraiment vrai, parce que c'est complètement fru... c'est complètement chiant de demander de l'argent aux gens. C'est très pénible, ça prend les trois quarts de ton temps. Tu es dans l'angoisse pour savoir si ils vont te donner les un franc ou pas... Mais quand j'avais seize ans, ça m'amusait, j'adorais ça. Je trou-

vais ça très très rigolo. Parce que je pensais que c'était le summum de la liberté que de demander de l'argent aux autres. Je ne dirais plus ça maintenant, je ne le ferais plus. Mais à l'époque, pour moi, c'était le symbole de la liberté. (...) C'est-à-dire que je fonçais dans toutes les impasses possibles, mais ça c'est l'expérience, l'expérimentation. » (Agnès.)

Et si parmi ces débrouillardises à cheval entre la légalité et l'illégalité on trouve parfois les petits trafics de drogue ou le vol à l'étalage, on aurait tort de trop hâtivement généraliser en les associant à une condition spécifique de la précarité. D'une part, trois interviewés ont suivi des cheminements bien plus tranquilles, et, comme on a pu le voir, certains n'ont fait que flirter avec l'illégalité. D'autre part, le vol ou les trafics de drogue supposent d'emblée une attitude toute particulière vis-à-vis d'autrui qui ne caractérise pas proprement les formes d'illégalisme que l'on a pu dans une large mesure rencontrer. Plutôt qu'un excès en regard d'autrui, l'adolescence précaire est d'abord un excès en regard de soi et de sa liberté. Plutôt qu'un débordement sur la vie ou sur le bien d'autrui, elle est émancipation des contraintes sociales qui pèsent sur l'individu. Au même titre, en raison de ces particularismes, les précaires ont peu de choses à voir avec la figure du délinquant, dont l'illégalisme apparaît comme investi, découpé, isolé, pénétré, organisé par le système carcéral et l'appareil pénal. Ce qui réunit les interviewés, c'est une certaine rupture par rapport au respect formel de la loi qui n'est jamais tout à fait une rupture avec la moralité.

2. Petits illégalismes et loi

Cette distance en regard de la loi socialement définie, il faut l'analyser chez le précaire aujourd'hui, le précaire devenu adulte. Il ne s'agit plus de suivre le parcours d'adolescents emportés par un phénomène collectif, mais d'interroger les précaires au niveau de leur rapport individuel avec la loi et les

normes⁴. Un aspect nous est apparu plus particulièrement pertinent pour poser ces questions : les quelques formes de subversion des allocations chômage ou des assurances maladies qui, de-ci, de-là, émaillaient les biographies. Assurément, la précarité ne conduit pas nécessairement à ces formes de subversion. Trois interviewés n'y ont pas même pensé, et puisque pour « profiter » de ces diverses allocations il faut encore travailler, quelques interviewés faute d'être déclarés ou faute de longues périodes d'activité ne pouvaient en bénéficier. Cependant, puisque, comme on l'a vu, le temps est la médiation essentielle pour réaliser sa vie, son projet, il est par définition l'enjeu le plus fondamental de la confrontation des précaires à la structure sociale. Pour celui dont on a vu qu'à franchir l'étroit défilé entre l'écueil du travail et le désir de libération il avait appris une manière bien particulière de retrancher, les formes sociales d'allocation du salaire indirect peuvent être l'occasion de garder ou de prendre « son » temps. Dans ce jeu complexe aux limites entre la légalité et ce qui pourrait être perçu comme une illégalité, il ne s'agit pas de trancher objectivement. Il ne s'agit pas de compter afin de savoir qui, tout au bout du calcul, est « vrai » ou « faux » chômeur. Le problème que l'on pose n'est pas, ne peut être économique. On ne *représente* ici ni la société ni les précaires. Il consiste à interroger les précaires dans le registre de l'identité et de la morale. Il s'agit, d'une part à travers les imprécisions de ce rapport aux formes sociales d'allocation, de suivre les termes de l'explication du choix précaire, afin d'autre part d'esquisser dans les

4. Des pratiques proprement illégales persistent encore, mais elles sont inégalement réparties en quantité et en qualité parmi les interviewés. Ainsi pour autant que leur consommation est illégale, Henri et plus encore Laurent sont de réguliers consommateurs de drogues. D'un point de vue économique cette fois, quelques-uns n'hésitent pas à se raccorder directement sur le secteur ou à trafiquer leur compteur (Joël, Agnès). D'autres (Maurice) ne déclarent pas leurs revenus ; même s'il faut rappeler que la logique cénobitique conduit nombre de précaires à avoir un train de vie inférieur au minimum imposable. Enfin quelques-uns volent encore occasionnellement à l'étalage. Les conditions de l'enquête ne permettent pas d'en dire plus sur ce point. La disparité des attitudes d'une part, la rareté des fragments d'entretien approfondissant ces questions d'autre part, n'ont pas permis de spécifier afin de développer une analyse vraiment sérieuse.

limites mêmes de cet espace les configurations morales qui peuplent la précarité.

A travers la distance prise au cours de son adolescence, vis-à-vis du respect formel des lois, le précaire en vient à une nouvelle manière de juger, de discuter l'Ordre social. Cette distance, c'est en quelque sorte le moyen par lequel l'individu reprend un droit de débattre sur la société. Dans l'évanouissement du respect se glisse une autre « loi », et dès lors le discours peut se repeupler de tout un ensemble de thèmes dont le cadre est justement la mise en question de l'évidente respectabilité de la loi.

« Mais tout ça, c'est de la magouille, parce qu'après tout, au lycée on apprend à magouiller. Tu as les gens qui pompent, tu as les gens qui travaillent, et puis après, tu as un examen complètement idiot, le bac, on va te juger, un jour, sur un sujet que tu n'as même pas traité... si tu n'as pas eu de chance... Tu as le fils de directeur qui as eu le sujet trois semaines avant avec ses petits copains. Non mais c'est vrai ; c'est pas de la magouille ça ? Alors c'est pour ça que je dis qu'il y a une contradiction. Surtout dans les milieux populaires où la religion a laissé une vache d'empreinte, en disant oui d'accord, mais tout est relatif, il faut voir comment. Et les prolos sont souvent naïfs à cause de ça. Enfin, je vois mes parents c'est... Je vois, c'est abominable, ils se sont fait exploiter tout le temps. » (Pascal.)

Qu'on comprenne bien les précaires, il ne s'agit pas d'une ruse rhétorique, dont le principe serait que la meilleure défense reste encore l'attaque. Il y va plutôt de l'idée que c'est en s'extrayant de l'ordre des conformations et plus particulièrement des opinions que le classement assigne aux classes populaires que l'on peut au mieux percevoir la légitimité ou l'illegitimité d'un rapport à la loi. Mais, surtout, il s'agit d'opposer à la promesse d'un futur meilleur — fût-ce au-delà même de sa propre vie — l'immédiateté d'une plus grande égalité. Dans la critique de la « naïveté populaire » s'esquisse la critique d'une manière de s'en remettre au futur, à une instance ; la mise en doute de la logique délégataire. Le problème n'est donc pas tant de l'ordre de la perception des inégalités, il est de l'ordre de la discussion ; et c'est cette discussion qui ici marque le

plus la différence précaire en regard des formes traditionnelles du comportement populaire, parce qu'elle suppose ne pas avoir à attendre que l'on discute pour soi, à sa place. Derrière cette attitude, il y a un nouveau principe d'écart à l'ordre des places. Il est refusé de *s'en remettre* au plus « compétent » et *d'attendre* de la légitimité supposée de sa compétence les formes ou les modalités de l'action ou du changement.

A contrario de l'attitude des précaires, on ne sera pas étonné de retrouver la figure exécrationnelle du conformiste. Le conformiste est à nouveau cet être ambigu, retors auquel doit s'affronter le précaire parce qu'il fait par sa fausseté sonner les choses toujours deux fois.

« Mais j'en connais, ils sont dans des boîtes et ils ont fait leur trou. Donc ils ont trouvé leur solution et ils bossent deux heures par jour. Là je vois une tête par exemple... On est cinq dans le bureau (on est deux intérimaires donc on est hors concours, nous on bosse hein ! on est là pour faire leur boulot pratiquement). Il y a trois fixes, et bien je leur donne une moyenne, il il y en a un deux heures, les autres ils font cinq heures. (...) Alors après s'ils veulent me jeter : " Toi tu profites de nous. "... Je regrette, il faudrait peut-être qu'ils voient qu'ils sont en train de passer du temps dans une boîte où ils en ont rien à foutre et qu'ils vont faire un cancer un jour parce qu'ils sont angoissés comme c'est pas possible... Et puis bon, qu'ils essaient de trouver une solution ! Moi j'ai trouvé ma solution... elle est bien quoi. Elle est bien, et en plus elle ne me satisfait pas complètement. Moi j'essaie de la modifier et puis c'est vrai que j'essaierai aussi de me passer du chômage. » (Christian.)

A l'opposé de ceux qui honnêtement respectent la loi parce que, selon les précaires, ils en délèguent la mise en question, ceux-là s'y tiennent jusqu'à la malhonnêteté. Non contents de s'en remettre à l'autorité et à ce qui est, c'est dans cette remise formelle de façade qu'ils font « leur trou ». Toujours prompts à s'indigner du non-conforme, tels des parasites, ils se sont collés à la peau de l'ordre et s'en nourrissent. Et à travers ce rapport à deux dont ils sont dépendants, il ne leur est plus même possible de jeter le masque de la loi.

Aussi contre les uns et les autres, la moyenne des précaires prend deux attitudes : rompre avec la loi lorsqu'elle est jugée illégitime et reconnaître cette rupture lorsque bien évidemment on n'est pas devant l'un de ses représentants. Car reconnaître son acte c'est déjà le poser fugitivement comme le moyen ou le support d'une nouvelle loi.

« Parce que ce que je leur reproche avant tout, c'est de ne pas se l'avouer. Si tout le monde avouait sa tricherie, ça me réglerait un problème. C'est qu'on pourrait diminuer... Enfin pas tout le monde ! Parce que je reconnais que les ouvriers qui sont à la chaîne en usine, c'est pas pour partir sur le marxisme ou ces choses-là, mais c'est la cadence. Et avec la cadence si tu ne travailles pas, on te fout à la porte parce que c'est visible. (...) A la limite dans une telle situation, arriver au stade chef d'équipe c'est arriver à la combine. C'est arriver à la combine de fainéant. Enfin non, mais de recherche de ne rien faire. Ça, je le conçois très bien. C'est pas fainéant entendu dans un sens péjoratif. C'est celui qui vit ça qui l'entend dans un sens péjoratif. Si je le traitais de fainéant il me dirait... c'est pas possible. » (Christian.)

Dans ce premier mouvement, on comprendra que le précaire n'est pas fondamentalement hors-la-loi, au sens où il serait dans une sorte d'égarement radical en regard de tout ce qui légifère. D'une part, certes, sa distance vis-à-vis de la légalité, qui est une distance de mœurs critiques, lui permet d'envisager avec aisance la transgression des interdits sociaux, tant justement qu'il n'est question que de l'envisager. Ce point, en effet, homogénéise la quasi-totalité des interviewés. Par exemple qu'ils l'aient eux-mêmes ou non pratiqué ils font montre de mansuétude en ce qui concerne l'action de voler, tant que celle-ci vise des personnes morales et non des personnes physiques, tant qu'elle a pour objet un cadre social (y compris l'entreprise) et non privé (y compris le petit commerçant). Mais d'autre part la transgression du précaire saura trouver quelque élément de légitimité pour autant que c'est souvent le sentiment de la légitimité de la transgression qui fait passer à l'acte, ou elle saura encore mesurer qu'elle a outrepassé toute forme de

possibilité de légitimation. La loi n'a donc nullement disparu, et le précaire d'ailleurs n'en ignore pas les contraintes.

« Mais tout ce qui est illégal et qui entraîne... parce que je ne suis pas quelqu'un... mes parents ne m'aideront pas d'ailleurs. Peut-être que dans un cas extrême, ils le feraient mais je n'ai pas envie de rentrer dans ce jeu-là parce que je me sens petite par rapport à la machine judiciaire, et pas avec suffisamment d'appuis. Je veux dire, je ferais partie de ces gens qui se retrouveraient en prison et qui y resteraient six mois, un an. Quoi la justice c'est... j'ai pas du tout envie de vivre ça. Oui... c'est la peur, la peur de ça. C'est assez rigolo, c'est assez excitant au début, et puis deux, trois fois tu refais les mêmes choses et c'est plus ni très rigolo ni très excitant, ça ne dure pas très longtemps. » (Zoé.)

L'important dans la logique précaire est ce fait qui de toute évidence lui apparaît comme patent : l'abus est du côté du corps social. Tout au moins, la fracture de la loi ne s'avère légitime que devant ce qui apparaît comme l'injustice criante de la société. Conséquemment dans sa manière particulière d'enfreindre, de transgresser, le précaire semble gagner pour lui si ce n'est la morale, tout au moins la justice.

L'argumentation suit deux directions relativement proches et liées au caractère de classe de la société. La première va de la critique de cette soustraction qu'est l'exploitation à l'affirmation de la dignité et de la vie, la seconde s'appuie sur la critique des inégalités sociales qui pèsent sur l'existence.

« C'est un bon coup, je regarde ça comme ça. J'en profite et puis c'est bien parce que je n'ai pas toujours l'occasion d'en profiter, quoi. Il y a des fois des choses où on se rend compte qu'elles sont bien plus... qui sont vraiment dures... J'ai l'impression qu'on profite de moi. Qu'on profite de ma force à moi. On me prend ma force pour ce qui ne m'intéresse pas ; alors je récupère un petit peu. » (Henri.)

« Et il y a une autre forme de combine que je dénonce avec jalousie, c'est les fils à papa ; quoique ça ne vaille pas dire grand-chose... Mais j'ai connu aussi des copains de bahut qui après le bac se sont inscrits, bah tiens en archi., alors que moi j'étais aux Beaux-Arts. Mais au lieu d'avoir une bourse de trois mille balles

pour l'année, ils avaient une piaule super dans le sous-sol de la grande maison à papa. (...) Et là, c'était une sacrée combine. Parce qu'il y a des gens qui l'ont exploitée pendant des années. Mais là on ne leur dit rien, c'est reconnu ; enfin, je ne sais pas moi, je trouve que c'est pas normal. Parce qu'il y a des gens comme moi, ils étaient obligés de partir de chez eux pour être eux-mêmes, ou même pour apprendre à être eux-mêmes, alors que d'autres petits malins parce qu'ils étaient bien, ou parce qu'ils étaient nés dans une famille qui avait les moyens, tout simplement, pouvaient rester là, camper chez eux à faire leur petite cuisine en attendant que les choses se précisent. » (Pascal.)

Pour celui qui, pour se consacrer à son art, a besoin de temps, l'injustice est flagrante, et il en découle implicitement la critique de ceux qui tout en appartenant à la « classe de loisir » vivent paisiblement leur condition de privilégiés et arguent de leur honnêteté pour admonester les humbles voleurs de temps. Toutefois, si la subversion des allocations chômage devient, faute de pouvoir *en vivre*, le moyen *de vivre son art*, elle n'est pas pour autant art de vivre. Elle est toute entière portée par le projet, musical pour Pascal, plus nettement professionnel pour Agnès.

« Mais moi, si je me mets au chômage, c'est dans un but précis à chaque fois. Je suis en train de me mettre au chômage là, en espérant que ça marche parce que je sais que j'ai un stage qui va durer trois mois, qui n'est pas rémunéré et qui dure huit heures par jour ; donc c'est pour moi le seul moyen que j'ai pour pouvoir le passer sinon je ne peux pas. Je ne peux pas parce que je n'arrive jamais à économiser de quoi vivre pendant trois mois... Ou sinon, si je ne suis pas au chômage, je le ferais quand même ce stage, je me débrouillerai. » (Agnès.)

Sauf que l'on sait qu'il est une seconde manière d'être précaire et si pour les précédents, le moyen sert une fin, pour ceux-là, le moyen se résume à la fin : vivre.

« Et à ce moment-là, il m'a été facile d'arriver au jour où j'ai eu une conversation avec mon directeur qui m'a dit : " Est-ce que tu veux être renvoyée ? " »

Ça a été très long, et cette chose que je souhaitais — et tu sais quand tu veux avoir une chose et puis que tu l'as — j'en suis pas encore revenue. Ça fait maintenant neuf mois, pour moi c'est merveilleux ! En plus je fais des tas de choses, projets, rencontres, tout ça. J'en reviens pas encore de profiter de ma vie quoi. » (Cécile.)

Inutile d'insister sur le caractère pragmatique des comportements, s'il y a bien un réalisme précaire, il ne peut être que là ; le rêve, on l'a vu, est dans la vie, dans le projet. A tant parler de temps volé il fallait bien qu'à un moment ou à un autre, le précaire se saisisse de l'occasion pour se faire « voleur de temps ». Mais si ce thème homogénéise une large fraction des interviewés on voit qu'il laisse sourdre à terme les éléments d'une division. Car à « s'affairer » de la sorte pour un accomplissement ou occasionnellement pour une profession l'on peut toujours avancer que ce temps pris n'est pas absolument « perdu pour la société », ou bien inversement arguer de la légitimité d'une pratique qui pallie sans attendre les carences d'un corps social mal organisé, ce que ne peut faire celui qui dit tout haut qu'il se consacre... à lui.

En même temps, un second problème se pose, car jusqu'à présent, le mouvement est tout négatif. Que la société de classe soit injuste, voilà ce avec quoi chacun s'accordera, mais que l'on se fasse justice soi-même au nom de l'inégalité que l'on subit, voilà qui est déjà moins évident. A vrai dire, en suivant les précaires, on avait plus particulièrement expliqué le respect populaire pour la loi à partir de la logique délégataire. Il est probable que cette action ~~de~~ remettre à plus tard, au futur, soit aussi la forme par laquelle le présent d'une injustice vécue individuellement se nouait traditionnellement à l'horizon d'une justice retrouvée par tous. Dans une certaine mesure, les formes traditionnelles de l'attente populaire d'un monde meilleur avaient leur fondement dans le fait que le meilleur devait être monde et engager le plus grand nombre. Se jouait alors d'emblée une éthique de l'action populaire qui par définitions pensait le rapport à tout autre. En fracturant les vieilles identités, les précaires nous ramènent à ce problème, mais il est désormais béant. Car si l'on a vu que les précaires n'étaient pas hors-la-loi, il s'agit de savoir dans cette autre loi qu'ils laissent entre-

voir quelle est la place qu'ils font à celui qui est au cœur de la morale : l'autre, tout autre.

3. La précarité devant l'inégalité

En fait, à travers la morale, il s'agit surtout de savoir quels rapports les précaires entretiennent avec la société de classe. Autrement dit, le problème, *le seul problème* que l'on aborde ici, c'est celui qui lie la morale à la question de la *justice sociale*. Il faut même apporter une ultime restriction au propos, il ne sera question de justice sociale que *dans le cadre comptable de la production et de la richesse*.

On avait vu au terme du chapitre 4 que quelque chose pouvait chuter hors de la précarité et se rabattre sur l'emploi. La mobilité faisait alors retour aux places même si la différence restait réitérée. A travers ce nouveau cheminement apparaissent un premier élément d'explication de la finalité de l'illégalisme précaire et une première forme de sa légitimation, ici fondée *en droit* !

« Pourquoi j'utilise le mot droit ? Ça fait partie des choses qui devraient être et qui ne sont pas. C'est-à-dire quand tu es dans une situation comme la mienne, où tu es complètement, pas vraiment inscrit. Moi je fais partie de cette espèce de masse de gens qui ne sont ni à khâgne, ni en math sup, Polytec., ni qui sont fils de médecin, fils de je ne sais pas quoi. Les possibilités qu'on nous offre ne sont pas très grandes. Si j'allais moi, je ne sais pas où, dire, voilà, je veux faire trois mois de cycle d'études mais seulement je n'ai pas d'argent, donnez-moi de l'argent, si j'allais à la mairie de mon quartier demander ça ! On me dirait non, on me dirait, ça n'existe pas. Et je ne trouve pas ça normal ; la seule chose qu'il me reste c'est de magouiller pour l'avoir, donc je le fais. C'est ce que j'appelle le droit, le droit au chômage. Parce que ça me permet d'avancer. Mais c'est pas vraiment légal, j'empiète, je me prends des droits. » (Agnès.)

Toutefois, ce retour aux luttes de concurrence n'est pas fondamentalement retour à la « comparaison ». Plus précisé-

ment, il faut diviser en deux, entre une concurrence pour la place en tant que place, parce que celle-ci, au terme d'une réflexion apparaît bien comme le lieu de la réalisation, et une concurrence pour la marque de la place, son signe, dont l'horizon est une manière de se mesurer à autrui par la place : l'arriviste de Max Scheler.

« L'arriviste est plutôt l'homme aux yeux de qui être *plus*, valoir *plus*, sous quelque rapport que ce soit, est la *fin* même de son activité, et l'emporte sur toute valeur de *chose*, l'homme pour qui une " chose " n'a de valeur que dans la mesure où elle lui sert à abolir cet écrasant sentiment d'infériorité qui détermine le sens de ses comparaisons. Où domine cette façon de saisir les valeurs, le système de la *concurrence* devient l'âme de la société, et se réalise d'autant plus purement que le champ d'action des comparaisons est plus indéterminé, moins soumis, par exemple, à la fixité idéale de " l'état ", de la " condition ", etc. »⁵

Si ce « comportement » a toujours été soumis à la « vindicte » des sociologues, on ne l'a pas vraiment rencontré parmi les précaires. A la perception de l'inégalité comme échelle à laquelle l'on se mesure au regard de l'autre s'est opposée une logique de l'inégalité fondée comme « système d'obstacles » qui contrarie l'accession à la profession d'élection. Assurément, à moins d'être un « naïf » au sens « quasi précaire » du terme, on ne comprend le monde qu'en en saisissant les différences, ce n'est pourtant pas par rapport à celles-ci qu'Agnès pense son retour à la carrière professionnelle, bien au contraire, c'est seulement en tenant compte de celles-ci qu'elle fonde la légitimité des moyens qu'elle met en œuvre pour accéder à *son but*.

On se doute cependant que dans le dilemme entre le classement et l'ailleurs, certains oscillent, hésitent, voire, peut-être involontairement, jouent des deux.

« Pour moi une combine, c'est un moyen donc de gagner sa vie en en faisant le moins possible évidemment, enfin, en faisant le moins de concessions possi-

5. Max SCHELER, *l'homme du ressentiment*. Coll. Les Essais, Gallimard, NRF, 1933, p. 30.

bles à un monde qu'on condamne si tu préfères ; avec lequel on n'est pas d'accord et avec lequel on a des problèmes. Le monde du travail dans ses aspects les plus modestes si tu veux, les plus chiants, parce que même dans des milieux plus aisés, il y a le même problème je crois. [...] Parce que je me demandais justement comment... par quel biais j'attaquerais la société. En atta... enfin oui, parce qu'il s'agit bien de s'attaquer à elle, pour rentrer dedans, pour essayer de me faire une place aussi parce que... c'est ça le problème. Je ne tenais pas à être à l'extérieur, je voulais bien faire partie de cette société mais bon, bah, à une place confortable. » (Pascal.)

La position est peut-être un peu particulière à ce voyageur intrépide des continents de classes qu'est Pascal, et elle lui prête une sorte de lucidité terrible à laquelle rien n'échappe, ni « l'en-bas » (ses parents) ni « l'en-haut ». Mais surtout, elle laisse transparaître une singularité qui se donne « en muscle », faite « à la force du poignet » et qui pour accéder à son but insigne, l'art, agit en raison inverse des inégalités.

« Et tout ça grâce au chômage, j'avais ma paie... Alors là, je suis quand même un peu dégueulasse, parce que c'est l'argent des travailleurs. Mais à l'époque, j'avais une idée que je chérissais beaucoup, c'est-à-dire mon grand-père, qui est mort juste à soixante ans avant la retraite. Il est mort presque le jour de sa retraite. Il a bossé comme un con toute sa vie à l'usine, ouvrier exemplaire, on ne le faisait pas monter en grade parce qu'il était trop utile dans l'atelier, et ce mec-là, il n'a pas touché sa retraite. J'ai toujours dit à l'époque que je récupérais l'argent de mon grand-père. C'est un peu pervers aussi, mais pourquoi pas. Et puis en même temps je me disais, moi, dans une imprimerie ou ailleurs, je vais tout foutre par terre, ça va être la pagaille. Il vaut mieux que je sois chez moi à faire ce qui me plaît et puis dans quatre-cinq ans, quand je produirais, quelque chose, je serais quelqu'un de beaucoup plus positif. » (Pascal.)

En fait, on attendait là les précaires et leurs manières de soustraire. Le problème c'est qu'on ne voit jamais bien le moment du « positif » (pour l'autre). Ce croisement particulier

où viendront désormais se rencontrer tous les précaires, ce n'est justement rien d'autre que celui de la morale dans son rapport à la justice. Dans la logique des crédits et des débits, en revenir à une place, rien qu'à une place, ne fait que reconduire le statu quo en déplaçant la structure sociale mais non en la transformant. La vieille logique populaire, elle, semblait avoir pris un autre chemin. Elle avait cru trouver dans la générosité la vertu sociale qui, à court ou long terme, transformerait l'ordre des places et un monde perverti par l'injustice. En effet quelle que puisse être sa situation dans la structure de classe, le généreux tel qu'on l'entend ici est celui qui fait plus que sa place lui demande et dans une société inégalitaire il le fait non pour l'ordre, mais dans un rapport de dissymétrie vis-à-vis de celui-ci. En un sens, le généreux en dehors de toute situation de précipitation ou d'exception, est conformiste en regard de l'ordre social entendu à un niveau moral. Il est conformiste parce que son excès inclut qu'il fasse ce que la société lui assigne, mais il est aussi non conformiste parce que son excès outrepassa l'ordre objectif dans l'horizon d'une transformation de l'ordre lui-même. Or, il semble que comparativement à ce chemin d'autant plus difficile que l'on est au plus bas de l'échelle sociale, les précaires aient choisi la voie inverse. Mais il ne s'agit pas vraiment ici de leur rabâcher les formes traditionnelles de la générosité, voire de l'abnégation, dont d'ailleurs on ne saurait ni faire l'histoire ni démêler les fondements objectifs et subjectifs. Il ne s'agit pas non plus de dramatiser leur manière de se consacrer à eux-mêmes. Il est probable que ce rapport à soi appartienne à une tendance générale des sociétés occidentales liée au développement de l'individualisme et au poids de plus en plus grand que chacun prête à sa vie et à son autonomie. La médiocrité des liens inter-individuels est peut-être aussi, en un sens, le signe de leur caractère plus mesuré, dans un monde qui récemment encore avait tant bien que mal réussi à échapper à la démesure de l'inégalité. En outre, comme on l'a vu, un principe de non-conformation à une condition, un appel au partage, suppose un travail sur soi, un choix de soi, qui au-delà de quelques ambiguïtés s'entend aussi comme la revendication égalitaire de ne plus s'inféoder à l'autre. En fait, il n'est pas même question

de s'attarder sur les menus grapillages de la richesse collective qui caractérisent la précarité ; au fond, si cette petite fraction de la richesse est dépensée, elle n'est pas gaspillée et les précaires ne sont pas responsables des imperfections et des défauts des formes modernes de « la couverture sociale ». Il s'agit seulement de constater, dans un certain type de discours précaire, le défaut du lien avec l'autre comme principe minimal d'un horizon collectif de participation à la justice. Dès lors, pour autant que cette logique du classement, qu'elle soit conforme ou non-conforme, reconduit l'inégalité ; le discours précaire ouvre l'individualisme sur un repli socialement égoïste, et à l'opposé de l'orientation égalitaire qui pourrait être au fond de la générosité mesurée de l'individualisme moderne, il reconduit le monde dans sa dimension inégalitaire.

Cependant, ce glissement vers le repli sur soi, une seconde fraction des précaires nous en a fait elle aussi le récit. Mais parce que, sans doute, elle savait trop bien avoir agi dans l'indifférence au « retour du positif », le problème s'est posé différemment.

En un sens, si là aussi l'injustice de la société est clamée, la légitimation de l'acte de « récupération » (pour reprendre l'expression de Pascal) peut parfois rester en suspens :

« Parce qu'au niveau économique... un mec au niveau économique arriverait à me coincer, à me montrer que... c'est pas très... Oui, j'ai cette impression-là. Et je ne sais pas si on me branche là-dessus comment je vais réagir. Je sais que je ne rentrerais pas dans son problème d'économie. Je refuserais son problème d'économie. Parce qu'à vrai dire, à ce niveau-là, je ne sais pas ce que c'est que l'économie d'un pays. » (Henri.)

La surdité au discours économique n'a d'égale que la certitude d'être lésé. En même temps, Henri échappe à la seule dimension de l'évidence individuelle pour porter la question au niveau général de la société, même s'il ne fait que l'ébaucher. Le passage à la question de l'autre est peut-être ici plus nécessaire. Quel que puisse être en degré le « temps volé », il apparaît comme un excès dont le précaire use pour son seul

compte. Aussi, d'autres tenteront de l'approfondir pointant pour eux et malgré eux le danger qui couve sous le repli sur soi.

« De toute manière, je crois que les principes moraux on ne les accepte plus parce qu'on se sent tellement perdu... On n'a pas l'impression, même si on travaille, d'avoir une... On ne se sent pas vivre, disons, dans la société. On ne sent pas avoir sa place. On n'a pas l'impression que la société nous offre, disons même un travail qui correspond à ce que, nous, on désirerait ; c'est-à-dire capable de nous épanouir. Alors par rapport à ça, pourquoi on aurait des principes moraux, et vouloir absolument revenir à la société ? Il y a une attitude de rejet, on cherche à profiter au maximum de ce que la société nous offre, même si au fond, c'est dégueulasse. Ce qui est malheureux, justement, c'est ça. Tous les gens se tirent dans les pattes en fin de compte. Et justement, nous, je rejoins le fait de vivre en groupe, peut-être nous ce qu'on retrouve par rapport à ça, c'est qu'on arrive à communiquer sur certaines choses. Et pour nous, tout ça c'est de l'abstrait, ça nous permet de survivre, c'est tout, en essayant d'en tirer le maximum. » (Olivier.)

A travers cette nouvelle opposition du « molaire » au « moléculaire », de l'abstraction « sociétaire » au concret communautaire, s'exprime un principe de retranchement différent des précédents. Si Olivier ne revient pas aux luttes de concurrence, c'est qu'en fait, comme à l'instant Henri, il ne revient pas à l'ordre social. Cependant, tout en faisant le tour de la précarité, de ses sociabilités spécifiques jusqu'à l'affirmation d'un autre mode de vie, il n'oublie pas l'autre. Il le rabat seulement sur l'espace charnel de la communauté. En fait, il ne s'agit plus de surmonter l'inégalité, mais de s'en extraire à l'échelle infime des sociabilités ; mais en même temps, visiblement, cette position médiane est insatisfaisante. D'une part, elle laisse derrière elle un monde où, semble-t-il, chacun s'acharne à concurrencer l'autre, d'autre part, elle ne fait qu'opposer l'égoïsme du groupe à l'égoïsme individuel. Si, « au fond », c'est « dégueulasse », c'est que le groupe n'est jamais la forme suffisante pour poser le problème de l'autre tant au niveau de la justice qu'au niveau de ce dont les précaires précédents

n'avaient pas vraiment à réfléchir : la concrétisation du rêve collectif d'un mode de vie différent.

Si assurément les remarques d'Olivier ne règlent rien, elles ont au moins le mérite de ne pas effacer la seule question qu'il restait à poser à une précarité qui n'a cessé d'être en rébellion contre l'inégalité et les discriminations : quel est ton rapport à la justice ? On voit ainsi que quelques-uns ont fait le tour de cette technique de soustraction qui parfois se noue à l'enjeu le plus cher à la précarité, une vie enfin libérée. Elle pose problème à ceux qui ne se satisfont pas de la seule critique abstraite de l'autre, et qui, bien que revenus à eux-mêmes, parce que c'est d'abord de leur libération dont il s'agit, aimeraient voir l'autre ne plus persister dans l'erreur et dans la dépossession.

« Je me sens un peu seule si tu veux. Ce n'est pas parce que tu as des copains et des amis qui sont complètement comme toi que les choses sont réglées. On voit toujours midi à sa porte et quand je me dis ah, mais il y a plein de gens comme ça, je m'aperçois qu'en fait on est très peu. Alors évidemment on est dans un certain isolement. Ce n'est pas par rapport au problème de la solitude, mais si on regarde bien, on n'est pas comme eux. Moi, ça ne me gêne pas, je l'ai voulu. Mais je voudrais bien que eux, pour eux, ça réagisse un peu. » (Cécile.)

Mais entre l'écueil d'un mode de vie solitaire qui se soustient parfois en prenant sur le « commun », et d'une vie collective enchaînée au salariat, les précaires choisissent la première voie. D'autant qu'ils savent bien ce qu'ils ont déjà dû payer en retour d'eux-mêmes, tant au niveau de leur « économie parcimonieuse » qu'au niveau de leurs rapports aux classes sociales, du regard interloqué et méfiant des voisinages aux injures de l'en-haut. Il leur faut donc prendre encore un chemin qui boite, à la fois nécessaire et insatisfaisant, même s'il y a la certitude constante dans nombre de discours, qu'on n'est assurément pas le plus immoral, ou plus précisément le plus injuste, et qu'en regard de l'injustice sociale les petites débrouillardises n'ont guère de poids.

4. Le « non » du précaire

Pour cette expérience violente, parfois agressive, qui se donne, qu'on a donnée — puisqu'il faut bien un commencement — comme un non au travail ; puis pour cette franche inclination à se définir « en niant », et qui quelquefois va jusqu'à soustraire au corps social en en inversant la dimension d'injustice, il faut poursuivre le chemin. Tracer l'itinéraire d'une « acculturation » à partir de l'expérience originale qui consistait à *ne pas* « faire choix du destin », à *ne pas* « vivre conformément à sa condition », ne suffit plus. Il faut encore trancher sur la nature de cette action, la nature de ce « non ».

Pour autant que la pensée de Nietzsche sur la *négation* inspire quelques-unes des sociologies du monde démocratique ou des classes populaires⁶, il nous faut débattre un instant avec celle-ci pour entendre ce « redressement précaire » qui pour s'élever ou pour s'évader semble commencer par nier.

« Tandis que toute morale aristocratique naît d'une affirmation triomphante d'elle-même, la morale des esclaves dès le principe dit "non" à un "en-dehors", à un "autre", à un "non-moi" : et ce non est son action créatrice. Cette inversion du regard, de l'appréciation — cette *nécessité* de la direction vers l'extérieur, au lieu que ce soit vers soi-même, relève justement du ressentiment : la morale d'esclave pour prendre naissance, nécessite avant tout un monde extérieur, hostile, elle nécessite physiologiquement parlant des excitations extérieures pour agir en général — son action est foncièrement réaction. »⁷

6. Outre Max Scheler, déjà cité, il semble que ce soit encore, par exemple, la théorie nietzschéenne du non de ressentiment qui était en partie l'explication donnée par A.K. Cohen sur les comportements « non utilitarian », « malicious », « negativistic » des jeunes délinquants de milieux populaires (in *Delinquent Boy — The Culture of The Gang*, The Free Press of Glencoe, 9^e impression, May 1964.) Enfin, plus généralement cette conception du « non » est au fondement de nombre de théories anti-démocratiques ou voulant censurer la possibilité démocratique.

7. Friedrich NIETZSCHE, *Contribution à la généalogie de la morale*, Coll. 10/18, UGE, 1974, p. 142.

Si l'on adaptait la négation nietzschéenne à l'expérience précaire, la leçon serait accablante. Tout ce qui au long de l'analyse s'est donné dans la rébellion se ramènerait à une *opposition*. Le précaire serait par excellence l'homme de la comparaison, celui pour qui « une chose » n'a de valeur que dans la mesure où elle lui sert à abolir un écrasant sentiment d'infériorité, sa manière de critiquer serait la pire des critiques, celle dont l'horizon est la *dévalorisation*.

Mais justement, ce n'est pas sa dimension d'opposition qu'il faut voir dans la négation précaire, mais sa dimension de *scission*. Au commencement de la trajectoire précaire il y a l'excès, cet éclaircissement dans le destin qui peut être donné par le « oui » de la rencontre. Extension, expansion, affirmation qui scinde, « scission affirmative ». Nulle réaction, mais action qui en se mouvant se sépare, se divise, affirmation triomphante sur elle-même. N'a-t-on pas compris que là où le précaire tranche au plus fort, c'est avec lui ? Nulle faiblesse qui fermente ou s'aigrit pour l'affranchi s'échappant du travail, poussant, bousculant, critiquant ; il y va plutôt d'une certaine vitalité.

En même temps, si l'expérience intersubjective de la reconnaissance est pour le précaire une expérience cruciale, puisqu'on la trouve au cœur du déplacement engagé par la rencontre, au cœur du travail permanent de « réajustement de soi-même » que suppose le déclassement. Elle n'a pas les traits d'un insatiable souci de se voir, de se mirer dans les emblèmes de la hiérarchie sociale, de vaincre l'ordre pour les fétiches de l'ordre, mais plutôt d'un désir de réaliser ce qui vaut, ce que le précaire pense valoir. Par cette attitude le précaire ne s'évalue pas *contre* l'autre, *sur* l'autre (autant dire sur son dos), il ne s'affirme pas *dans* l'autre, sous l'autorité de son regard, mais il débat et il tranche avec et contre l'autre sur l'authenticité des existences. Sa différence n'est pas de l'ordre d'une surenchère à la distinction pour qui, au fond, tout se vaut puisque toute chose ne sert qu'à distinguer, c'est au contraire la différence forte des valeurs qui *affirme* la supériorité d'un mode d'existence sur un autre.

Le précaire ne nie pas l'autre pour mieux se réévaluer, il ne se dénie pas lui-même pour mieux se revêtir des signes de la domination socio-culturelle. Il se place de plain-pied dans un

débat et un combat sur la valeur. En cela l'on peut conclure qu'il sait dire *oui* à ceux avec qui il se confronte et s'affronte, qu'il connaît la paix avec l'autre ; cette paix qu'ignore celui qui a l'aigreur ou la rivalité pour principe d'existence, et que l'on peut en bref synthétiser sous la notion d'*homme du ressentiment*.

« Plus il y aura *d'écart* entre la condition juridique des divers groupes sociaux donnée par le système politique ou par la tradition d'une part et leur puissance réelle de l'autre, plus sera forte la charge explosive. Cela ne dépend pas de l'un ou de l'autre facteur pris isolément, mais de leur *écart*. Il y aurait peu de ressentiment dans une démocratie qui socialement autant que politiquement tendrait à l'égalité des richesses. Il y en aurait aussi peu, l'histoire le montre bien, au sein d'une société ordonnée selon le système de caste, par exemple, tel qu'il existait en Inde, ou dans un système social nettement différencié. Le ressentiment doit donc se trouver au maximum dans les sociétés comme les nôtres où des droits politiques à peu près uniformes, c'est-à-dire une égalité sociale extérieure officiellement reconnue, coexistent à côté de très considérables différences de fait quant à la *puissance*, la *richesse*, la *culture*, etc. »⁸

A ces manières de prendre dans la rancœur l'assignation aux places, à ces manières de comparer, qui selon Max Scheler pervertiraient le monde démocratique, il faut opposer la positivité précaire d'un élan indifférent au classement ; fût-ce même au prix d'une certaine naïveté en regard de l'ordre social.

Mais revenons du pur modèle théorique au sol rude et inégal de l'empirie. Il n'a certes pas la netteté des thèses qui précèdent.

En un premier versant d'abord, le « noble rêveur » à force de trop ignorer, de trop dédaigner les classes, finit souvent par goûter les horions du social, ou encore il risque les risées ou les quolibets de ceux qui portent fonction ; il dérange de ses bavardages, il parle trop haut ou trop bas, jamais comme il convient qu'on l'entende. Il est déplacé, il dénote et pour cela

8. Max SCHELER, *op. cit.*, p. 22.

ennuie, lasse, un peu comme cet autodidacte dont ici se fatigue Virginia Woolf :

« Un ouvrier autodidacte, et vous savez comme ces gens sont affligeants, égoïstes, ennuyeux, vulgaires, bizarres, et au bout du compte écœurants. »⁹

Le principe de conformité n'est pas plus l'affaire des classes populaires que de la petite bourgeoisie ou de la bourgeoisie. Il est ce point où la fonction vacille ; où ce qui fonde l'évidence de l'adéquation aux places ne peut se reprendre qu'en engrenant un mécanisme d'exclusion. Le « il n'est pas comme nous », quelles qu'en puissent être les formes, permet aux uns d'oublier leurs aigreurs et aux autres de retrouver leurs distinctions. Pour être ennemi des conformismes, le précaire en est la première victime. Il rappelle aux premiers qu'il a fallu en rabattre, que « chaque notaire porte en soi les débris d'un poète ». Il rappelle aux seconds ce fond de violence nue, aveugle, arbitraire, mais socialement déterminée, qui supporte toute reconnaissance institutionnelle ou sociale ; que les voies d'accès à l'art, au savoir, bref à la culture, en deçà de tout phénomène « d'imposition symbolique », sont diverses et que chacun peut réclamer d'y avoir droit.

Mais, dans la métaphore de la boiterie dont on a usé pour rendre compte de la précarité, et dont on retrouve l'expression, on ne prendra pas le chemin qui ramènerait le précaire du côté du rustaud, du lourdaud. Mieux vaut reprendre l'image poétique de l'oiseau des mers « exilé sur le sol au milieu des huées... ». On dira que c'est trop prêter de positivité à « l'objet » ? Sans doute ; mais l'on devait pousser les limites de la précarité jusqu'ici avant de donner à ce retour à l'empirie un second versant.

Bien sûr, parfois le « rêve » chute, et le « non » séparant, retranchant qu'à l'instant on posait transversalement à l'affirmation aristocratique, alors grimace. Il faut qu'à force de blessure l'espoir tarisse, qu'en son réduit il se gâte et tourne

9. « ... distressing (...) egotistic, insistent, raw, striking, and ultimately nauseating. » V. WOOLF, *A Writer's Diary*, Harcourt Brace and Co, N.Y., 1953, p. 47. Cité par R. HOGGART, *op. cit.*, p. 360.

au « non » d'opposition. Il faut aussi — et c'est tout autre — que ce qui était rêve s'inverse en lucidité, s'engage dans une concurrence où tous les coups sont permis. Alors peut-être ce qui aurait pu être l'espace affirmatif du combat sur les valeurs de vie devient, à travers les formes objectives de la ségrégation entre les êtres, l'espace de l'indifférence, du mépris, de la distinction. Les trajectoires sociales avec l'infinité des événements qui les déterminent, sur ces points se refusent à la théorie. D'ailleurs, même à supposer que le rêve ne chute pas, ce critique dérangeant, à tant être inlassable, ne finit-il pas par ne rien faire, ne rien créer ? Entre velléité et réalisation il y a un pas... le franchira-t-il ? C'est sans doute cette idée qui habite Robert Park lorsqu'il analyse « l'esprit » de ce lointain parent du précaire qu'est le *hobo* :

« Le problème avec l'esprit du hobo n'est pas le manque d'expérience, mais le manque de vocation. Assurément, le hobo est toujours en marche, mais il n'a pas de destination, il n'arrive donc jamais. La *Wanderlust*, qui est l'expression la plus élémentaire du tempérament romantique et de son intérêt pour la vie, a pris chez lui, comme chez tant d'autres le caractère d'un vice. Il a gagné sa liberté, mais il a perdu sa direction. L'effervescence et le besoin d'évasion qui pouvaient être le commencement d'une nouvelle entreprise, le dépensent en un pure mouvement expressif. Le hobo cherche le changement pour le seul amour du changement ; c'est une habitude, et comme l'accoutumance aux drogues elle l'enferme dans un cercle vicieux. »¹⁰

Plutôt que d'une description, il s'agit d'un modèle ; qu'importe, gardons l'idée d'une habitude qui prête au mauvais penchant et dont le travers n'est pas aussi psychologique que veut bien l'entendre Park ; continuer à bouger même devant les échecs, c'est continuer à espérer.

Aussi, si l'on n'a pas fait une sociologie de la jeunesse, et si la *spécificité* des précaires ne tient pas à une prolongation

10. R.E. PARK : « The Mind of The Hobo — Reflexions upon The Relations Between Mentality and Locomotion » in *Collected Papers of R.E. Park*, vol. II « Human Communities » The Free Press of Glencoe, USA, 1952, p. 93.

outre mesure de celle-ci, à la manière d'un vestibule à la concurrence et au classement, il faut pourtant leur garder un certain caractère juvénile. Si être jeune c'est ne point trahir les rêves en cédant sur le réel, si c'est encore ne point vouloir se « ranger », si c'est aussi accepter la « mixité », alors gageons que les plus précaires d'entre tous ont, sur ce point au moins, gagné.

1981 2 13 1981

4.

5.

La précarité entre l'égalité et la différentiation sociales

1. Travailler/Imiter

« Il doit être impossible que l'homme ainsi fait ne soit pas divisé contre lui-même, qu'il ne soit non pas un homme unique mais un homme double. »¹ Le dédoublement que Platon assigne ici à l'homme oligarchique sera le paradigme du paragraphe qui suit.

Le clivage, la division, on le sait à présent, est soit ce qui dans nombre de cas habite l'identité précaire, soit cette aventure qui fait que tout précaire se tient de guingois dans l'univers des classes, même lorsqu'il a fait retour à celui-ci. Au fond, il ne s'agit pas essentiellement d'une douleur, comme le fardeau d'une intime scission qu'il faudrait porter ; même s'il a pu sembler que l'on ait plus particulièrement insisté sur cette éventualité. Etre double, c'est aussi, à la manière de Zoé, être ce travailleur qui, jusque dans l'ordre productif, tient un autre modèle de comportement. Il n'est donc pas plus heureux ou malheureux qu'un autre, celui qui a choisi un tel cheminement, puisque aussi, comme on le verra, au-delà des précaires quelque chose du *deux* contre l'un court parallèlement aux chaînes de l'ordre du classement. On voudrait désormais borner ce cheminement, en envisager les enjeux à un niveau

1. PLATON, *la République* — VIII, 554 d — ; Bibliothèque de la Pléiade, NRF Gallimard, 1950, p. 1154.

plus théorique, tâcher même d'aller au-delà afin d'en apercevoir les conséquences, tant pour les précaires que pour nos sociétés.

Au commencement, l'on pouvait supposer qu'il y avait le travail, ordre attendant son complément : le travailleur. Mais on a vu que, pour une fois, et au moins pour un temps, ce complément était manquant. Premier manquement à l'ordre dans la longue rébellion précaire, première faille dans la rigoureuse logique des complémentarités et des adéquations, qui prête au travail le travailleur, à la journée de labeur la soirée réparatrice, à la semaine ouvrée le loisir du week-end. L'excès du désinvestissement ou du projet est une affirmation au cœur de l'absence. Dès lors, tous nos solides équilibres s'écroulent sous l'action de cette puissance extensive qui ne reconnaît l'homéostasie qu'à l'intérieur d'elle-même. Il est inutile de penser le loisir tel que nous l'entendons généralement, il s'est évanoui !

A la fin de la seconde édition d'« où va le travail humain ? », Georges Friedman s'interrogeait en ces termes :

« Que va devenir la vie de ces masses pour qui le centre de gravité de l'existence, les possibilités d'un accomplissement personnel ne seront pas dans le travail mais hors du travail ? Le "loisir" (terme générique qu'il faut employer avec beaucoup de prudence car il recouvre les comportements les plus variés) peut-il remplacer le travail comme centre de gravité, comme centre d'équilibre psychique et de satisfaction de la vie humaine ? »²

La question pour les précaires ne se pose pas. Point de pensée comptable dont le registre serait la substitution d'un monde en échange d'un autre ou faute d'un autre, puisque, ici, la vie est radicalement ailleurs. Il faut donc résolument renverser nos manières de penser : les précaires n'ont pas « choisi » le « loisir » faute d'un travail convenable, mais plutôt, parce qu'ils étaient déjà porteurs d'une autre subjectivité, ils n'ont pu s'adapter à ce dernier, lui sont restés étrangers. Certes,

2. Georges FRIEDMANN, *Où va le travail humain ?* Editions Gallimard, collection Idée, p. 358.

cette affirmation anticipée d'une altérité est en partie méthodologique, on sait que la réalité des trajectoires, des expériences se laisse moins bien ramener à une détermination unique, mais c'est elle qui nous permet effectivement de saisir la précarité.

Car l'on comprend mieux pourquoi la peine, au sens des ergonomes, au sens physique de la fatigue, de l'épuisement, n'est point le thème dominant du discours des précaires hormis lorsqu'ils la saisissent dans sa dimension d'asservissement. Le principe d'économie (politique ou libidinale) qui mesure peine et plaisir, mais qui surtout ne pense le monde qu'en terme de circulation des richesses et des énergies, doit donc être recouvert ou « surdéterminé » par l'ordre symbolique. Si les précaires ne sont pas sans connaître les blessures nerveuses, physiologiques, engendrées par la parcellisation des tâches dont ils n'ont cessé de nous montrer les conséquences morales et sociales, seul le registre symbolique qui porte l'affirmation, l'excès au cœur des comportements nous permet de distinguer les précaires de tout autre salarié. Nous n'avons donc pas à nous demander en suivant Georges Friedmann de quoi sera fait le loisir précaire, ou bien comment celui-ci répare les dégâts commis par le « progrès industriel », le « loisir » est déjà là, et parce qu'il est présupposé, il n'est déjà plus loisir. L'attitude, il est vrai, ne serait pas sans gêner quelques « décideurs » ; sur ce point le précaire ne demande pas : il a pris. Il ne peut donc être appréhendé dans les termes qui siéent aux agences « d'assistance » ou de contrôle social : il n'est ni jeune ni adulte désœuvré, il vaque à ses occupations. Cependant, le précaire revient au travail, il y revient même sous deux formes : pour continuer à vivre la précarité ou pour en finir avec celle-ci. On analysera d'abord la première forme, la seconde est encore beaucoup trop complexe pour être dès à présent étudiée.

Dans le retour au travail réapparaît le double, jusqu'à la mauvaise doublure, que serait ce « soi-même » au travail, jusqu'à la duplicité qu'exige l'embauche, pour peu, surtout, que par nécessité économique l'on veuille momentanément se stabiliser. Faire son instabilité, occulter ce qui de soi est déjà trop du quotidien ou d'une « anti-productivité » affichée pour convaincre l'employeur ; première « sornioiserie » dans la tra-

jectoire du précaire. Mais si tout en « courbant l'échine » il garde cette vigilance face à lui-même, aux autres tout comme à l'organisation du travail — manière de refouler sa dignité et de prêter quelque chose de torve au regard —, le précaire travaille.

Aussi, pour avoir évoqué quelques cas de « perruque » ou de « sabotage » par lesquels se dessinait la personnalité de précaires plus particulièrement réfractaires à l'ouvrage, ou portant l'excès de leur « vie » jusqu'au « chamboulement » des disciplines, il ne faudrait pas pour autant saisir les précaires comme des fauteurs de troubles systématiques. L'analyse, en effet, supposerait un raisonnement totalement étranger à ce que nous n'avons cessé de dire tout au long de la recherche, elle perdrait le vivant sous le poids du mort, transformerait la vie en doublure du mort, puisqu'elle n'en serait plus que le terme antithétique s'exténuant ainsi dans le sabotage.

Dire que le précaire travaille, c'est dire que comme tout un chacun il accomplit l'acte laborieux, s'absente dans celui-ci, s'oublie dans l'objet, se saisit, se perd, se ressaisit au gré des aléas du procès de production, et même puisque bien souvent il choisit des emplois qui lui laissent quelque autonomie (comme par exemple les emplois de coursier), il s'applique à la réalisation de sa tâche. Dès lors, les analyses qui font de « l'évidence » de la participation « ouvrière » la preuve de l'inanité de la notion de « désaffectation »³ trouvent ici leur limite. Ce n'est pas parce que l'acte laborieux — d'autant plus que la discipline productive est souple et relâchée — exige une participation active du salarié qu'il n'y a point désaffectation ou désinvestissement. En dernier ressort, la raison du désinvestissement est hétérogène en regard des implications concrètes de l'acte laborieux. On n'infirmera donc pas la recherche arguant des formes « d'autogestion clandestine » spécifiques à la vie des salariés.

3. On pense plus particulièrement à la thèse de D. LINHART, in *l'Appel de la sirène*, Le Sycomore 1981. On a déjà expliqué en quoi on récusait la notion de désaffectation, mais, pour D. Linhart, ce terme recouvre la totalité des points de vue développés à propos du désinvestissement ou du refus du travail.

« Cette résistance, cette victoire, c'est d'abord la vie collective sous forme d'entraide, d'amitiés, de plaisanteries, de coups de folie, qui se fraie un chemin à travers la grisaille des journées passées à l'atelier. C'est ensuite la patiente création clandestine d'une zone d'autonomie aussi minuscule soit-elle, à laquelle se livre chacun et qu'il construit grâce aux "ficelles", aux "trucs" aux tours de main inventés pour gagner du temps, pour exécuter sans trop de problèmes les tâches importantes, ou redonner un peu de sens et de vie à leur activité. »⁴

L'on n'avance ici que les « débrouillardises » par lesquelles la « vie » se ressaisit, réinvente son lieu, le repeuple, et le fait qu'il en soit de même dans les prisons, voire dans les camps de travail⁵ n'a jamais prouvé que les uns et les autres y prenaient agrément.

Assurément, nous tenons compte des remarques de G.N. Fischer :

« Une analyse sociologique du travail qui serait fondée sur le caractère contraignant et sur la nature déterministe de dévalorisation et de désaffection qu'il entraîne, et qui ne porterait aucune attention à l'engagement vis-à-vis du travail aussi pauvre et aussi frustrant soit-il, relèverait d'une vision tronquée de la vie professionnelle. »⁶

Mais c'est parce que tout simplement nous sommes déjà au-delà. L'enjeu des précaires n'est pas un travail donné dont, tout aussi bien qu'un sociologue, il sait mesurer les degrés de pénibilité, tempérer au bout de quelques jours les rythmes, ou bien comprendre les « ficelles du métier », mais une question de temps et de dignité. Sa logique, au moins dans « l'espace » du désinvestissement (il peut bien en avoir une toute autre dans l'acte de travail ou lorsqu'il abandonnera la vie précaire),

4. D. LINHART, *l'Appel de la sirène*, op. cit., p. 21.

5. Sur ce point, on se reportera au texte de Renaud Sainsaulieu en introduction à *l'Identité au travail*, PFNSP, 1977, ainsi qu'à la page 30, note 4, du livre, où le parallèle avec le camp est suggéré.

6. G.N. FISCHER, *Espace et Liberté (l'autogestion clandestine)*, PUF, 1980, p. 184.

est qu'il doit consacrer le moins de temps possible à l'ouvrage, car sa vie est ailleurs, ou parce qu'il ne s'y sent pas à sa place. Cela l'empêcherait-il de travailler ? Cela, hormis quelque éventuelle irritation, l'amènerait-il à retourner « naïvement » sa « rogne » contre le travail ? Pas *fondamentalement*. Connaissant lui aussi la « menue monnaie » de l'autogestion clandestine, il doit, lorsqu'il reprend la route de l'usine ou du bureau, avoir déjà à l'esprit la vie autre. En un sens il pense à « autre chose », il tient le présent par le futur, l'ici par l'ailleurs, réduisant le temps consacré à produire à une portion congrue. Intérêt relatif, indifférence ou haine, la question n'est pas là ; ce qui fait l'abstraction au cœur de la précarité, c'est non pas un rapport à l'acte de travail, mais un rapport au travail comme condition culturelle et sociale.

Par ce détour qui rend l'abstraction à la subjectivité plutôt qu'il ne la laisse de manière déterministe à l'incessant mouvement de fluidification et de parcellisation du travail, doivent être mises en question les sociologies qui infèrent à telle phase du mouvement de développement capitaliste ou à telle fraction particulière de la « classe ouvrière » telle ou telle subjectivité. Ainsi Serge Mallet qui, en s'inspirant en partie des thèses d'Alain Touraine⁷, définit le cadre général d'une perspective qui permettrait de dégager « les modèles d'organisation du mouvement ouvrier de telle ou telle époque et d'établir des correspondances entre eux et les rapports économiques techniques et technologiques de production qui les déterminent »⁸. De fait Mallet ne nous propose rien d'autre, sinon rabattre mécaniquement la subjectivité du salarié sur le travail :

« L'O.S. est le prolétaire à l'état pur ; on lui a arraché jusqu'à la conscience de participer individuellement à l'activité sociale. Le travail dépersonnalisé, abstraitisé ne représente même plus ce facteur d'insertion dans le monde, qu'il reste chez l'ouvrier professionnel. (...) Chez l'ouvrier professionnel « la conscience de classe » se caractérise à la fois par la double conscience

7. *L'Evolution du travail ouvrier aux usines Renault*, CNRS, 1955.

8. « Syndicalisme et société industrielle », in *la Nouvelle Classe ouvrière*, 5^e édition, 1969. Editions du Seuil, coll. Point, p. 50.

d'être *exploité et producteur de richesses* (...) et l'exploitation est principalement ressentie en fonction même de cette qualité de producteur. La famille de l'ouvrier, les femmes et les filles notamment, se tiennent à l'écart de l'activité productive. Dans les banlieues ouvrières peuplées d'O.S., il en va tout autrement. La conscience de classe se fonde essentiellement sur le sentiment d'exploitation, et celui-ci est ressenti comme l'expression d'une inégalité dans la distribution des richesses. Par là, la conscience de classe cesse d'être directement liée à l'activité pour être l'expression d'une condition sociale. Là aussi la terminologie indique le changement intervenu : le terme de "prolétariat" chargé de toute une symbolique de la misère remplace celui de "monde ouvrier" ou de "classe ouvrière", voire de "producteur".»⁹

Le problème n'est pas que l'ouvrier se fasse prolétaire, mais que ce soit encore le travail qui *pro-duit* un être qui lui soit autre : prolétaire et non plus producteur. Les logiques qui veulent faire de l'indifférenciation du travail (et non *au* travail) les raisons de la vie hors travail sont l'expression ultime des logiques de la substitution et de la complémentarité qui inexorablement font commencer le monde par un *travail* auquel, tant bien que mal, il faut s'adapter, quitte à devoir pour cela s'y faire autre. Comme si par quelque horizon borné « notre prolétaire » ignorait que dans l'ordre du monde il y a déjà, là, quelque chose d'une autre vie, comme si, par quelque aveuglement, il ne pouvait espérer ou au moins rêver à une vie autre au travail.

L'analyse montre que ce n'est pas la nature du travail précaire qui, en raison d'une quelconque abstraction, détermine la subjectivité rebelle au travail des précaires. Mais qu'inversement une subjectivité qui se cherche autre à la fatalité laborieuse est *vouée* à passer par des formes précaires d'emplois. On peut désormais revenir d'une manière plus assurée aux premières interrogations de la recherche, que l'on avait conclues par la présence d'une population particulière qui, quoique bien souvent mêlée à la population des travailleurs précaires, ne pouvait lui être associée. Si le travail et lui seul dans son abs-

9. Serge MALLET, *loc. cit.*, pp. 62-63.

traction portait la rébellion, on n'aurait rencontré que des précaires. Le problème, justement, c'est que certains interviewés, bien qu'ayant connu un travail hautement indifférencié, hautement parcellisé, n'étaient pas dans un rapport de désinvestissement et cherchaient à s'intégrer durablement dans une entreprise. L'analyse, au regard des sociologies qui rabattent la subjectivité sur le travail, s'inverse donc radicalement : la subjectivité rebelle appartient à tout précaire fût-il manoeuvre ou technicien. Ainsi, l'intérimaire voyageur, qui se stabilisa comme dessinateur projeteur et qui par promotion interne devint chef de service, abandonna-t-il « son » entreprise pour reprendre les chemins difficiles du travail temporaire afin de voyager et jouir de son temps. Tout comme le comptable de formation promis à une brillante carrière de labeur devint coursier au noir pour perpétuer ses sociabilités, ou que la secrétaire, vouée à la machine à écrire et à la correction qui sied au personnel féminin en ce genre de profession, devint animatrice de centre de loisirs par passion pour la sculpture.

Au-delà même des limites quantitatives de l'étude, on peut donc penser qu'il n'y a pas fondamentalement, comme le suppose parmi d'autres Serge Mallet, de loi de distribution des « idéologies » et des comportements à partir du travail, et qui à telle qualification assignerait telle conception du monde, de la famille aux organisations politiques¹⁰. Derrière ces analyses il y a toujours le même principe : il n'est d'être que comme capital variable, et conséquemment l'ouvrier n'a jamais que les « habits » qui lui sont échus dans le procès de travail ; le travailleur n'a d'autre liberté que celle que présuppose le travail, sa place dans les rapports de production. Du point de vue de ceux que l'on a rencontrés, le renversement est maximal, ils n'ont pas attendu le travail pour lui être autre, et un thème nous est apparu essentiel pour comprendre cette altérité : celui de la dignité.

En effet, ce sentiment aurait dû nous faire anticiper la totalité de la recherche, il faut présupposer un dysfonctionnement dans l'adéquation aux places pour vivre un certain travail comme une flétrissure. Celui sans doute qui consiste à « ne pas

10. *Ibid.*, p. 64.

être dans sa vocation en martelant le fer »¹¹. Mais ce dysfonctionnement n'est pas affaire de distinction comme chez l'arri-viste de Max Scheler. Il sous-entend seulement que le précaire a pris conscience de ce qui vaut pour lui, et qui peut bien valoir pour l'autre. Il est dans le registre d'un « vouloir être » dont l'ordre des classes en tant qu'il est fondé sur le travail s'avère comme la prohibition. Une telle inadéquation d'être, qui conséquemment est inadéquation de classe, déclassement, ne s'arrête pas à la sphère productive; elle traverse tout le rapport du précaire à « son » monde, à sa famille, à l'école, etc. Mais il faut bien faire crédit au précaire, même lorsqu'il remonte jusqu'à son enfance : le petit écart du rêve est bien une différence grosse de différences de vies. Et c'est en portant sur lui cette vieille discordance que le précaire se convainc que la condition qui lui est échue n'est pas celle qu'il devrait avoir.

On est ici au cœur de l'excès. Dans cette affirmation première qui ouvre à l'altérité se définit en outre la négation dont nous avons suivi les rebondissements tout au long des trajectoires individuelles. Il faut dire non au classement du travail pour faire son lieu, son lieu symbolique qui émerge de lui-même avec l'affranchissement. Mais il suffit de dire non... Pourquoi faudrait-il nécessairement en appeler au classement alors que l'enjeu est de gagner un épanouissement ou un accomplissement ?

« Fugueur » plutôt que « transfuge »... le précaire est d'abord ce déserteur des continents de classes. Paradoxalement on voit pourquoi sa propension à nier n'est en aucun cas le moteur de l'explication de la précarité. Mais s'il est inutile désormais de s'interroger à l'intérieur même de la subjectivité précaire, on peut encore tâcher d'en évoquer les conditions socio-historiques.

Au-delà de l'univers du travail qui fonde ses clivages sur ce qu'on dit être une « rationalité », division scientifique du travail, ou une « fonctionnalité », division du travail social, notre société se caractérise par un processus de « condensation pro-

11. Voir : « De l'apprentissage; fragment d'une correspondance intime » (in *la Ruche populaire*, septembre 1841) de l'ouvrier, écrivain et député GILLAND. Cité par Jacques RANCIÈRE dans *la Nuit des prolétaires; op. cit.*, p. 15.

gressive ». La thèse fut développée par Emile Durkheim, elle a été récemment reprise par Daniel Bell.

« La société contemporaine se distingue donc des autres non seulement parce qu'elle est énorme et très nombreuse, mais par l'action réciproque, physique et psychique qui nous lie directement ou symboliquement à tant d'autres personnes. Lorsqu'elle se multiplie l'action réciproque conduit non seulement aux différenciations sociales mais aussi, en tant que mode d'expérience, à une différenciation psychique, à un désir de changement et de nouveauté, à la recherche des sensations et au synchronisme de la culture. »¹²

Qu'importe que s'introduise incidemment dans les propos de Bell un « autre aristocratisme », qui des « hauteurs » desquelles il observe la société ne peut que mépriser ce qui *semble* s'affairer en un fourmillement importun autour de motifs kitsch, pacotille culturelle et subculturelle. Qu'importe, encore, que Bell ait porté le trait le plus cinglant contre tout ce qui peu ou prou s'apparente à la précarité en déclarant que « l'individu déraciné ne peut être qu'un vagabond dans l'ordre culturel »¹³. La perspective que l'on propose est tout autre. Et d'abord, à vouloir trop hâtivement importer les traditionalismes du vieux monde, le sociologue américain ne scie-t-il pas la branche sur laquelle il s'était juché ? Le Nouveau Continent n'a jamais été colonisé que par des vagabonds et des migrants. On ne suivra donc pas Daniel Bell dans ses conclusions, mais l'on s'appuiera sur ses analyses. Il s'agit en effet de rappeler que notre univers social est peuplé par la multiplication des réseaux de communication et d'échange, la circulation des individus, la transparence relative des rapports et donc des inégalités de classes, le développement d'une scolarisation de masse et par une grande diversification des traits culturels et subculturels. Dès lors, les occurrences de rencontrer le *deux* plutôt que le *un*, de porter la division sont surmultipliées. Certes, pour ce qui concerne proprement l'expérience précaire, il fallait encore

12. Daniel BELL, *les Contradictions culturelles du capitalisme*, PUF, 1979, p. 99.

13. Daniel BELL, *op. cit.*, p. 127.

la levée subjective d'un imaginaire. Certes, seul le brouillage des discriminations de classes lié aux enjeux et aux effets secondaires des révoltes de Mai a permis la précarité. Mais cette simple dimension de communication, de mobilité, de diversité caractéristique des sociétés modernes ne constitue pas moins le substrat objectif ou, en tout état de cause, le support qui rend possible la visibilité du monde à lui-même. Si la précarité, dans son caractère collectif, demande l'intervention d'un imaginaire affichant une nette anti-productivité et la valorisation d'une multitude d'activités culturelles ou politiques, l'on peut supposer que des formes plus confuses, moins explicites de fuite d'une condition, de dédoublement, peuvent s'appuyer sur les traits généraux de nos sociétés.

Tout cela se ramène à un seul mot : cette « ouverture » qu'à terme on a associée à « l'acculturation » et qui elle aussi, comme la négation, glisse tout au long de l'analyse de la précarité. Il s'agit d'abord d'un cheminement vers la libération, et donc d'une évasion loin des fourvoiements de « l'opinion » que prête l'opacité laborieuse aux classes populaires. Si l'on prend quelques distances vis-à-vis du phénomène en observant la variété des expériences précaires, l'on ne doit pas considérer cette « acculturation » comme l'entendent les anthropologues, celle dont Everett Stonequist dans *The Marginal Man* a traité les différentes figures : du « sang mêlé » à l'Africain européanisé, en passant par la seconde génération immigrée, l'Autrichien Hitler, le Géorgien Staline¹⁴. Puisque la précarité s'inscrit d'emblée dans un espace ayant atteint un haut degré d'homogénéisation ; l'espace métropolitain, il vaudrait mieux, semble-t-il, reprendre le concept tardien d'imitation et lui redonner la simplicité de l'échange et de l'emprunt. De même, qu'ils soient ou non issus des classes populaires, l'on ne peut penser l'expérience des précaires à la manière de l'anthropologie historique ou de l'ethnologie toujours à la recherche d'une culture populaire dont on pourrait inventorier les objets, exhiber les pratiques vestimentaires ou alimentaires. Le passage par l'autre

14. Everett STONEQUIST, *The Marginal Man (a study on personality and cultural conflict)*, N.Y. Russel and Russel Inc., 1961, 1^{re} éd. 1930. Voir plus particulièrement les chapitres II à IV.

doit être appréhendé comme le moyen de se dégager de l'inexorable mouvement qui mène à vivre suivant sa condition, plutôt que comme une sorte « d'expatriation » absolue à travers laquelle le précaire franchirait le fossé qui sépare deux mondes radicalement différents. La société moderne, comme on l'a vu, suppose déjà une certaine confusion des « patries », et par là-même de multiples paliers de médiation ; surtout, en tant qu'elle couvre les diverses dimensions de l'activité des hommes, elle suppose des disproportions ou des inégalités à l'intérieur même de la personnalité des individus. En quelque sorte, si sur certains aspects la personnalité peut être ouverte, sur d'autres elle peut se maintenir dans une quasi-fermeture.

Conséquemment, dans son ensemble, la précarité a une configuration multiple, bariolée et, comme on l'a laissé entendre, irréductible à une subculture ou bien encore à un style de vie particulier. Elle suppose tout autant « l'assimilation » que la « contre acculturation » : dans certains cas le conflit, dans d'autres la concurrence ou l'intégration. Stonequist notait déjà :

« Le marginal peut devenir un critique efficace et pénétrant de la culture du groupe dominant en tant qu'il allie le savoir de ce groupe à l'attitude critique de celui qui lui est étranger. »¹⁵

Concrètement pour nous qui étudions les précaires dans la diversité de la métropole, cela veut dire que, dans le processus d'échange, ce n'est pas la dimension d'une « culture » qu'on ferait sienne qui est en jeu, mais la manipulation, « la production », le tissage d'éléments culturels qui ainsi donnent à la précarité sa variété synchronique et diachronique. D'où, pour tout précaire, quelle que soit son origine de classe, cet aspect mixte (ou batard) tant au niveau du langage qu'au niveau du comportement, ce que ne suppose jamais une sociologie du classement.

Ce détour n'est pas vain si l'on considère qu'il rend compte de phénomènes sociaux bien au-delà de la précarité et si l'on songe à toutes les formes de « détournements » implici-

15. E. STONEQUIST, *op. cit.*, p. 155.

tes, des traits culturels entre « dominants » et « dominés » par lesquels l'univers social est en production symbolique avant d'être en reproduction, en mutation avant d'être en duplication. Le rapport qui va des classes dominantes aux classes populaires n'est pas réductible à quelque phénomène d'imposition publicitaire ou bien à quelque velléité de « réhabilitation » à la manière d'une alinéation absolue sous le regard de l'en-haut ; il est le lieu où les classes populaires se cherchent, s'inventent, s'opposent.

Inversement, les fractions culturelles des classes dominantes ne sont point retranchées, telle une caste, derrière le rempart de leur « habitus », à l'abri de toute influence des classes populaires en matière de mode comme en matière de savoir, surtout si l'on considère qu'elles sont en relation avec les « figures » du transfuge ou de l'intermédiaire, vecteurs d'autres stylisations tout autant que de savoirs différents¹⁶.

Dès lors, s'il est stérile de supposer l'existence d'une « culture populaire », ce n'est ni parce que les classes populaires auraient été dépossédées de leur culture par la consommation et la production de masse, ni parce qu'en raison de leur « habitus » elles n'auraient d'autre horizon que de « faire de nécessité vertu », mais parce que la culture au sens large a atteint, dans les grandes métropoles occidentales, un haut degré de circulation et d'homogénéisation, ce qui, bien entendu, n'est en contradiction ni avec le « pullulement » des différences ni avec la perpétuation des inégalités. Car si d'un côté il y a partage d'une culture aux thèmes fort diversifiés, de l'autre, cette même culture, c'est-à-dire cette même vie, est inégalement répartie ; d'où, d'ailleurs, la transparence des inégalités que déjà Scheler relevait.

Toutefois ces dernières remarques n'épuisent pas complètement le sens de l'expérience des précaires. Là où ils expriment avec le plus de force leur dissymétrie, c'est lorsque quelques-uns d'entre eux appréhendent le savoir, la culture comme

16. Dans cet ordre d'idée, on remarquera de nettes similitudes entre les thématiques précaires et le discours de ceux que M. Dagnaud et D. Mohl appellent « des contestataires comme il faut » et qu'ils situent dans les classes moyennes (cadres moyens et surtout cadres supérieurs). In « Constestataires mais comme il faut », *Autrement*, n° 29, février 1981.

l'enjeu même de leur émancipation. Dans la fine trame d'un autre discours par lequel ils se mêlent de juger, de critiquer, de penser, se donne ce qui fut le fondement de notre approche ; la volonté d'échapper à la dépossession par le travail et les conditions matérielles d'assignation au classement. On comprend donc en quoi la culture comme information et contre-information, bref, comme possibilité d'interrogation et de production d'un savoir autre, occupe une place importante dans la trajectoire des précaires, elle leur fournit les moyens et les formes de leur libération.

Nouvelle fragilité d'un *deux* qui se substitue au *un* des savoirs institués. Elle nous ramène d'une part à un vieux double, celui qui jadis supposait qu'un peuple puisse être à la fois à son affaire privée et assez cultivé pour débattre des affaires publiques ; le précaire en présente comme l'image imprécise et déformée. D'autre part, elle nous mène déjà au « trois ». Ce qui couve derrière cette repossession d'un savoir, n'est-ce pas aussi l'image d'un « polytechnicien », d'un « homme divers » trouvant occupation dans de multiples activités, du travail de réceptionniste la nuit à la confection d'un lit à Baldaquin ou à l'étude de la philosophie (Gilles), du tricot au yoga et à la randonnée pédestre (Cécile) ?

Si l'on passe outre les filtres d'une représentation d'eux-mêmes fondée sur la force de leur vocation que les précaires du groupe I ont proposée, c'est cette même idée du divers qui s'exprime dans les flâneries de la quasi-totalité des interviewés. Tant au niveau du présent qu'au niveau du passé, il y a cette exigence intime de vagabonder, de vaguer, par laquelle le registre du connaître et surtout du bien se connaître (« être soi-même ») s'ouvre au problème du temps. Sans doute marque de ce siècle qui toujours repousse les confins de la jeunesse, il faut une longue dérive, de vastes aventures pour arriver à sa maturation. Cette image du précaire flâneur vaut bien celle du précaire rebelle à l'ouvrage, et elle le campe d'emblée dans le bariolage.

En un sens, il est découvreur d'autres mondes et il tient du cosmopolitisme ; mais, surtout, il est museur au hasard de la ville.

« C'est-à-dire qu'en réalité je ne fais rien de très précis. Je ne fais pas une activité continue (ce que j'aurais pu faire aussi). Je me balade, je vais souvent en voyage, en randonnées, je fais de la marche à pied (rire). Ce qu'il y a de bien, ce qu'il y a de nouveau par rapport à mon ancienne vie, c'est que je peux voir beaucoup plus de gens, que je ne pouvais le faire avant. J'ai gardé des contacts avec des gens... je prends mon temps. Je vis mieux à ce niveau-là. J'ai vraiment une qualité de vie supérieure, je me balade aussi dans Paris... (...) et puis bon, il y a le yoga qui continue et il y a eu cette chose de faire tout ce que je n'avais pas pu faire. Réaliser des trucs pour lesquels je ne me sentais pas tellement heu... douée. Et par rapport au niveau économique c'est le tricot qui a commencé comme ça. J'ai commencé cet hiver, et avant je n'avais jamais touché une aiguille. J'ai essayé, je peux le faire bon voilà... » (Cécile.)

Souvent grand bavard, riche de son temps, il est ouvert aux rencontres, qui, pour vraiment lui plaire, doivent être caractérisées par « l'extravagance spécifiquement citadine de l'être à part » chère à Simmel. Aussi, cet « oisif populaire » tutoie-t-il le jeune travailleur désœuvré. Aussi cet étudiant « à demi prolétaire » côtoie-t-il le chômeur qui, pour combler la béance du travail au cœur de sa vie, s'est inscrit en faculté. Il trouve là l'occasion de nouer ses sociabilités indifférentes aux rigidités de l'espace et peuplées d'individus aux parcours variés. Par ailleurs, lorsqu'il est du groupe II et resté proche des classes populaires, le précaire peut occuper les places de vecteur ou de porte-parole puisqu'il est à la fois dans et hors les sociabilités traditionnelles. Il peut jouer la fonction d'un point de repère pour ceux à qui les rigueurs d'une condition ne conviennent plus. Homme, femme entre deux mondes, il a une manière de vivre qui échappe au déreperage de la « chute ouvrière » dans la misère ou dans les formes modernes d'un dangereux « étourdissement » que sont les drogues dures. Certes, il n'est pas plus que d'autres à l'abri du paupérisme, mais il sait en tisser les raisons, en relever les blessures. Il peut tout autant — et c'est la majorité des cas dans ce groupe — abandonner furtivement son « esseulement » pour de fragiles sociabilités à la composition sociale bariolée, squats assuré-

ment, mais aussi ces espaces mixtes à ciel ouvert que sont le parvis de Beaubourg ou le Forum des Halles :

« Sinon, quand il fait beau, je reste sur le parvis avec les copains, on cause, on fait le tour de Beaubourg, des Halles, on va à droite, à gauche, on reste assis sur les bancs, on regarde passer les gens, la foule c'est même intéressant, c'est marrant de regarder les gens, de regarder les saltimbanques. — Enfin, on commence à les connaître un peu depuis deux-trois ans que j'y suis, depuis l'ouverture, avec les copains on commence un peu à les connaître —, mais on fait toujours plein de rencontres en ce moment, je rencontre vraiment des tas de gens biens. En général, j'ai connu de très bons trucs à Beaubourg. (...) En dehors, en ce moment, des gens que je connais là-bas, il y a toute une petite zone d'une quinzaine de personnes, alors, là aussi, assez précaires, qui viennent de temps en temps. Si on élargit plus, ça fait carrément la grosse troupe d'une cinquantaine de personnes, de gens qui viennent à Beaubourg. Non pas professionnellement, comme les saltimbanques, mais qui viennent pour zoner un peu. » (Eric.)

Quoiqu'il en soit de ces divergences internes au groupe *deux* qui redoublent celles d'avec les précaires du groupe I, plus « amateurs » *aujourd'hui* de singularité que de « collection », plus attirés par les dialogues de un à un que par le spectacle des foules, l'on voit en quoi à nouveau la ville, non pas comme « enfer technique » vombrissant de la production, mais comme espace du pittoresque et de la culture, est par excellence l'élément de la précarité :

« Les transports et les communications ont provoqué, parmi tant d'autres transformations silencieuses mais profondes, ce que j'ai appelé la " mobilisation de l'individu ". Ils ont multiplié pour un individu les occasions de contacts et de relations avec ses semblables, mais ils ont rendu ces contacts et ces relations plus transitoires et plus instables. Une grande partie des populations des grandes villes, y compris celles qui sont logées dans des appartements et dans des maisons de rapport, vivent plutôt comme dans un grand hôtel, se rencontrant sans se connaître. Il en résulte

que les relations fortuites et occasionnelles se substituent aux relations étroites de la petite communauté. »¹⁷

Le modèle de vie urbaine que propose le père de « l'École de Chicago », Robert Park, opère à nouveau comme métaphore du brouillage plutôt que comme réel de l'expérience précaire.

Il ne s'agit aucunement de ramener le type particulier d'éradication que nous avons observé à la multiplicité des formes d'esseulement qui peuplent les métropoles : de l'appauvrissement des sociabilités de voisinage aux blafards week-ends banlieusards. Mais l'on voit combien celui qui a refusé l'enracinement du quartier ou de la région rencontre dans cet espace dont la profondeur s'amenuise un lieu privilégié. Si aux grisailles des « couronnes » les précaires préfèrent les lumières du « centre », c'est parfois pourtant l'anonymat qu'ils cherchent dans l'univers urbain.

Dans la « connivence » entre les précaires et la ville, c'est en fait un même thème qui revient ; celui qui double l'effort de libération loin de « l'esclavage salarié », de l'évasion des rigidités des conformismes sociaux, en un ultime mouvement de désenclavement, de désentravement des contraintes et des interdits culturels qu'impose le territoire. (18)

Ainsi, du temps à l'espace, de la culture aux sociabilités, s'esquisse la diversité des formes de non-conformation qui peuplent la précarité. En regard de l'ordre tel qu'il est généralement convenu de se le représenter, quelque chose a bougé, s'est déplacé ; au double sens que ces deux termes supposent : écart et mobilité. A vrai dire, tout était déjà contenu dans le *deux* du travail, car il est fauteur de troubles. Porter l'altérité dans ce qui fait que chacun est classé, adéquat à sa condition et donc dans ce qui fait que chacun est bien un, c'est non seulement mettre le divers dans l'individu, mais surtout dans la/les classe[s]. D'une part, l'écart en regard de la place suppose bien plus de variétés et d'errances que la place elle-même ; d'autre part, tout « déclassé » peut venir de ses rêves et de ses bavardages contaminer les « bien placés ». (19)

17. Robert E. PARK, « La ville. Proposition de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », in *L'École de Chicago (naissance de l'écologie urbaine)*, Editions du Champ Urbain, 1979, p. 21.

On découvre alors un certain coloriage dans la triste organisation de la société. A travers Eric, fils de directeur, pratiquant les danses populaires, ou Joël, ancien maçon, danseur classique, comme à travers Laurent, fils de P-DG, squatter, ou Barbara la fille d'employé, sculpteur, s'esquisse le bariolage des « mal classés », des « inclassables » et comme la métaphore de notre univers social.

2. *Les écueils du changement*

Commençons donc par ce désordre, ce peuplement rétif, mixte, bigarré, revenons à son expression concrète, dans sa manière d'être voleur de temps. C'est-à-dire — ne nous leurrons pas non plus — voleur de ce qui s'échange en argent dans toute économie capitaliste. Que ce soit sur le terrain du chômage ou en quelque autre lieu, le nœud de la démesure précaire vis-à-vis de la légalité tient dans le travail. Nous voici du côté d'une précarité plus rebelle, plus obscure. Le principe de ce braconnage est identique à celui que nous avons présenté précédemment. Il ne se pense pas dans les termes de la borne ultime que serait la misère ni dans ceux d'une rouerie systématique. La subversion précaire n'est pas du registre de l'avoir, mais de l'être. On n'y cherche point la valorisation d'une identité, on n'y « monnaie » point un vair en plus, on y prolonge un mode de vie, on y évite une blessure. Si, comme on l'a dit, le comportement précaire n'est pas une « réaction », il ne suppose pas non plus — ou en tout cas pas encore — une lutte. En cela les précaires n'esquissent pas la carte d'un autre paysage du conflit, dont l'enjeu serait le « salaire indirect ». Il faudrait déjà une certaine solidification des identités, supposer des antagonismes tranchés, dont on pourrait suivre les guerres de position. Bref, il faudrait supposer un processus de visualisation d'une communauté d'intérêts.

Dans sa singularité même, le précaire ne peut être que dans le registre de la subversion. Toutefois, s'il est du groupe II, cela n'ôte rien à son caractère d'intermédiaire, ni à sa capacité de précipitation du conflit sur une base territoriale. Pour être plus exigeant et moins conforme il est plus vindicatif, et on

peut le supposer défendant non sans agressivité l'espace de ses sociabilités et son mode de vie. Mais ce même caractère territorial, c'est aussi sa liberté dans les choix politiques du conflit, il a pu aller à Malville, ou participer à une manifestation autonome, ici comme là-bas s'affronter aux forces de l'ordre. Cela nous rappelle qu'il est d'abord dans la collection et non homme du « classes contre classes ». Oh ! certes, puisque la précarité n'a rien d'une subculture et n'a pas d'homogénéité culturelle, il peut être lecteur de Marx ou libertaire, la différence réelle, c'est qu'il n'a justement rien à voir avec la conception marxienne de la classe.

Mais être subversif, « braconnier », c'est justement toute la fragilité des précaires. On a vu que ce n'était point fixer les contradictions et disposer l'ordre des « camps ». C'est donc en partie ne pas déterminer les frontières.

Et d'abord, sur ce lieu où l'on suppose bien évidemment des « camps » : le travail. Mais attention, on ne veut pas analyser une lutte, c'est une toute autre affaire qui est en jeu. Ceux qui ramènent l'identité aux luttes sur le terrain productif sont encore ceux qui rappellent à chacun qu'il n'est que du capital variable. L'unité transitoire sur la question du salaire n'empêche point par ailleurs la dispersion. Aussi n'est-ce pas à ce rapport réduit à deux camps : ouvrier/patronat, auquel on pense, mais toujours à celui plus complexe et qui tout comme l'autre s'organise à partir du travail : le classement.

La chose apparaît comme évidente pour les précaires qui, indifféremment aux groupes, nous ont dit vouloir trouver un emploi à leur convenance. Cette manière de retourner au travail individuellement, ce n'est rien d'autre que participer au processus de translation global de la société au nom de la « réalisation de ses aspirations ».

On n'ignore pas que ce retour s'associe parfois à la dimension de l'illégalisme et plus particulièrement celui qui concerne le chômage. Si, comme le dit Pierre Bourdieu, « les groupes de concurrence sont séparés par des différences, qui pour l'essentiel se situent dans l'ordre du temps »¹⁸, l'on comprend en quoi ce qui, pour tous, se donnait dans la dimension affirmative

18. Pierre BOURDIEU, *la Distinction, op. cit.*, p. 183.

d'un « temps à soi » peut basculer chez certains dans la dimension compétitive d'un temps cumulé au profit de luttes pour la place. On l'a déjà laissé entendre, il ne s'agit pas de ramener les précaires à la logique de la distinction, mais bien d'envisager que parce qu'ils furent aussi subversifs, ils ne le furent qu'un temps. (7)

Dès lors, ce qui se donnait comme forte critique des inégalités, pratique de subversion de celles-ci, mais aussi ce qui s'exprimait comme processus d'interruption de la reproduction oscille en son contraire : le placement. Il y a ainsi un retour au « bon ordre des choses », à ceci près que l'ordre, justement, est reconduit dans la différence : celle des comportements (on se souvient qu'Agnès tenait tout particulièrement à conserver son style vestimentaire et sa manière d'être à l'intérieur même du monde du travail), celle de l'extraction sociale de ces « nouveaux salariés ».

Mais cette remarque s'applique plus particulièrement aux précaires qui, s'ils parviennent à réaliser leur projet, feront plus ou moins un saut dans l'ordre du classement. Il en va différemment pour ceux dont le désir de liberté ou de réalisation n'entraîne pas un passage dans l'autre classe.

Ceux-là nous ont tout autant dit que les précédents être « autre au travail », « autre au travailleur ». Pourtant, quel avenir classé reste-t-il objectivement à Henri ? Ou bien quel « classement » Eric trouvera-t-il au terme de son déclassement : jardinier ? Le problème, c'est qu'à valoriser une différence, une différence par rapport à « l'être ouvrier », (et elle est en quelque façon bien réelle, tout précaire sait la voir dans le spectacle quotidien de la ville ou de l'entreprise), l'on risque d'oublier que « l'être ouvrier » a peut-être changé. Ne serait-ce pas seulement ce changement que l'on perçoit à sa pointe extrême avec certains précaires ? S'ils n'y prennent garde, ceux qui « s'ingénient » à se dire autres seraient déjà les mêmes, et il serait peut-être temps de rappeler leur caractère objectivement ouvrier. Ils ne nous semblent pas si différents des cohortes les plus jeunes des populations laborieuses métropolitaines, et il faudrait peut-être en revenir à ces analyses qui relèvent parmi celles-ci une tendance à la « désaffection » ou à « l'allergie au travail ». Une certaine différence précaire n'est peut-être, en

définitive, qu'une différence d'identité entre *classes d'âges productives*... Derrière cet « ouvrier », dont on a vu tout au long de la recherche la critique, n'est-ce pas simplement leurs aînés que les précaires aperçoivent ? Ou bien encore, puisqu'on a pu rencontrer des formes plus traditionnelles de comportement, rien n'interdit — et c'est ce que théorisent les économistes de la « société à deux vitesses » ou de « l'économie dualiste » — que ce soient des populations de compositions culturelles diverses qui opèrent de façon différenciée comme capital variable. Le tumulte des « nouveaux comportements » qu'à coup sûr pointe la précarité, que ce soit au niveau de la drogue ou au niveau de la critique de tous les insignes de la fonctionnalité laborieuse, tout comme dans l'absence de syndicalisation des interviewés, empêcherait-il, à lui seul, l'itération de l'ordre productif ? Et si la « machine capitaliste » comme on l'a vu en « négatif » a, aujourd'hui, en raison de l'exiguïté de son marché du travail, l'occasion de faire le tri entre les bons et les mauvais salariés, le bon grain et l'ivraie, ne pense-t-elle pas déjà à d'autres formes de travail où pourraient s'épanouir ces « nouveaux comportements » ? La subversion précaire ne serait plus alors que les débrouilles d'un monde populaire qui, incidemment, changerait de visage.

Nous voici de nouveau en plein dans la *bigarrure*. Ce n'est pas l'univers homogénéisé par « l'habitus de classe », auquel nous avons affaire, mais à un tissu coloré à la composition culturelle variée. Le désordre du *deux*, c'est aussi cette irréductibilité du monde populaire à une représentation du monde ou à une idéologie. Ce sont tout autant les coudoiements que les différences, c'est aussi bien le lieu de l'itération des identités que l'espace du fugitif ou du transfuge. Ce que nous avons saisi sur un premier plan se retrouve à présent en un second. L'un de la classe se fracture au profit de phénomènes de différenciation, qui sont aussi des mutations, mais surtout il se disperse dans les jeux de l'altérité. Aussi, au lieu qu'il sied d'assigner depuis Marx au « prolétaire » — manière la plus sûre de faire *un* —, on oppose donc une certaine *densité*. Aussi, à « l'interdit » de bouger et de symboliser qu'il convient, en suivant Pierre Bourdieu, de prêter aux classes populaires, on opposera les efforts individuels d'émancipation ou de désalié-

nation, la recherche d'autres manières de vivre à partir d'expériences sociales ou culturelles.

La marginalité, non plus celle de Park et de l'École de Chicago, mais celle qui concerne les imaginaires de masse, qui ont pris le devant de la scène sociale dans les années postérieures à Mai 68, ne s'inscrit-elle pas aujourd'hui comme le fondement de la mutation de certains comportements populaires ou « prolétaires » ?

Non plus circonscrite aux bords ou aux plis de la société, elle nous apparaît comme ayant fortement marqué quelques classes d'âges productives. C'est d'ailleurs ce que pointait prémonitoirement Gérard Mauger en 1977 :

« Ainsi se mettent en place les pratiques d'une résistance au modèle du "petit travailleur infatigable" ; à la carrière de "prolo HLM", réapparaissent la figure honnie du célibataire et la promiscuité communautaire, l'absentéisme, l'abandon du travail, le droit à la paresse et le vagabondage, etc. : marginalités populaires. »¹⁹

Le problème, on commence peut-être à mieux le voir à présent, c'est qu'en se jouant derrière le dos de ses acteurs, l'histoire peut faire de la différence le lieu même de la reproduction et de la production...

Aussi n'est-ce pas seulement comme on voudrait l'entendre dans la subsumption à l'ordre que s'opèrent les mécanismes de reconduction des conditions concrètes de la domination, mais paradoxalement dans l'insoumission et l'altérité. Les voies de la libération, de l'émancipation peuvent bien être le lieu d'une nouvelle dépossession, même, si elles laissent présentes les dimensions du *conflit* et de la *critique*.

Cette question, quelques rares précaires parmi les aînés des interviewés l'ont peut-être pensée, à partir de ce lieu où sans cesse il nous faut revenir : le travail. A présent, nous savons qu'être autre au travail, c'est faire cette expérience contradictoire qui consiste justement à ne pouvoir cesser de travailler. Ainsi, pour Christian, ce n'est ni dans l'envers du

19. Gérard MAUGER, *la Vie buissonnière*, Maspéro, 1977, p. 257.

salariat (le patronat) ni dans l'usure des petites débrouilles qu'il faut s'engager.

« Elle est en quelque sorte sa propre patronne qui travaille chez elle. Mais quand elle en parle, elle est prête... même l'année dernière, elle était toute contente de dire qu'elle allait peut-être pouvoir donner du travail à quelqu'un. C'est-à-dire employer un ou une salarié(e), et puis en fait reprendre des schémas qu'elle supportait pas avant, avec beaucoup d'agressions sur les gens qui le faisaient : c'est-à-dire les patrons et tout ça. Et en fait, petit à petit — surtout qu'elle, c'est une personne pas très facile —, elle est carrément à son propre compte, en train de reprendre les schémas qui étaient pour elle invivables à l'époque. Je ne sais pas si je suis clair ? »

« Mais je crois que la petite combine est toujours de peu de temps, parce que c'est là où on est... enfin, là ça revient sur un plan social, c'est que ceux qui sont dans la petite combine qui sont très vite exploités, et ils le sentent. Et très fort ! Bon, ça devient vite intolérable. Et d'être vraiment dans la petite combine, la petite combine constamment et vieillir dedans, non ! »
(Christian.)

Nouveau problème éthique, comme tout à l'heure au niveau du chômage. Le comble du précaire serait de se faire « capitaliste », cette trajectoire ne lui est toutefois pas interdite avec l'émergence d'un néo-artisanat. Et si le rapport de « perversion maximale de l'ailleurs » n'était que là ! Il faut encore être attentif à ce que ce ne soit pas le lieu d'un autre travail qui soit l'espace de la réaliénation.

« Parce que là, je pense à une copine. Elle bosse dans une boîte, les patrons ont trente ans. Plus ou moins anciens de 68, vachement sympas, le paternalisme moderne. Tout le monde est copain. On se tutoie. Alors les gens font partie de la boîte, on ne leur demande pas d'être réguliers, d'avoir des horaires et tout. Si une semaine ils veulent se barrer en vacances il n'y a pas de problème ; la boîte ne va pas payer et si la semaine d'après ils veulent faire soixante heures, ils les font et bon, chacun bosse comme ça. Et en réalité ils sont vachement exploités. Parce qu'elle, elle s'est aperçue que des fois, ils allaient faire des enquêtes à 4 heures

du matin, ils sont complètement crevés le reste du temps. Ils ne peuvent même plus vivre pour eux. Elle doit aller à un cours, à Vincennes le soir, elle a même plus la force. Alors évidemment, elle dit la semaine d'après peut-être que je ne bosse pas, mais je récupère ma force de travail et c'est tout. Alors, finalement, les gens ont une illusion de liberté... » (Cécile.)

Qu'on ne se méprenne pas, si l'on a déjà vu que les précaires savaient pertinemment être exploités et que, dans la somme de leurs petits emplois, ils savaient bien percevoir qu'entre la fatalité du travail et ce qu'ils voulaient vivre, le chemin pour « s'épargner » était étroit, la question est un peu plus complexe ici... Il y va d'appréhender dans une certaine mesure comment perpétuer l'émancipation, sans justement sombrer dans ses écueils : l'artisanat qui en commençant par l'auto-exploitation finit par l'exploitation d'un salarié ; le « travailler autrement » qui en commençant par l'autogestion finit dans « l'auto-exploitation » : le problème de l'émancipation est noué à la question de savoir aussi comment, économiquement, l'on s'en sort.

Il faut donc une seconde vigilance. Non plus celle de la libération dont on a vu que la soumission de l'autre pouvait être le référent dans l'autre productif. Mais celle qui prend garde à ce que le désir de se libérer ne soit pas le lieu de la plus radicale des aliénations et des dépossessions :

« C'est-à-dire elle va tomber dans l'alié... Déjà elle est aliénée je pense... au sens large du mot, elle est aliénée dans le sens qu'elle n'a pas pu fêter l'anniversaire de sa fille. (...) Ils l'ont repoussé à plus tard parce qu'elle devait préparer le salon et donc elle se reposait tout juste quelques heures la nuit. Et ce sont des gens du genre soixante-huitards attardés qui sont partis à la campagne. Et de la campagne ils sont revenus à la ville déjà. Alors, la ville c'est pas Paris, c'est Pau. Donc la ville provinciale c'est un peu... Mais ils ont perdu leur pôle d'attraction, ce qui les attirait c'était le jardin, tu vois le côté, le petit paysage bucolique. Et puis en fait maintenant ils sont en ville dans un immeuble certainement nettement mieux que ce qu'ils pourraient vivre ici, mais ils sont complètement aliénés quoi. » (Christian.)

Et s'il n'y avait que cette voie... Ceux qui évoquent ici leur vigilance devant les ruses du travail sont déjà en partie débarrassés des contraintes de la demande, des aléas du marché. L'une bénéficie d'un « bon chômage », l'autre, sa qualification lui permet de travailler six mois par an. Ils n'ont plus à s'inquiéter des problèmes économiques, juste à penser quels chemins les conduisent au mieux loin de la dépossession. Chez d'autres, l'excès du désinvestissement ou du projet est plus fort. Le temps presse, il a fallu déjà tant d'années, tant d'errances pour découvrir ce que l'on cherchait, ce que l'on voulait, qu'il n'est plus temps de travailler. Pourtant, il faut bien penser à l'avenir, ne pas perdre de vue ce qui se joue dans la perpétuation du non-travail :

« Il y a des moments où c'est flippant d'ailleurs. Parce que je me rends compte qu'il y aura un problème au bout d'un certain temps. Un jour, il y aura un problème. Je serai rejeté des petits boulots. Si ça continue comme ça, à quarante ans, ce ne sera pas évident de trouver du travail. Ça, c'est un problème qui se posera peut-être un jour. Je veux y penser à ce problème, je ne veux pas finir... Il y a des gens qui disent "no futur", et puis à quarante ans, ils ne diront peut-être plus "no futur", ils diront qu'ils ont un futur. Moi je préfère voir un peu ce qui se passe devant moi. Je ne veux pas tomber comme une victime, qui n'a jamais rien vu et qui se dit merde, qu'est-ce qui m'arrive ? » (Joël.)

Si, dans l'après-Mai, en raison d'une poussée générale sur la structure de classe, le tissu social avait gagné de nombreuses porosités où le non-consentement pouvait trouver les conditions économiques pour se sustenter, si, en outre, cette même poussée générale avait permis d'ouvrir quelques nouveaux canaux de mobilité, il semble qu'il en aille aujourd'hui tout autrement. En fuyant leur « destin », quelques-uns parmi les précaires se sont sans doute mis à *contretemps* vis-à-vis des rythmes d'entrée dans la vie active et ne sont peut-être pas arrivés à *temps* dans les processus de translation de la structure sociale qui ponctuent le développement historique. Dès lors, il semble qu'il n'y ait plus guère de lieux où ils puissent s'arrêter.

Avec l'exiguïté du marché du travail, la société va en se bloquant, et les thèmes de la concurrence pour la place redeviennent dominants. En s'attardant hors des grand-routes des carrières, certains précaires ne doivent-ils pas voir leurs rêves s'abîmer ? Quelles résolutions leur faudra-t-il suivre ? Continuer à prendre sur soi le refus à partir du cénobitisme ? ou bien par lassitude de l'ascèse porter au cœur de l'ordre social le retranchement en transformant la soustraction individuelle en soustraction plus conflictuelle, et en donnant ainsi à la précarité une tournure plus agressive ? Entre les deux n'y aurait-il pas d'ailleurs l'écueil du paupérisme, puisque la crise n'est pas un drame psychologique que pour les seules fractions les plus normées du monde du travail ?

Sur les questions que laissent pendantes ceux qui ne veulent point cesser de questionner, ceux qui veulent encore voir, se perdent les dernières ramifications des parcours que l'on a tâché de suivre tout au long de la recherche. On dira que derrière celles-ci couve un problème que ce dernier paragraphe n'a fait qu'effleurer sans franchement l'aborder : le problème de la dispersion précaire, le problème de leur difficulté à saisir la solidarité. N'est-ce pas à éluder cette dernière que toute forme d'émancipation est réversible en dépossession ? N'est-ce pas la solidarité qui jusque-là est apparue comme le moyen d'œuvrer à un monde repossédé par ceux qui en étaient les producteurs ?

En fait, ce problème est peut-être plus grave et plus compliqué qu'il n'y paraît. D'une part, la solidarité s'est historiquement constituée à travers le travail comme espace du lien, d'autre part, elle ne s'est réalisée que dans une sorte de *prise identitaire* : l'image de l'ouvrier comme fier travailleur, avec tout ce qu'elle engage comme cristallisation de comportements. C'est seulement à *se reconnaître* dans cette identité que s'enchaînait la généralité de la solidarité, comme unité, solidité de classe.

Il faut donc ressaisir un instant tout ce que nous a appris la précarité et qui, implicitement, était à l'œuvre dans ce paragraphe. Depuis le commencement de la recherche, toute l'expérience précaire s'est soldée par cette leçon : *le travail et plus particulièrement le travail ouvrier est perte*. La béance au cœur

du travail est défaut de vie, jusque dans son expression la plus concrète : mutilation de la vie dans sa socialité, dans sa multiplicité culturelle, réduction de l'espérance de vie. Comment le précaire pourrait-il se reconnaître dans l'identité du fier travailleur puisque, pour lui, elle ne peut figurer aucune positivité, ou, tout au moins, elle n'est que la positivation d'un manque, d'une plaie qui ronge l'être ?

En perdant l'identité, l'identification, le précaire perd l'évidence du trait de généralité que celle-ci supposait. On le sait désormais, il perd *l'un de la classe*, il perd l'identité de classe comme cristallisation de l'image du digne producteur. Il perd l'apparente immédiateté de la solidarité, même s'il n'ignore pas les formes fragmentaires de l'association et du conflit.

Sur le cercle du besoin qui nouait la plaie du travail au(x) défaut(s) de la consommation, et entraînait le travailleur dans la réparation de sa force de travail, le précaire a exercé la torsion violente, insistante, qui lui permettait de s'échapper. Là, il a trouvé l'ailleurs du travail, mais aussi il s'est livré définitivement à la linéarité infinie des individus. A partir de ce moment, il n'a donc plus pu se reconnaître dans l'autre que dans l'excès vis-à-vis du travail : les goûts, les intérêts culturels et intellectuels, les sociabilités, etc. La bigarrure est cet excès ; le divers, le multiple dans les êtres et dans les groupes. Elle est cet autre jeu de reconnaissance et d'identification, loin de la perte, dans le plein de l'accomplissement ou de l'épanouissement. En même temps qu'elle marque l'ouverture précaire, c'est-à-dire l'enjeu émancipatoire, égalitaire de la précarité, elle fait chavirer l'évidence trop pauvre de l'identité ouvrière et fracture la solidarité.

Au bout du compte, puisqu'on a fait de la précarité le signe des mutations de comportements qui traversent notre monde, puisqu'on a fait de la bigarrure la figure métaphorique de notre société, ces dernières remarques ne sont pas sans renvoyer aux problèmes qui se posent à tous ceux qui voudraient encore, aujourd'hui, s'appuyer sur l'identité ouvrière, sur une certaine image du fier travailleur. A travers la relative transparence du monde et des inégalités sociales, à travers la torsion que bon an mal an, il opère sur ses besoins, l'homme moderne

n'a-t-il pas pris quelque mesure du défaut, du manque de son travail ? Peut-être alors se cherche-t-il, lui aussi, dans la positivité des multiples formes d'expression, d'identification qui parcourent le monde social ?

Conclusion

L'on avait introduit la précarité par une phrase : « Savoir, que l'on fait ce que l'on ne veut pas faire. » Au terme de la recherche, l'on peut préciser ce que présuppose et ce à quoi engage ce savoir. Etre précaire, c'est ne pas s'en tenir à ce à quoi l'on est socialement assigné, ne pas « faire sa propre affaire ». Cette attitude singulière nous permettrait-elle de changer notre manière d'envisager le rapport des hommes modernes au travail, au classement ? De trouver la distance que l'on avait promise ? Et permettrait-elle vraiment de reformuler les questions ?

La réponse n'apparaît que si l'on retient que les précaires, jusque dans leur marginalité statistique, vivent avec une rare acuité la visibilité et la discursivité démocratiques.¹ S'ils sont symptomatiques de quelques comportements de notre temps, c'est par là ; et parce que les Révoltes de Mai et leurs fractures dans les frontières et les partages entre les classes ont donné une concrétion à ce voir et à ce dire.

Le changement de regard que l'on propose à partir des précaires a donc deux limites : l'une objective, l'autre subjective. D'une part, si le processus démocratique vient de loin, il n'est pas irrépressible. D'autre part, la lecture du monde social à partir de la grille donnée par la précarité a d'autant plus de légitimité qu'elle concerne les classes d'âges qui ont connu

1. Voir *Supra*, p. 154 sq.

les Révoltes de Mai ou en ont perçu les échos. Leurs rencontres, leurs dérives, leurs bariolages, les interviewés les doivent d'abord aux ruptures du *socius* engagé par Mai.

Ce double enracinement du précaire prend son sens dans l'énoncé d'une dignité. Il revendique une *dignité*, il n'aborde plus celle-ci dans l'ordre du faire.

Sans doute serait-il vain de chercher dans le lacs des interviews ce qu'il entend par les vieux mots d'honneur ou d'homme. Mais ces termes présupposent une idée du commun. On ne revendique une dignité dans un monde qu'à la condition de se considérer comme étant de ce monde, qu'à condition de ne pas lui être étranger. Le précaire se sait de ce monde, et tout l'enjeu de ce sur quoi ouvre la précarité tient dans ce savoir qui est d'abord un voir. La précarité suppose la transgression des frontières entre les univers sociaux, la possibilité d'étendre son horizon au-delà des écrans de la structure sociale. Par cette forme de visibilité, elle sous-entend que les barrières de classe sont irréductibles à des barrières de caste. La puissance d'assignation sociale à la place, à la classe populaire n'engendre pas avec automaticité la concentration sur eux-mêmes des êtres, leur clôture sur eux-mêmes dans l'indifférence au reste de la société.

Le travail, pourtant, aurait dû sceller chacun dans l'hétérogénéité absolue, et deux mondes auraient dû en sortir. D'un côté l'homme de la matière, du faire, de l'autre l'homme de l'apparence, de la distinction. Réduit au « goût du nécessaire », l'être populaire aurait ignoré toute velléité d'aspiration symbolique à une dignité. (A)

Aux propos qui font de l'inégal partage des places une inégalité d'être, les précaires nous invitent à opposer un autre discours. Le travail, la place n'investissent pas tout l'être pour le vouer à la différence pure. Sous lui, sous elle, au-delà de lui, au-delà d'elle, un élément du voir et du partage est présupposé. Fût-ce même rien qu'au niveau du regard, le rapport des êtres sociaux est d'emblée dans l'ordre de l'échange, l'être est sommé d'apparaître. Il n'est pas de classe étrangère à l'apparence, c'est-à-dire à l'ordre de culture. Les précaires indiquent jusqu'ou mène cet échange, un premier niveau de revendication de l'égal, du autant que... qui se soutient d'une discursivité.

A vrai dire, cependant, pour prendre la mesure de ce premier mouvement qui pose le même avant d'envisager les différences, qui pose le partage contre la Différence, il n'était guère besoin d'en passer par eux, sinon justement pour défaire la solidification de l'image de l'être populaire dans le discours sociologique de l'*ethos* de classe. La « vieille » dignité ouvrière aurait suffi à nous rappeler qu'elle aussi présuppose le voir démocratique et ses échanges. Ce n'est pas l'*habitus* de classe, l'en-deçà de la représentation qui la fonde, mais plutôt déjà un rapport à l'autre, bourgeois ou petit bourgeois ; une manière de se représenter à l'autre jusque contre lui, une manière de se débattre, de débattre, de se battre avec lui. L'emblématique du fier travailleur, la symbolique ouvrière comme les mots mêmes l'indiquent, appartiennent bien à l'ordre de la culture. Pas la petite culture du travail, des arts du faire, une culture aux acceptions plus nobles puisqu'elle *donne sens* au travail. Derrière la dignité du fier travailleur, il y va d'une manière de se donner à voir et, plus loin, de se faire entendre.

Mais c'est justement de cette culture, qui revendiquait le travail comme espace de la dignité, dont ne veut plus le précaire. C'est donc ici qu'il atteint proprement sa spécificité. Car, désormais, il indique un déplacement dans l'ordre culturel.

Les causes historiques de cette fracture, cette enquête ne peut bien évidemment pas en épuiser l'analyse ; pour cela elle devrait être d'abord une recherche d'histoire. Mais elle voit dans Mai le mouvement qui les ramasse. Mais elle indique sur quel chemin elles se sont orientées et s'orientent en montrant toute la difficulté qu'il peut y avoir à édifier paradoxalement une identité sur une blessure, un honneur sur une mutilation. Elle pointe ainsi ce qui tout en s'appuyant sur ce phénomène s'avance.

En se trouvant dépris, en se déprenant de l'ensemble des configurations culturelles qui scellaient les classes populaires dans l'emblématique du fier travailleur, le précaire gagne la possibilité de s'aventurer plus librement, plus *individuellement* dans le domaine de la culture en même temps qu'il peut réinvestir, solitaire, la question refoulée par l'emblématique du travail : ce que ça vaut de travailler, ce que vaut le travail. Il peut ainsi réinvestir avec plus de conséquence la question de

l'égalité dans l'ordre des valeurs. A partir de la question de la dignité il peut reparcourir tout l'éventail des affaires humaines et du monde social. La diversité de l'expérience des enquêtes, même si elle apparaît « de guingois », c'est précisément la recherche de ce qui est mieux, de ce qui vaut mieux que le travail.

Cet aspect de la précarité nous invite dans un premier temps à ressaisir les formes de comportement qui, visiblement, massivement, émergent depuis un demi-siècle parmi les classes populaires, en matière de consommation, de promotion, voire même de natalité, ou qui plus récemment engagent à de nouveaux rapports au travail en matière de choix et d'organisation sur le temps. Mais il faut d'emblée cesser de voir là une perversion, une distinction. En changeant de mode de consommation ou de travail, il ne s'agit pas d'échanger un hochet pour un autre, de surenchérir de manière insensée sur les signes, mais de surenchérir sur le sens. Echapper à une condition, c'est alors échapper à la circularité de la production et de la simple reproduction de soi comme expérience de la dépossession.

Certes, par leur entêtement, les précaires sont ceux qui abordent ce problème avec le plus de conséquence. Ils ont compris que la question qui noue la vie à la valeur, et qui est aussi la question de la valeur de la vie, passe par le temps. Ils ont compris que là où la condition voue à ne pas avoir le temps, il faut du temps pour penser et organiser sa vie ; que le meilleur est parent du loisir. Ils ont pu en y mettant le prix réaliser ce qu'ils avaient compris. Cependant, ils rendent en partie compte de ceux qui s'engagent dans la recherche d'un mieux vivre sans avoir le temps, et même lorsque ce mieux a les traits d'un travail. Si la précarité suppose l'individuation du rapport à la valeur, alors, elle peut bien éclairer ceux qui voient dans le travail une forme d'accomplissement *de soi*, digne *de soi*. Mais plus exactement, ils rendent compte des comportements qui, dans la mesure du possible, c'est-à-dire dans la mesure du salaire, du revenu, envisagent un aménagement du loisir ou une anticipation de la retraite. En ne consommant pas, comme le laissait entendre Christian, sur place leur retraite, ceux-là ne prennent peut-être pas tout à fait la mesure qu'on ne peut faire crédit au travail en matière de loisirs. Mais ⁽¹⁾ qu'importe, désormais, puisque c'est à un compromis avec le

travail auquel l'on a affaire, même s'il est plus modeste ou plus prudent que celui des interviewés.

Pas plus qu'il n'est la promesse d'un futur précaire le signe de la précarité n'est la promesse d'une société du non-travail. Ce ne sont pas les solutions des précaires qui indiquent les transformations qui émergent aujourd'hui, mais leurs questions. Mais quand même, par leur conséquence, ils montrent qu'au fond il n'est pas trente-six chemins pour pénétrer le domaine du meilleur et qu'ainsi, à se tenir dans cet horizon, les sociétés modernes ne peuvent que s'ouvrir à de nouveaux rapports au temps.

En cela, ils éclairent surtout les nouveaux comportements qui émergent en proximité avec les classes populaires, dans les classes intermédiaires, les classes moyennes ; les formes marginales par lesquelles se cherchent de nouvelles pratiques du corps (sports, arts, autant que médecines), mais aussi de nouveaux rapports aux spécialités et aux spécialistes. A travers leurs parcours d'émancipation, les précaires ont découvert que la technique n'est pas l'espace de la complétude et qu'au la-beur mieux vaut la *praxis*, l'action immanente à elle-même, qui n'a d'autre fin qu'elle-même. Tout en étant des transfuges en regard de leur classe d'origine, leur enjeu premier n'est pas une promotion et certainement pas une promotion technique, tout comme leur autodidaxie n'est pas de l'ordre d'un savoir-faire. Les précaires réinvestissent d'abord le domaine de la culture dans sa dimension de généralité et ils réactivent sa fonction critique face à l'homme de métier, l'homme compétent, fût-il journaliste ou médecin. Dès lors, ils pénètrent tant bien que mal les diverses formes de la publicité, que ce soit à travers une discursivité d'information et de contre-information concernant la vie autant que la vie politique ; ou que ce soit dans la dimension de l'esthétique. A la question « qu'est-ce qui vaut », les précaires ne répondent pas « ce qui marche », ce qui est « rentable » mais par ce qui n'a d'autre légitimité que sa dignité à l'intérieur de l'inter-subjectivité ou de l'individualité. La position peut assurément sembler paradoxale dans un monde qui a porté au cœur même des multiples aspects des affaires humaines le concept économique de *gestion* et dont l'âge informatique redouble la dimension technique, mais elle reflète les di-

verses formes de ressaisissement de soi qui s'affirment face ou contre l'hégémonisme de la technique ou qui, plus généralement, au plus, à l'avoir, préfèrent le mieux, l'être, c'est-à-dire aussi l'être ensemble.

Assurément l'irruption dans le meilleur ne présuppose pas que, ce meilleur, l'on soit tout à fait en mesure de le trouver. Il ne s'agit pas de créditer aveuglément les divers niveaux de comportement que l'on vient d'aborder. Le chemin individuel, revendiqué dans son autonomie, dans le domaine des valeurs, est toujours pavé d'erreurs. Mais il n'est guère moyen d'y échapper puisque c'est dans l'expérience de l'erreur que l'on gagne authentiquement sa majorité. On ne tirera donc pas des possibles méprises des uns et des autres arguments pour censurer comportements et velléités. Il n'est légitime de s'inquiéter des conséquences globales de la démocratisation de la valeur qu'à la condition de dénoncer les inégalités sociales qui, précisément, répriment les velléités d'émancipation et prohibent une meilleure accession au domaine des valeurs. Les précaires ne permettent pas de désespérer puisqu'ils ont fait le départ entre ce qui marche et ce qui vaut, et quand bien même ils tendent à survaloriser le culturel aux dépens de l'éthique.

Mais, justement, il faut, pour finir, prendre en compte la charge de négativité qui est suspendue à la rupture du précaire avec l'hégémonisme du discours de la dignité ouvrière.

La dignité du producteur, on la comprendra mieux désormais, ce n'est pas « l'amour de la belle ouvrage », le penchant naturel d'un « *homo fabricatus* » ou l'automaticité d'un *ethos* qui voue à faire, défaire, refaire. C'est d'abord la certitude d'être l'authentique créateur de la vie de la société. C'est sur ce don et sur cette dette que se constitue la culture du fier travailleur. Celle-ci ne se réduit donc pas à « l'amour du produire » mais dans le fait que produire est un « acte d'amour » de générosité et ce, parfois, jusqu'au sacrifice. Le désespoir du chômeur n'est pas tant provoqué par la dépossession matérielle du faire que par, d'un côté, la dépossession matérielle de la condition d'existence : le salaire, et, de l'autre, la dépossession symbolique d'un mode d'existence dans la société. Le défaut du travail est vécu dans la douleur parce que le travail est pensé comme l'espace de la socialité, le moyen par lequel l'on reven-

dique un être en société ou sinon en communauté. Le travail est donné comme ce qui élève à la dignité de l'être en société. S'il est une discipline pour nous le rappeler, quoique sur un ton légèrement déplacé, c'est bien la science sociale. Durkheim n'a-t-il pas vu dans la division du travail social la nouvelle figure de la cohésion entre les hommes ? La solidarité organique devait être l'espace ou chacun œuvrait pour chacun, consacrant ainsi, suivant sa spécialité, sa socialité. Si Durkheim dénonce tant le dilettante, si cher au cœur des précaires, c'est qu'il voit en celui-ci les traits de l'égoïste, de l'être par excellence *anti-social*.

En même temps qu'il fuit le travail comme espace identitaire, le précaire abandonne avec lui la culture qui l'investissait d'une dimension de noble dépense pour et avec autrui, ou contre ceux qui en détournaient le caractère social. Dès lors, les vieilles questions de la sociologie ne doivent-elles pas être réabordées dans tout leur sérieux ?

L'enjeu n'est pas associé à une moderne ignorance de la générosité ou de l'amitié, mais plutôt à la dissolution du vieux lien sur lequel on avait espéré fonder le monde moderne. Certes, les précaires n'y apportent guère de solution. Mais ils laissent entendre à travers leurs velléités d'autonomie culturelle que c'est peut-être désormais un lien plus digne qu'exigent les hommes modernes. Non plus la culture qui honorait les individus au prix de leur faire endosser le silence du faire, mais celle qui justement revendiquerait la discursivité. Le problème, au fond, serait alors celui-ci : Qu'est-ce qui permet au mieux d'échanger, de donner *le meilleur* de soi-même sans que pour autant on ait à s'abdiquer soi-même ?

Annexe

Table des interviewés (présentation cas par cas)

Tableau récapitulatif des interviewés - I -

Précaires

Agnès

(Groupe II)

Année de naissance : 1958.

Profession du père : Ex-« repris de justice ». Fait aujourd'hui des chantiers de peinture au noir.

Profession de la mère : Ex-strip-teaseuse. Est aujourd'hui l'épouse d'un ingénieur.

Nombre de frères et sœurs : Fille unique (élevée par ses grands-parents, grand-père : général).

Scolarité : 1^{re} C et abandon. Pas de bac, Deug d'anglo-américain à l'université Paris-VIII.

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Chambre (Paris).

Projets : Assistante monteuse.

Emplois, activités et itinéraires :

Première fugue à 16 ans, rencontre dans le midi des « intellectuels du retour » :

« C'étaient des gens, lui avait été ingénieur, il avait craqué avec son boulot. Donc il faisait des tas de petits boulots, il a été plombier, ils ont construit des maisons. Elle, c'était pareil, elle était infirmière avant ; après elle a fait des boulots un peu parallèles à ça. C'est les premières personnes que j'ai rencontrées qui

vivaient de combines, qui faisaient des tas de petits boulots en passant par l'agriculture biologique... enfin, un petit peu de tout.

« Quand on a 16 ans et comme on fugue, c'est pas très simple. A l'époque je faisais des tas de petits boulots genre : j'allais cueillir les fruits parce que c'était l'été, je tapais les gens dans la rue. Parce que quand tu as 16 ans tu ne peux pas trouver de boulot. Je faisais les poubelles et j'allais revendre au marché, enfin des tas de petites choses comme ça. »

17 ans : retour en pension.

17 ans et demi : nouvelle fugue (va de nouveau dans le Midi).

18 ans et demi : retour à Paris.

19 ans :

« Je me suis dit zut, c'est ridicule, j'ai envie de continuer mes études. Donc j'ai été à Vincennes, je me suis inscrite illégalement en déclarant que j'avais travaillé pendant trois ans. Comme à l'époque c'était possible, j'ai suivi un cycle d'études pendant deux ans. »

Fait des enquêtes.

Puis « maman thérapeutique » en hôpital.

Est licenciée pour motif : dépression nerveuse.

Un an de chômage et stage de six mois d'assistante monteuse.

Standardiste intérimaire épisodiquement.

Hiver 1981 (23 ans) se stabilise six mois comme standardiste.

« Essayait de se mettre au chômage » au moment de l'interview.

Barbara

(Groupe I)

Année de naissance : 1958.

Profession du père : Employé de banque (retraité).

Profession de la mère : A domicile.

Nombre de frères et sœurs : Une sœur « mère au foyer ».

Une sœur étudiante en philosophie.

Scolarité : 3^e CES, puis CET secrétaire bilingue BEP puis lycée 2^e A4 et une demi-1^{re} A4, fin de scolarité. Arts appliqués deux ans. Beaux-arts un an.

Situation familiale : Mariée, en instance de divorce.

Lieu de résidence : Paris (trois pièces).

Projets : Sculpture.

Emplois et activités :

- Parallèlement à la scolarité de 13 à 17 ans : employée dans un salon de coiffure.
- Après le BEP : deux mois de travail en bureau.
- Depuis régulièrement centres de loisirs et colonies de vacances.

Remarques : A la fin du premier cycle du secondaire, les parents de Barbara exigeront son passage par la filière professionnelle. Elle sera fortement blessée par ce qu'elle considérera comme une relégation. Après son BEP elle tentera — en vain — de reprendre la filière longue. C'est à la suite d'une dépression nerveuse qu'elle va découvrir la sculpture en atelier d'ergothérapie. D'une certaine manière, c'est elle qui a le plus fortement exprimé cette sorte de violence qui caractérisait la condamnation au travail. Contre la spontanéité de l'entrée dans la vie professionnelle, il a fallu qu'elle affirme la spécificité de son projet considéré par ses proches comme accessoire ou comme « passe-temps ». Par ailleurs, Barbara développe tout autant l'idée d'un rythme à elle à l'échelle de son activité comme à l'échelle de sa vie. « Travaillant » la sculpture depuis huit ans, elle nous semble l'interviewé(e) déployant le plus de volonté et de ténacité pour mener à bien son désir de réalisation artistique.

Brigitte

(Groupe I)

Année de naissance : 1956.

Profession du père : Ouvrier (fin de carrière : agent technique).

Profession de la mère : Travaillait au café de ses parents (décédée en 1966).

Nombre de frères et sœurs : Un frère (30 ans), une sœur (14 ans).

Scolarité : Niveau 1^{re} G1.

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Chambre (Paris).

Projets : Désire devenir écrivain et/ou fonder une maison d'édition.

Emplois, activités et itinéraire :

Lorsqu'elle quitte le lycée, Brigitte a 17 ans, elle va d'emblée faire la pénible expérience du travail, puis partira en Hollande en auto-stop et se consacrera à la lecture (elle interrompra pendant un an toute activité professionnelle). Ensuite, retour au travail :

- trois semaines en stage Viniprix ;
- trois mois caissière de grande surface ;
- caissière dans un ciné-club ;
- secrétaire-dactylo dans une école privée ;
- frappe de thèses et dossiers pour le CNRS ;
- standardiste (un an à mi-temps) ;
- chômage ;
- secrétaire-dactylo, archiviste intérimaire au moment de l'interview. (~~Janvier 1983~~)

Remarques : Brigitte a très fortement exprimé sa fuite devant l'univers de la « profession » et de la « fonction » que lui assignait son origine sociale. (La division entre « production » et « création » doublant la différence entre un père « ouvrier » et une mère dont il ne reste que le souvenir et qui, elle aussi, avait des « velléités d'écriture ».) C'est la rencontre à 17 ans de celle qu'elle appellera sa « mère adoptive » qui, semble-t-il, bouleversera sa vie. (Il s'agit d'une femme peintre et scénariste.) Le problème du célibat dans sa dimension « symbolique », culturelle plutôt que concrète est probablement plus mal vécu chez Brigitte que chez d'autres interviewées. En cela elle a eu tendance à biffer les différences et les spécificités de ce mode de vie au regard de la vie en couple.

Cécile

(Groupe II)

Année de naissance : 1948.

Profession du père : Peintre en lettres.

Profession de la mère : Employée de bureau.

Nombre de frères et sœurs : Fille unique.

Scolarité : Bac.

Licence de sociologie (Paris-VIII).

Situation de famille : Célibataire.

Lieu de résidence : Chambre (Paris).

Projets : Extra-salariés (création d'une revue sur la randonnée)
ou extra-professionnels à court terme (yoga).

Emplois, activités et itinéraires :

« Alors donc à la fac, ça a été suivre des cours et puis bosser pour vivre quoi. Des enquêtes de socio, les vendanges, les gardes d'enfants enfin, tu vois. Et puis, après, j'ai fait un peu de théâtre mais ça ne rapportait rien. Je faisais des choses qui me plaisaient quoi. Encore une fois toujours fauchée et habituée à être fauchée. Après, ah ! oui... Je devais partir en Afrique et pour ça il fallait que je trouve un boulot qui me rapporte pas mal. J'ai eu une année de presque délinquance (rire) et puis j'ai toujours pas trouvé de boulot parce que je ne cherchais pas finalement et puis je me suis retrouvée plus ou moins en province, je faisais des corrections typographiques pour des boîtes d'édition. »

Après avoir participé de très près aux événements de Mai, après une période relativement longue de petits boulots (dont on vient de voir le récit), Cécile va décider de se stabiliser et restera cinq ans dans la même entreprise comme correctrice. Sur le point de devenir cadre elle se débrouille pour obtenir un licenciement économique pour pouvoir se consacrer à « sa vie ». Elle était au chômage depuis neuf mois au moment de l'interview. *Remarques* : Cécile est sans doute l'interviewée qui a exprimé avec le plus de réflexion la critique de l'« usure productive » : énervement, stress, etc., comme la critique des « leurres » de la

consommation. Dispersée dans de multiples activités au moment de l'interview elle a expliqué avec un grand calme sa lassitude face au salariat. Il faut dire qu'en raison de son parcours elle était moins fragile que d'autres au niveau économique.

Christian

(Groupe II)

Année de naissance : 1950.

Profession du père : Electricien (ouvrier).

Profession de la mère : A domicile.

Nombre de frères et sœurs : Un frère (ouvrier puis psychologue). Une sœur (licence d'espagnol, serveuse). Une sœur (Deug d'art plastique — artisan décorateur).

Scolarité : CAP de menuiserie. (Etudiant en 3^e année d'animation socio-culturelle, sans le bac, à l'université Paris-VIII).

Situation familiale : Vit maritalement (amie : institutrice).

Lieu de résidence : Banlieue sud-est (trois pièces).

Projets : Extra-salariaux et salariaux (animation).

Emplois, activités et itinéraires :

- CAP de menuiserie (1967);
- Travaille comme ouvrier;
- Tuberculose (1968);
- Stage de dessinateur en bâtiment parallèlement au séjour en sanatorium;
- Dessinateur (1970);
- Deux voyages en Afrique (1972);
- Se stabilise à la Société Bouygues (1974-1978);
- Troisième voyage : Amérique du Sud (1978);
- A partir de juin 1978 travaille en intérim;
- Stage d'anglais en faculté (octobre 1979);
- Quatrième voyage : les Indes (octobre 1980, durée six mois).

Depuis juin 1978 Christian n'a travaillé que quinze mois et demi. Il ne travaillait pas au moment de l'interview.

Remarques : Christian a, à de nombreuses reprises, insisté sur l'exigence de sécurité à propos de son itinéraire. Il allie ainsi à son versant nettement précaire (à partir des thèmes du recouvrement du temps et de la critique des leurres de la consommation) le versant plus traditionnel d'une certaine autodidaxie professionnelle. Autodidacte et à la recherche d'un « ailleurs », il exprimera avec force le sentiment d'esseulement de sa parole au regard de ses sociabilités quotidiennes. Enfin, plus anecdotiquement, on relèvera que pour rendre compte de sa tuberculose Christian argue du psychosomatique et que son rapport à sa classe d'origine est souvent exprimé dans la métaphore du « manque d'air » et du besoin de respirer.

Christine

(Groupe II)

Année de naissance : 1956.

Profession du père : Manceuvre.

Profession de la mère : « Femme de service ».

Scolarité : Bac D (1^{re} année de biologie, 1^{re} année de structure de la matière puis abandon de l'université).

Situation familiale : Vit maritalement (ami : mécanicien, chômeur au moment de l'interview).

Lieu de résidence : Paris (trois pièces).

Projet : Hôtesse de l'air.

Emplois et activités :

- Employée de bureau ;
- Coursier ;
- Ouvreuse ;
- Employée de maison ;
- Vendeuse ;
- Au chômage au moment de l'interview.

Remarques : Par son côté « hédoniste » Christine s'inclut dans

les précaires du groupe II. Toutefois, elle s'en écarte lorsque ce même aspect hédoniste l'amène à vivre sa consommation sous la forme traditionnelle de la possession, de l'avoir :

« Qu'est-ce que ça veut dire avoir plus, c'est-à-dire avoir plus de fric ; bah ! bien sûr. C'est agréable d'avoir je ne sais pas moi, 5 000 balles par mois et de pouvoir les claquer comme tu veux. C'est sûr que quand tu gagnes 2 000 balles, tu as envie d'avoir plus... De toute façon, c'est agréable d'avoir ta machine à laver, d'avoir ta machine à coudre, d'avoir ton frigo, d'avoir ta musique, d'avoir une bonne radio... »

La question, on l'a dit, n'est pas celle du salaire, mais celle des biens qui sont en jeux dans celui-ci. Au même titre, c'est *peut-être* ce dérapage de l'économie cénobitique qui fait dire à Christine au niveau de l'illégalisme : « Moi, je ne fauche pas tout le temps, mais qu'on fauche un truc, je comprends, tu vois. Qu'on ait envie de bouffer du saumon et qu'on le fauche, ouais. »

Pour le reste de l'interview, hormis un côté « matérialisme pratique » éloigné du « précaire rêveur », c'est bien la totalité des thèmes précaires que l'on retrouve, et ce jusque dans le désir de voyage que Christine tâche de concilier avec une profession.

Edgar

(Groupe II)

Année de naissance : 1960.

Profession du père : Egoutier.

Profession de la mère : A domicile.

Nombre de frères et sœurs : Quatre.

Scolarité : 2nd technique.

Situation familiale : Marié (épouse : CAP d'avocat).

Lieu de résidence : Paris.

Projets : Animation et apiculture.

Emplois et activités :

Travaille dès l'âge de 15 ans pendant les vacances comme horticulteur. Puis travaille dans une fonderie, puis comme coursier dans une société d'assurance, puis aux PTT (trains postaux) pendant dix mois. (Sur ce point Edgar nous dira : « Je travaillais le samedi et les dimanches pour avoir des jours récupérables, pour avoir une semaine ou dix jours. Je les récupérais comme ça, à la place de m'arrêter en maladie. Parce que je ne pouvais pas m'arrêter tout le temps, alors je me débrouillais comme ça, à prendre une semaine, quinze jours. »)

Ensuite, Edgar devint chevrier, puis égoutier, et finalement fit un stage d'animateur. Il était à la fois animateur et coursier au moment où il fut interviewé.

Remarques : Après une adolescence très proche des « subcultures marginales » (usage de barbituriques et LSD), Edgar devint militant autonome (c'est l'un des interviewés qui a fait le plus fréquemment référence au sabotage comme expression d'un « refus du travail »). Il a clairement exprimé au moment de l'interview sa ferme intention d'en finir avec le mode de vie précaire, et ce en usant de toutes les formes de récupération ou de subversion implicite que ce dernier a pu lui enseigner.

Eric

(Groupe II)

Année de naissance : 1952.

Profession du père : Directeur d'une école privée

Profession de la mère : Professeur de français-latin-grec.

Nombre de frères et sœurs : Trois frères et quatre sœurs.

Scolarité : Niveau bac C.

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Chambre (Paris).

Projets : Extra-salariaux (danse, etc.). Salariaux : agent d'espace vert.

Emplois et activités :

« Alors, le premier boulot, ça été distribution de prospectus, pendant un an environ. Alors après, depuis... ça fait huit ans et depuis j'ai fait un peu de tout, employé de bureau, manœuvre, manutentionnaire, coursier... et le dernier en date j'ai été barman pendant un an et demi (...). Dernièrement j'en avais un peu marre de cette vie de précarité comme on dit (rire), alors je voulais trouver vraiment un boulot fixe et je me suis inscrit à un stage FPA. J'ai d'abord choisi menuiserie et puis ça m'a fait chier de faire menuiserie industrielle, c'est pas tellement la menuiserie artistique. Si j'avais su j'aurais pris l'ébénisterie, mais je ne connaissais pas à l'époque. Après, j'ai fait plomberie, mais ça m'a fait chier. Alors maintenant, j'en suis à mon troisième : agent d'espace vert, jardinier quoi, que je devrais commencer cette année théoriquement. »

(Eric était au chômage au moment de l'interview.)

Ghislaine

(Groupe II)

Année de naissance : 1954 (Pau).

Profession du père : Employé de banque.

Profession de la mère : Employée de banque.

Nombre de frères et sœurs : Trois sœurs.

Scolarité : Bac G1. Une année de BTS (secrétariat). Une année d'anglais. Licence d'histoire de l'art.

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Studio (Paris).

Projets : Liant le professionnel et l'extra-professionnel : guide (les voyages).

Emplois et activités :

1973 : employée de banque ;

1974 : voyage en Irlande au pair, archiviste, serveuse ;

1975-1976 : secrétaire médicale ;
Puis jusqu'en 1978 G.O. au Club Méditerranée ;
1978 : secrétaire intérimaire et première année histoire
de l'art ;
1979 : secrétaire (cabinet d'avocats) ;
1980 : (été) Club Méditerranée ;
1981 : surveillante à temps complet ;
1982 : surveillante à mi-temps.

Remarques : Ghislaine est sans doute l'interviewée la plus « paisiblement » précaire (elle en développe les thématiques tant au niveau du travail qu'au niveau de la consommation). En effet, elle n'a eu à fuir que les sociabilités trop pesantes de sa province natale et la carrière de parfaite secrétaire que lui promettaient ses parents. Elle est la seule à avoir développé le thème du refus du monde adulte (ce qui à 28 ans peut paraître surprenant). Pour le reste, on voit en quoi son itinéraire est très proche d'une trajectoire étudiante qui aurait été prise d'une certaine « nonchalance »...

Gilles

(Groupe I)

Année de naissance : 1955.

Profession du père : Agriculteur vigneron, puis « 36 métiers ».

Aujourd'hui, « chargé de mission » dans une société d'assurance.

Profession de la mère : Cuisinière.

Nombre de frères et sœurs : Un frère et une sœur.

Scolarité : Fin de 4^e et CAP cuisinier. (Aujourd'hui étudiant non bachelier de philosophie à l'université Paris-VIII).

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Chambre (Paris).

Projets : Philosophie...

Emplois, activités et itinéraires :

— Trois ans d'apprentissage de la cuisine ;

- Un an de pratique (salarié) ;
- Balades (travaille en intérim sur un chantier naval, puis deux mois dans une ferme) (1972-1973) ;
- Objecteur de conscience :
 - Un an à l'Office national des eaux et forêts ;
 - Un an de service civil dans un organisme d'aide aux « déshérités » ;
 - Deux ans d'activités salariées avec ce même organisme ;
 - Un an et demi de chômage ;
 - A compter de février 1981, travaille comme réceptionniste dans un hôtel.

Remarques : « Rebelle au classement » et donc aussi « flâneur » depuis de longues années (ni l'un ni l'autre des thèmes ne devant être pensés pour autant en dehors d'une certaine douleur à vivre), Gilles est avec Pascal l'interviewé qui exprimera avec le plus de force le déracinement. Si tout au long de son interview le « motif » de l'argent ne cesse de rebondir, il faut bien entendre qu'il n'est pas pensé dans les termes de l'avoir ou du signe de l'avoir, mais comme signe d'une certaine complétude de l'être, même si, l'on peut bien évidemment noter chez Gilles un fort sentiment de lassitude vis-à-vis de la vie précaire. La fascination des précaires du groupe I pour la figure de l'artiste Gilles l'exprimera à sa manière à propos du père d'une de ses amies : « Enfin, je vois là aussi un type qui s'est coupé de ses racines. Ça a été sa famille, sa famille donc sa matrice, la famille également qu'il a fondée. Ah ! le fond des choses, c'est que c'est un artiste quoi. Enfin, dans le sens fort du mot. D'une part c'est le refus de ses racines et puis finalement avancer comme un bulldozer. »

Henri

(Groupe II)

Année de naissance : 1958.

Profession du père : Chauffeur de taxi.

Profession de la mère : Serveuse (décédée).

Nombre de frères et sœurs : Un frère et une demi-sœur (remariage du père).

Scolarité : Niveau seconde.

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Appartement collectif (banlieue Sud-Est).

Projets : Animation (peut-être).

Emplois, activités et itinéraires :

- Adolescent travaille le soir comme « ouvrier » dans un théâtre ;
- Quitte le domicile familial avant 18 ans ;
- Puis première expérience (et difficile) du travail de coursier (six mois) ;
- Part faire une colonie de vacances comme aide-moniteur ;
- Au retour travaille comme vendeur ambulant à la SNCF ;
- Vie « subculturelle » avec des amis ;
- Part en province mener une expérience de « retour à la terre » ;
- Elevage de chèvres en compagnie d'un voisin ;
- Abandonne rapidement les activités de chevrier mais reste à la campagne ;
- Travaille trois jours dans les Ponts-et-Chaussées ;
- Puis, quelques semaines comme couvreur ;
- Retour à Paris et travaille comme coursier ;
- Henri était coursier au moment de l'interview.

Remarques : Sans doute l'interviewé qui a exprimé le plus violemment le refus de « l'être ouvrier » et qui à l'encontre d'autres n'a prêté aux classes populaires aucune excuse. Encore très proche des subcultures de la drogue, le discours d'Henri a pour thème essentiel les sociabilités qu'il associa au retour, à un certain nomadisme ou à la vie calme. Enfin, à plusieurs reprises, il a tenu à exhiber l'altérité de sa trajectoire au regard de la « carrière ouvrière ». Alors que pourtant nombre d'éléments de son univers familial ne sont pas sans évoquer les aléas et les tragédies de certaines fractions des classes populaires.

Joël

(Groupe II)

Année de naissance : 1956.

Profession du père : Chauffeur de taxi salarié (décédé).

Profession de la mère : Secrétaire intérimaire.

Nombre de frères et sœurs : Une sœur (émigrée en Amérique du Nord).

Scolarité : Deux années CET (bâtiment).

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Pavillon des parents (banlieue Nord-Est).

Projets : Danse, inscription à l'université Paris-VIII.

Emplois et activités :

« Et donc, je me suis retrouvé sur le marché ~~de~~ ⁽¹⁷⁾ travail, une main-d'œuvre à bon marché. J'avais 16 ans, j'ai bossé dans le bâtiment, j'ai aussi un peu bossé dans l'horlogerie. De toute façon, c'était comme ouvrier, j'étais manœuvre ou commis... enfin, subalterne, esclave. J'étais super exploité, je touchais à peu près soixante mille balles par mois — à l'époque. Enfin, dans tous les boulots que j'ai faits, c'est à peu près ce que je touchais. Plus tard, vers l'âge de 17, 18 ans j'ai commencé à faire coursier, et puis c'est le boulot que j'ai fait pendant quatre ans. Mais je bossais en général une moyenne de six mois. J'ai fait aussi quelques boulots dans la librairie comme commis, magasinier, manutentionnaire, des trucs comme ça. Et puis ça fait un an que je suis au chômage. »

Remarques : Par de multiples manières très proches de Gilles, Joël est l'interviewé qui a posé dans les termes les plus forts la question de la dignité et pensé le cénobitisme comme une économie de rébellion au travail. Il est aussi celui qui, avec Edgar (mais d'une toute autre façon), saisit son rapport aux classes populaires et à lui-même dans la division.

Laurent

(Groupe II)

Année de naissance : 1960.

Profession du père : Directeur d'exportation dans une grande maison d'édition.

Profession de la mère : Directrice d'une école privée

Nombre de frères et sœurs : Une sœur (licenciée en russe).

Scolarité : Niveau bac D.

Situation de famille : Célibataire vivant épisodiquement dans des logements collectifs.

Lieu de résidence : Originaire de la banlieue Sud-Ouest. Laurent revenait du Midi lors de l'interview.

Projets : Essentiellement voyages.

Emplois et activités :

- Distributeur de prospectus ;
- Charpentier (15 jours) ;
- Manutentionnaire intérimaire (3 jours) ;
- Plongeur (15 jours) ;
- Homme toutes mains (3 mois et demi) ;
- Coursier (2 mois) ;
- Vendangeur (3 semaines) ;
- Manutentionnaire (3 jours) ;
- Employé de restauration (2 mois) ;
- Sans activités (7 mois) ;
- Manceuvre intérimaire (2 mois) ;
- Cuisinier (3 mois) ;
- Légumier (4 mois) ;
- Coursier depuis 2 mois ;
- Au moment de l'interview Laurent préparait un voyage en Asie du Sud-Est.

Remarques : « Figure » limite de « l'autodéclassement » puisqu'il abandonnera l'appareil scolaire peu avant le bac, Laurent a pour le moins un itinéraire inadéquat à son origine de classe. Tour à tour militant anarchiste, sympathisant de l'autonomie, il était peu avant son retour sur Paris squatter dans le Midi.

Très proche des subcultures de la drogue, il est en outre le seul interviewé insoumis. A la problématique de « l'ailleurs » spécifique à la précarité, il faudrait peut-être, pour comprendre Laurent, adjoindre celle du « nulle part ». En dehors des subcultures de la drogue, Laurent plus que tout autre n'est jamais vraiment « chez lui ». Peut-être est-ce le moyen de comprendre un peu mieux en quoi il est le plus dans « l'abstraction » puisque c'est aussi cette manière de n'être jamais enraciné qui est au cœur des thématiques du voyage.

Maurice

(Groupe III)

Année de naissance : 1950 (département des Deux-Sèvres).

Profession du père : Boulanger, puis abandon suite au mariage.

Il devient alors cantonnier.

Profession de la mère : Travaille au café de la famille.

Nombre de frères et sœurs : Un frère jumeau (décédé à 20 ans).

Trois sœurs (dont une également décédée).

Scolarité : CAP de mécanique générale.

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Chambre (Paris).

Emplois, activités et itinéraires :

14 ans : entrée au CET ;

17 ans : sortie de l'appareil scolaire ;

19 ans : quitte le « pays » et « monte » à Paris (emplois en intérim : décolleteur-ajusteur) ;

20 ans : service national. Maurice nous dira qu'il était content d'y aller ;

Jusqu'à 23 ans « vadrouilles intelligentes », Israël, Scandinavie, puis retour au pays ;

27 ans : à nouveau Paris ! Est employé « en fixe » par une entreprise privée de télécommunications ;

Maurice est licencié au bout de deux ans ;

Au moment de l'interview, Maurice était ajusteur intérimaire sur Paris.

Remarques : Seul avec celui de Nadia à appartenir au « groupe III », l'itinéraire de Maurice est tout particulièrement embrouillé entre le drame que sera la mort de son frère jumeau et les sociabilités provinciales où il apparaît comme un fauteur de trouble et un « fêtard » impénitent. C'est pour cette dernière raison qu'il quitte sa ville natale. Semble-t-il très proche de « l'image » traditionnelle du célibataire, le mode de vie de Maurice est associé à une relative indifférence au travail, à de fréquents voyages et à d'épisodiques « soûlographies ». Toutefois, à cette « image passéiste » liée pour une bonne part à un « provincialisme » très marqué (que nous n'avons pu relever chez les autres interviewés puisque même dans le cas de Nadia, Pascal, Séverine ou bien encore Ghislaine, la ville d'origine était une grande agglomération) se substitue celle d'un auto-didactisme ouvrier tourné sur le monde, les « nouveaux comportements », et sur ce « caractère intellectualiste » qu'apporte la grande métropole.

Nadia

(Groupe III)

Année de naissance : 1957.

Profession du père : Invalide de guerre (ex-légionnaire).

Profession de la mère : Couturière à domicile.

Nombre de frères et sœurs : Un frère appartenant aux subcultures de la grande criminalité (fréquemment incarcéré).

Un frère appartenant aux subcultures de la drogue.

Une sœur aînée : artisan couturière.

Une sœur cadette travaillant avec l'aînée.

Scolarité : Quitte l'école au cours de l'année scolaire 1971-1972 (fin de seconde).

Quitte l'école courant 1972-1973 (fin de la première).

Abandon de la scolarité en 1973-1974.

Bac en candidate libre 1977.

Première année de faculté (chinois) en 1978-1979 (échec en 1978 en raison d'un abandon dès le début de l'année).

Nouvelle première année puis deuxième année.

Puis deux années d'abandon de l'université.

Conclut son Deug de chinois en 1982.

Reprise de la scolarité en 1982-1983.

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Paris (chambre). (Nadia a passé son enfance et son adolescence à Marseille).

Emplois, activités et itinéraires :

12 ans : première fugue (quelques heures) ;

16 ans : deuxième fugue (un mois) ;

18 ans : part quatre à cinq mois pour l'Angleterre (travaille comme femme de chambre puis rencontre des squatters et cesse de travailler) ;

Retour en France, vit en communauté, fabrique des objets artisanaux, petits « deals », voyage, fait des ménages et garde des enfants ;

20 ans : préparation du bac (surveillance d'externat), passe le bac à Marseille ;

21 ans : veut « changer de vie » et « monte à Paris » ;

Tour à tour au pair chez une handicapée, « professeur de guitare », vendeuse dans les grands magasins ;

24 ans : vendeuse en charcuterie, serveuse dans un restaurant ;

25 ans : cesse de travailler et reprend les études universitaires.

Olivier

(Groupe II)

Année de naissance : 1953.

Profession du père : Employé de bureau puis gardien de la paix.

Profession de la mère : A domicile puis vendeuse.

Nombre de frères et sœurs : Cinq frères et sœurs.

Scolarité : Bac G2, une première année de psychologie.

Situation de famille : Célibataire vivant dans un appartement collectif (quatre à cinq personnes).

Lieu de résidence : Banlieue Sud-Est.

Projets : Handball ou animation.

Emplois et activités :

Après divers petits boulots, Olivier était coursier au noir depuis six ans au moment de l'interview.

Pascal

(Groupe I)

Année de naissance : 1957.

Profession du père : D'origine paysanne (bourelrier, etc.), il a ensuite travaillé chez Peugeot-Sochaux comme OS puis P1, P2, P3.

Profession de la mère : Femme de chambre.

Nombre de frères et sœurs : Un frère (étudiant en expertise comptable).

Scolarité : Bac A7 bis 1975. Une année aux Beaux-Arts.

Situation familiale : Vit maritalement (amie : institutrice).

Lieu de résidence : Melun.

Projets : « Artiste de variété », musicien de jazz.

Emplois et activités :

1976 : pendant l'année aux Beaux-Arts Pascal est boursier, il effectue « au noir » des plaquettes de programmes de menus ;

1976 : après la première année, OS deux mois, puis diverses activités ;

1977 : travaux d'illustration publicitaire, portraitiste de rue ;

1978 : travaille en imprimerie comme stagiaire, puis chômage pendant un an ;

1979 : à nouveau travaille en imprimerie ;

1980 : à nouveau chômage ;

1981 : cours de percussions.

Remarques : Toujours sûr de « sa voie profonde » (nous citons), ce qui n'interdit pas l'errance, Pascal dira « artistement » qu'il « a souffert d'être différent » (ce qui est bien le propre de la « condition » précaire, mais ne sera jamais formulé ainsi par les autres interviewés). Par ailleurs, il est, bien qu'affirmant une grande commisération pour les classes populaires, l'interviewé chez qui la « déréliction de classe » s'infléchit le plus en individualisme.

Toutefois, il nous faut avouer que son interview est l'une des plus difficiles que nous ayons eu à analyser...

Richard

(Groupe II)

Année de naissance : 1950 (Limousin).

Profession du père : Commerçant sur les marchés. Vente de toiles cirées et de linoléum le matin, puis pose de moquettes et linoléum l'après-midi. (Fin de carrière comme démonstrateur dans des grandes surfaces.)

Profession de la mère : Secrétaire aux PTT.

Nombre de frères et sœurs : Une sœur (employée de bureau).

Scolarité : CAP menuisier.

Situation familiale : Vit maritalement (amie : enseignante d'anglais).

Lieu de résidence : Paris.

Emplois et activités :

1967 : vagabondages (auto-stop) ;

1968 : CAP de menuiserie ; puis vagabondages ;

1969 : voyage en Europe ; puis voyage de six mois aux Indes. Depuis, Richard travaille en intérim comme menuisier. Sa qualification en 1984 est OPOHQ.

Remarque : Richard et son amie possèdent une petite maison en Ardèche dans laquelle ils vivent tout en la restaurant pendant trois à quatre mois chaque année. Richard mêle encore

à des propos nettement précaires, sinon un certain amour du métier, une certaine dignité du « faire ». Il évalue son salaire moyen net à 6 200 francs par mois (1984).

Séverine

(Groupe I)

Année de naissance : 1957 (région de Reims).

Profession du père : Ouvrier d'usine.

Profession de la mère : (après le décès du père) comptable.

Nombre de frères et sœurs : Un frère responsable des achats.

Un frère propriétaire d'un hôtel à l'étranger. Une sœur qui après une formation de coiffeuse deviendra enseignante dans un centre d'alphabétisation.

Scolarité : Niveau terminale FB.

Situation familiale : Vit maritalement (ami : photographe).

Lieu de résidence : Paris.

Projets : Chorégraphies.

Emplois, activités et itinéraire :

1975 : fin de scolarité et mariage. Première fugue deux mois après le mariage (ne vivra avec son mari que pendant un an). Travaille comme secrétaire médicale jusqu'en 1977 ;

1978 : « se met au chômage », puis part dans le Midi. Fait un stage d'anglais, puis chômage mais « involontaire » ;

1979 : emploi contrat formation en informatique pendant un an ;

1981 : enseigne la gymnastique dans le Midi jusqu'en 1983 ;

1984 : enseignante de gym-tonique à temps partiel.

Remarques : En 1975 Séverine se marie par amitié plutôt que par amour et pour échapper à l'atmosphère familiale qu'elle définit en ces termes : « Ma mère ne nous a jamais donné d'ambition ; nous a jamais donné envie de créer. A la maison,

on n'écoutait pas de musique. Il n'y avait rien qui pouvait nous pousser à faire quoi que ce soit au niveau création. Jamais ma mère ne nous a inscrites dans un club de danse ou de gym quand on était gamines. Le goût, on l'a pris par nous-mêmes, il a vraiment fallu que je me dise ça existe... » C'est seulement à 20 ans que, dit-elle, elle « commence à naître ». Plus tard, à Paris, elle trouvera un espace plus adapté à son mode de vie, lui permettant de mieux travailler la danse. Séverine ne voudrait pas seulement enseigner la gym qui, pour une part, a encore un caractère alimentaire ; à partir de la danse elle aimerait créer des chorégraphies.

Valérie

(Groupe II)

Année de naissance : 1958.

Profession du père : Biologiste (a abandonné toute activité, est originaire d'Afrique du Nord).

Profession de la mère : Professeur de français.

Nombre de frères et sœurs : Deux.

Situation familiale : Célibataire.

Scolarité : Bac.

Lieu de résidence : Studio (Paris).

Emplois et activités : Employée de bureau (deux mois). Vendeuse chez un photographe (un mois). Depuis, animatrice.

Remarques : L'enfance de Valérie fut tout particulièrement tourmentée en raison du divorce de ses parents. La mère ayant eu la charge des enfants, le père décida de « rapter » ceux-ci (ils étaient semble-t-il consentants). Après une série de péripéties allant de la France à l'Afrique du Nord, Valérie à l'adolescence reviendra bon gré mal gré en France. Proche de la mouvance autonome, elle a tout comme Edgar évoqué le thème du sabotage comme refus du travail à propos de la période où elle était employée de bureau. Se définissant aujourd'hui plutôt comme libertaire, Valérie a plus particulièrement évoqué son désir d'en finir avec le salariat.

Tableau récapitulatif des interviewés - II -

Travailleurs précaires sans rapport à la précarité

Geneviève

Année de naissance : 1960.

Profession du père : Electricien.

Profession de la mère : « Femme de service ».

Nombre de frères et sœurs : Fille unique.

Situation familiale : Mariée (époux : chauffeur-livreur).

Emplois et activités :

Après la fin de sa scolarité à 17 ans, Geneviève ne trouvait pas d'emploi. Son père l'a amenée à une agence d'intérim. Elle a fait, depuis, diverses missions qui pour des raisons variables pouvaient avoir une durée allant de trois heures ou un jour à six mois. Voici les principales :

- quinze jours dans une première société ;
- un an avec la même entreprise d'intérim (départ sur un coup de tête) ;
- Quelques mois à la GPA ;
- Un à deux mois (en qualité d'aide-comptable dans une usine) ;
- quinze jours dans un magasin de meubles (dactylographe) ;
- six mois avec la même entreprise d'intérim (ANITEC) ;
- Quelques mois chez Yves Saint-Laurent (aide-comptable) ;

- six mois dans une société suisse (dactylographe);
- six mois « en fixe » comme dactylographe et suite à une déception au niveau de la rémunération, démission ;
- aide-comptable intérimaire au moment de l'interview.

Jean

Année de naissance : 1932.

Profession du père : Maçon.

Profession de la mère : A domicile.

Scolarité : CEP.

Situation familiale : Marié (épouse serveuse), trois enfants.

Emplois et activités : Plâtrier depuis 1948.

Remarques : Bien que dans un rapport au monde du travail tout différent de celui des précaires, Jean ne sera pas sans nous rappeler les enjeux du travail noir et sans en pointer les difficultés :

« Ben ouais, c'est normal, c'est travailler sans engraisser quelqu'un. Voilà, travailler pour soi, ça c'est le pied, seulement... On agite souvent devant moi le spectre de... ah, comment, ah de la vieillesse, c'est ça... On me dit " Ouais, quand tu seras vieux, tu vas toucher quoi ? Tu n'auras rien du tout comme retraite... ". Je dis " Bon, bien oui, d'ici qu'on sera vieux, il y a combien de... d'ouvriers, d'ouvriers manuels qui arrivent à la retraite ? à 65 ans hein ? ! Il y en a combien et si ils y arrivent... On en profite combien de la retraite, pas longtemps... ". »

Jean se réclame du monde ouvrier et pour cette raison votait depuis de longues années communiste. Il a toutefois récemment décidé de ne plus voter.

Lucie

Année de naissance : 1962.

Profession du père : Maçon (décédé).

Profession de la mère : Employée de bureau.

Nombre de frères et sœurs : Un frère.

Scolarité : Niveau bac B.

Situation familiale : Vit maritalement (ami : agent d'espace vert).

Lieu de résidence : Banlieue Nord-Est.

Emplois et activités :

Dans l'attente d'un stage AFPA (secrétariat), l'ANPE a conseillé à Lucie de « faire n'importe quoi » (*sic*). Elle s'est donc orientée vers l'intérim. Toutefois, elle tente à présent d'intégrer à n'importe quelles conditions un emploi. Au moment de l'interview Lucie « avait fait » deux entreprises de travail temporaire :

— EVS : deux mois (préparatrice de commande) ;

— Paris-Service : cinq mois (employée administrative).

Remarques : L'objectif professionnel de Lucie était à long terme le secrétariat trilingue ou un emploi de puéricultrice.

Thomas

Année de naissance : 1960.

Profession du père : Commis d'entreprise, puis artisan peintre.

Nombre de frères et sœurs : Un frère et une sœur.

Scolarité : 2^{de} A6.

Situation familiale : Vit maritalement (amie : institutrice).

Lieu de résidence : Banlieue nord-est.

Emplois, activités et itinéraires :

En mai 1976, part de chez ses parents.

Emplois saisonniers : récolte de fruits durant le mois d'octobre. Retour au domicile des parents.

Emploi de manœuvre dans la plomberie de fin 1976 à début 1977. De nouveau départ...

Emploi de berger dans le Tarn jusqu'à mi-mars 1977. Parallèlement « vadrouilles » (auto-stop). Retour au domicile des parents.

4 avril au 15 avril : centre aéré. De fin avril jusqu'à la fin de l'année 1977, a respectivement les activités qui suivent :

- travaille avec son père comme manœuvre peintre (non déclaré) ;
- travaille dans un centre aéré à mi-temps, tout en travaillant au noir pour des amis ;
- vendanges (octobre) ;
- travaille à nouveau avec son père, mais cette fois-ci déclaré : 1 500 francs par mois. Puis... 1978 :
- de janvier 1978 à début mai : stage d'opérateur projectionniste ;
- début mai, travaille de nouveau avec son père et bénéficie d'un « revenu » double 400 francs pour stage plus 2 000 francs pour salaire ;
- fin du stage et du travail fin juin ;
- récolte du maïs pendant deux semaines en août ;
- travaille à nouveau avec son père comme peintre qualifié, jusqu'à fin 1979 ;
- octobre 1979 : vendanges — emploi trouvé par l'ANPE ;
- chômage fin juin 1979 à début décembre. Puis... 1980 :
- stage de métalier (en stage au moment de l'interview).

Remarques : Thomas avait pour projet professionnel : « l'artisanat sauvage » (collectif).

Tableau récapitulatif des interviewés - III -

*Interviewés ayant des activités parfois
précaires et dont l'analyse de la
précarité rend compte*

Gisèle

Année de naissance : 1934.

Profession du père : Abatteur aux abattoirs de Vaugirard.

*Profession de la mère : Ouvrière (décédée lorsque Gisèle avait
11 ans).*

Nombre de frères et sœurs : Un frère (1944).

Scolarité : CEP. CAP sténo-dactylographe.

Situation familiale : Divorcée (ex-mari : ajusteur), trois enfants.

Lieu de résidence : sud-ouest de Paris.

Emploi : Secrétaire particulière d'une actrice célèbre.

Remarques : Plutôt que de recenser trente-deux ans d'une trajectoire professionnelle tumultueuse (recueillie en trois heures et demie d'interview, et où se mêlent événements affectifs et incidents familiaux), on insistera sur l'aventure « transfuge » par laquelle lentement l'enfant « d'abatteur » livrée à elle-même basculera du monde des classes populaires à l'univers du « Septième Art » ; aussi, plus que le récit d'une certaine précarité de l'emploi, c'est d'abord l'expérience d'un déclassement qui caractérise l'interview de Gisèle.

Fillette un peu « garçon manqué », qui en cachette lisait les romans de « Vernon Sullivan » apportés à la maison par son père et qui dès l'âge de 12 ans entraînait sa grand-mère

au cinéma, Gisèle va découvrir une autre vie au hasard de son itinéraire professionnel. En cela elle n'a proprement rien à voir avec le désinvestissement précaire, même si en dehors de toute préoccupation familiale le caractère aléatoire de sa profession lui laisse une grande liberté de temps. De fait, en gagnant par le travail une autonomie financière et culturelle, Liliane se séparera progressivement de son mari, reviendra au célibat, se consacrant à ses enfants et à elle-même. Ce qui la rapproche d'une certaine précarité, c'est que son récit n'est pas celui d'une « self-made woman » mais celui d'un glissement culturel.

Isabelle

Année de naissance : 1957.

Profession de la mère : Institutrice (divorcée elle élèvera seule Isabelle).

Nombre de frères et sœurs : Fille unique.

Scolarité : Bac B. Licence d'allemand (Paris-VIII).

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Studio (Paris).

Projet : Théâtre.

Emplois, activités et itinéraires :

17 ans : première année de faculté (allemand), abandon ;

19 ans : part en Allemagne au pair, puis travaille comme serveuse ;

20 ans : nouvelle première année, passe en deuxième année ; fait du porte à porte, travaille comme femme de ménage trois mois ;

21 ans : deuxième année (travaux d'enquêtrice et ménages) ;

22 ans : licence ;

23 ans : année de maîtrise non conclue par un diplôme (serveuse le soir) ;

24 ans : nouvelle année de maîtrise et toujours serveuse.

Remarques : Si Isabelle ne correspond pas à la précarité telle que nous l'avons définie (elle se classera d'ailleurs spontanément dans la petite bourgeoisie), elle montre en quoi trajectoires étudiantes et activités précaires parfois se tutoient. Enfin, l'on voit qu'il n'y a pas nécessairement valorisation d'un capital au fondement de certaines trajectoires, puisque Isabelle avait comme on dit « un an d'avance » lors de son entrée en faculté.

Nadine

Année de naissance : 1957 (Tunisie).

Profession du père : Employé au tri postal

Profession de la mère : A domicile.

Nombre de frères et sœurs : Un frère (dans les subcultures de la drogue, « ex-junky », vit actuellement avec Nadine). Un frère (dans les subcultures adolescentes et occasionnellement drogue).

Une sœur.

Scolarité : Bac 1976. Deug arts plastiques.

Situation familiale : Célibataire.

Lieu de résidence : Banlieue est (trois pièces).

Projets : Théâtre.

Emplois : Petits travaux divers durant la période étudiante (un mois à l'usine, garderie d'enfants, enquêtes, poses, petites tournées théâtrales, etc.). Puis institutrice après deux ans d'Ecole normale : un an en disponibilité, un an à mi-temps.

Remarques : Associer une fonctionnaire à la précarité pourrait paraître aberrant si l'on ne rappelait que ce n'est plus tant l'instabilité ou la fragilité de l'emploi qui nous intéresse pour cette troisième fraction d'interviewés qu'un certain rapport au classement et à ce qu'il prohibe. Outre le fait qu'elle est, elle

aussi, passée par une certaine « zone » adolescente, la proximité de Nadine avec les thématiques précaires tient principalement à la dimension du « rêve ». Si plus que chez tout précaire quelque chose chez Claudine tient au « bovarisme », c'est aussi parce que son enfance a été divisée entre un père qui a gagné toute sa vie moins qu'elle en étant institutrice (et qui pour subvenir aux besoins de ses enfants faisait de nombreuses heures supplémentaires) et une mère blessée dans ses aspirations culturelles. Ne manquant de rien, « croyant avoir du fric dans une classe sociale où l'on n'en avait pas », encouragée par sa mère dans son désir d'une autre vie, on comprend que le retour à la « dure réalité » du social ait particulièrement éprouvé Nadine.

Pierre

Année de naissance : 1954 (né en France de nationalité espagnole).

Profession du père : Maçon puis chef de chantier.

Profession de la mère : Concierge.

Scolarité : Niveau brevet technicien chaudronnerie. CAP chaudronnerie (fin de scolarité 1975).

Situation familiale : Vit maritalement (amie : secrétaire).

Lieu de résidence : Paris (trois pièces).

Projets : Scénariste.

Emplois et activités :

Activités de plomberie :

« J'ai bossé à retaper un château pour un milliardaire. C'était bien parce que c'étaient des types qui faisaient la route qui venaient généralement. Et puis il n'y avait personne derrière toi. C'était toi qui menais ta barque et on décidait entre nous qu'un tel ferait la charpente et qu'un autre ferait la tuyauterie ou la plomberie. Et ça c'est vachement bien parce que c'est toi qui te prends en main, qui a l'initiative de ce

que tu vas faire et tu n'as personne qui est derrière
pour t'engueuler... »
Préparateur de fabrication (de 1976 à 1980) ;
Dessinateur en bâtiment intérimaire depuis octobre 1980.

Remarques : S'il n'avait le caractère double (multiplié par deux), c'est-à-dire s'il n'avait ce besoin à la fois d'être et d'avoir, Pierre aurait pu être « rangé » parmi les précaires. Seulement, pris entre son désir de consommation (presque ostentatoire) et ses désirs culturels, il *semble* s'épuiser dans l'avoir. C'est fondamentalement sur le versant du rapport à l'être ouvrier (donné dans le clivage) et de son exigence d'écriture qu'il rejoint les précaires. Peut-être plus « rêveur » que n'importe quel précaire, il s'est lancé et se lance dans de multiples entreprises culturelles : tente de passer le concours de l'IDEC avec l'assurance de l'échec, s'inscrit à l'université Paris-VII pour préparer l'ESEU, écrit des scénarios de films, fréquente des « gens de théâtre », etc.

Table des matières

Introduction

1. Du travail atypique aux précaires

- 1. L'insaisissable travailleur précaire
- 2. Trois manières de travailler, une manière de s'y refuser
- 3. Une aversion pour la discipline productive, un sentiment d'indignité
- 4. Les démarcations du précaire

2. Le prix du loisir

- 1. Une singulière épargne
- 2. Liberté existence... une typologie des précaires ..
- 3. Un besoin d'être contre le monde de l'avoir et ses places
- 4. L'expérience du quotidien

3. Une identité vacillante

- 1. Echapper au classement
- 2. Trouver sa forme d'expression
- 3. Une manière d'être qui bofte

4. Les fractures de l'histoire, les partages du présent

- 1. Non-conformation au classement et non-conformation aux normes
- 2. Petits illégalismes et loi

222 *L'exil du précaire*

3. La précarité devant l'inégalité

4. Le « non » du précaire

5. *La précarité entre l'égalité et la différenciation sociale*

1. Travailler/Imiter

2. Les écueils du changement

Conclusion

Annexes